IV. 6
21
9

10314 Palat. LVI. 9

Digitized by Google

590785

LETTRES HISTORIQUES ET GALANTES,

PAR MADAME DU NOYER:

OUVRAGE CURIEUX.

Nouvelle Édition corrigée, & augmentée de plusieurs Lettres très-intéressantes.

TOME NEUVIEME.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

A PARIS,

Et se trouvent à AVIGNON,

Chez FRANÇOIS SEGUIN, Imprimeur-Libraire, près la Place St. Didier.

M. DCC. XC.

AVEC PERMISSION.

LETTRES
HISTORIQUES
ET GALANTES.

LETTRE CXXIII.

Vous avez raiſon, Madame, de vous plaindre de mon ſilence ſur le caractere des femmes *Allemandes*. C'eſt un oubli de ma part, & il faut vous avouer encore que ce n'eſt pas le ſeul. Je ne vous ai rien dit non plus du ſéjour que le Comte de *Charolois* fit à la Cour de l'*Empereur* & à celle de *Munich*, lorſqu'il voulut aller faire la Campagne en *Hongrie*, contre les

Turcs, ſous le Prince *Eugene*. Il faut vous parler de ces deux articles; ils ſont également dignes de votre curioſité.

Les femmes en *Allemagne*, & ſurtout en *Autriche*, ſont généralement plus belles que jolies; mais elles ne ſont du tout point animées. Elles ſont toutes grandes & bien faites, marchent bien, mais ſaluent de la plus mauvaiſe grace du monde. On diroit, quand elles font la révérence, qu'elles vont s'éreinter. Leurs ajuſtemens ſont magnifiques; mais un *François* n'y trouve point de goût. Elles ne connoiſſent preſque pas le rouge, & par conſéquent elles ignorent l'art de ſe plâtrer le viſage. Je ne crois pas qu'il y ait trois Dames dans toute la Cour de l'*Empereur* qui s'en ſervent; les mouches ne ſont pas non plus chez elles beaucoup en uſage; & il y a plus de femmes qui n'en mettent point, que de celles qui les employent, encore celles-ci ſe contenteront ſouvent d'une ou deux. Elles paſſent pour avoir beau-

coup de franchiſe ; mais elles ſont naturellement vaines, fort froides, ſe familiariſant peu, & donnant plus volontiers dans le jeu, le luxe & la magnificence, que dans la galanterie. Naturellement pareſſeuſes, elles ne ſe mêlent pas plus des affaires de leurs maiſons, que des affaires étrangeres. Peu curieuſes en fait de lecture, elles n'ont la plupart d'autre Livre que leurs Heures, & n'en connoiſſent même point d'autres. Extraordinairement crédules, elles donnent dans tous les extérieurs de la Religion. Leur converſation n'eſt pas fort animée, & à moins que l'amour ne les pique un peu, elles s'entretiendront des après-midi entiéres de la pluie & du beau temps. Elles ſont à *Vienne* pour le moins auſſi prévenues en faveur de cette Ville, que les *Pariſiennes* le ſont ordinairement pour *Paris* ; & ainſi on peut dire avec elles, que hors de *Vienne* point de ſalut. Tous ces défauts ſont cependant réparés par une grandeur d'ame & une généroſité extraordinaires. Elles

connoiſſent parfaitement tout le tendre de l'amitié, & quand elles s'intéreſſent pour quelqu'un, elles le protégent avec une chaleur ſans égale. Si elles viennent à aimer, c'eſt avec une bonne foi ſans exemple; & bien loin de ruiner leurs amans, comme font la plupart de nos coquettes en *France*, il y en a beaucoup qui font leur fortune, ou qui y contribuent. On me raconta à ce ſujet, que ſous le Regne du défunt *Empereur*, qui aimoit la galanterie pour le moins autant que *Louis XIV*, & ſous lequel elle étoit très à la mode, une Dame aimant un cavalier, & voulant lui faire du bien, ſans que le public y pût trouver à redire, s'aviſa dans une aſſemblée où ſon amant tailloit au *Pharaon*, de ponter contre lui. Elle ſe faiſoit marquer, ſans dire à perſonne à combien elle jouoit la marque. Voyant entrer ſon mari dans la chambre où elle jouoit, elle ſe leva, prit les marques qui étoient contr'elle, les jetta par terre, & dit au Banquier, aſſez haut pour que

ſon mari pût l'entendre : *je vous dois, Monſieur, quarante mille florins.* Le mari, fort étonné, lui demanda ce que c'étoit. *J'ai fait la ſottiſe*, répondit-elle en montrant le Banquier, *de perdre quarante mille florins contre Monſieur N*** : vous avez ſujet de me gronder : mais cependant il faut que ma dette ſoit payée.* Le mari gronda beaucoup en effet, & dit qu'il ne paieroit point : *eh bien !* reprit la femme, *tant pis pour vous, car je ſuis réſolue de payer de quelque façon que ce puiſſe être.* Le mari vit bien que ſa femme avoit pris ſa réſolution ; & que s'il ne payoit pas en argent comptant, il lui en coûteroit quelque choſe de plus précieux. Il aima mieux perdre l'argent & n'eut pas lieu de s'en repentir : car la Dame, touchée de ſon procédé, renonça à voir ſon amant, & ſe conduiſit avec beaucoup de ſageſſe. Je ne crois pas qu'un pareil exemple ſoit ſuivi en *France*, ſur-tout dans le ſiecle où nous ſommes. En voilà aſſez ſur le caractere des *Autrichiennes*, il faut vous dire un-

mot de la maniere dont elles paſſent leur temps. Elles ſe levent fort tard, & en ouvrant la bouche pour la premiere fois en s'éveillant, elles demandent du chocolat, & envoient ſavoir de leurs maris qui ils ont invité à dîner, & ſi les couverts de leurs tables ſont remplis. Si la compagnie n'eſt pas de leur goût, elles font dire à une de leurs amies de les attendre à dîner; ou s'il y a encore chez elles un couvert à remplir, elles font prier qui bon leur ſemble de venir dîner à leur maiſon. Dès qu'elles ſont habillées, elles vont à la Meſſe; & il faut remarquer que les moins dévotes en entendent au moins une tous les jours. Là elles liſent dans cinq ou ſix Heures différentes, baiſent toutes les images, qui ſont à la tête des chapitres, dont leurs Heures ſont remplies & jouent fort dévotement du chapelet. Après la Meſſe, elles tiennent pour l'ordinaire, pendant un quart-d'heure, converſation dans l'Egliſe. Elles vont delà faire quelques viſites familieres, ou en attendre chez

elles. On ne parle dans ces viſites que des nouvelles de Ville ; & tout en cauſant elles s'amuſent à enfiler de l'or, qu'elles tiennent dans une petite caſſette de laque des *Indes*, qui les ſuit partout. Après le repas, on ſert le café, & on joue enſuite juſqu'au ſoir qu'il faut aller à la Cour. Au ſortir du Palais, on va aux aſſemblées, où l'on paſſe encore quelques heures à jouer. On rentre delà chez ſoi, elles ſe déshabillent, & ſoupent en petite cotterie. Cependant en ſe couchant elles ſe ſavent bon gré d'avoir ainſi paſſé la journée. Les femmes du ſecond ordre, ont un air de propreté qui ſurprend. Tout ſe reſſent chez elles de l'abondance & de la proſpérité. Leurs maiſons ſont richement meublées & leurs tables bien ſervies, & les Bourgeois, & même les petites gens, tâchent autant qu'ils peuvent d'imiter en tout la haute Nobleſſe. Je ſouhaite, Madame, que ce petit détail vous faſſe autant de plaiſir que j'en ai eu à me le rappeller, dans la penſée que c'étoit unique-

ment en votre faveur. Je vais maintenant vous entretenir du Comte de *Charolois*.

Un de ſes Gentilhommes me dit à *Vienne*, que ce jeune Prince apprenant la victoire que le Prince *Eugene* avoit remportée ſur les *Turcs* près de *Temiſwar*, il conçut le deſſein d'apprendre l'art de la guerre ſous un ſi grand Maître. Il n'oſoit déclarer l'envie qu'il avoit de faire la campagne ſuivante. Il craignoit que le *Régent*, Madame la *Ducheſſe* ſa mere & M. le *Duc* ſon frere, ne l'en empêchaſſent. D'ailleurs ne voulant pas s'expoſer à un refus qui auroit été ſuivi d'une circonſpection trop gênante pour lui, il réſolut de partir ſecrettement. Pour cet effet, il fit confidence de ſon deſſein à M. de *Billy*, de qui je tiens ce que j'ai l'honneur de vous mander, & à *Renault* ſon premier Valet de chambre. Feignant d'aller à la chaſſe, il partit avec eux deux de *Chantilli*, courut cinq ou ſix poſtes avec les mêmes chevaux, qui appartenoient à M. le *Duc*,

& les laiſſa enſuite à la poſte, en ordonnant au Maître d'en avoir ſoin, & prenant des relais, il gagna *Liege*. Il ſe repoſa quelques jours dans cette Ville, s'y fit faire du linge, dont il n'avoit apporté aucune proviſion, & ſe rendit delà à la Cour de l'Electeur de *Cologne*, qu'il avoit connu en *France*. Sa premiere viſite fut à *Bonn*, chez M. de *S. Maurice*, premier Miniſtre de l'*Electeur*. Il ne le trouva point. M. de *Billy* demanda à voir Madame de *S. Maurice*, & lui dit qu'une affaire d'honneur l'avoit obligé de ſortir de *France* avec le jeune Gentilhomme qu'il accompagnoit. Madame de *S. Maurice*, bien éloignée de penſer que M. de *Billy* fut avec un Prince du Sang, reçut le Comte de *Charolois* aſſez froidement, & comme ſi ç'avoit été un jeune Officier. Elle envoya cependant chercher ſon mari, qui étoit auprès de l'*Electeur*, lequel reconnut auſſi-tôt le Comte, & lui rendit tous les reſpects dûs à ſa naiſſance. Il courut enſuite avertir Son Alteſſe Electorale de l'ar-

rivée du Comte de *Charolois*. L'*Electeur* fut d'abord en peine. Il ne ſavoit pas s'il n'offenſeroit point la Cour de *France* en recevant ce Prince; il appréhendoit qu'il ne fût ſorti du Royaume pour quelque mécontentement. Cependant faiſant réflexion que pour quelque raiſon que le Comte de *Charolois* ſe trouvât dans les pays étrangers, la Cour de *France* ne pourroit jamais trouver mauvais que l'on eût toute ſorte d'attention pour un Prince du Sang, il fit prier le Comte de ſe rendre au Palais. Le Prince y fut, ſous le nom de *Comte de Dammartin*, qu'il a toujours porté pendant qu'il a été hors de *France*. M. l'*Electeur* le reçut avec les marques de la plus haute conſidération, le garda quelques jours à ſa Cour, & lui fournit enſuite de l'argent pour ſe rendre à *Munich*, où S. A. S. avoit mandé à M. le *Duc* ſon frere de lui envoyer des remiſes & les équipages néceſſaires pour la campagne qu'il alloit faire. Le Comte de *Charolois* ne trouva point l'Electeur de

Baviere à *Munich ;* mais il n'y fut pas pour cela moins bien reçu. Madame l'*Electrice* ayant appris ſon arrivée, lui fit rendre tous les honneurs qu'il pouvoit attendre ; & l'*Electeur*, de retour dans ſa Capitale, fut charmé d'y trouver ce Prince. Il s'offrit de faire ſa paix en *France ;* & effectivement, il fit approuver ſa ſortie du Royaume au *Régent* & à Madame la *Ducheſſe.* Les domeſtiques du Comte étant arrivés, il partit pour la *Hongrie* & paſſa par *Vienne*, ſans voir l'*Empereur* ni l'*Impératrice Douairiere* ſa couſine germaine. Cette Princeſſe en fut offenſée, & en écrivit à Madame la *Princeſſe* ſa tante, ayeule du Comte de *Charolois*, & lui marqua qu'elle ne croyoit pas qu'il convînt à un Prince de la naiſſance du Comte, de paſſer à *Vienne* pour aller ſervir dans l'Armée *Impériale*, ſans avoir vu l'*Empereur.* M. de *Charolois* fut réprimandé là-deſſus par ſes Parens ; mais il s'excuſa ſur ce qu'il n'avoit pas ſu quel traitement il devoit demander. On lui répondit qu'il falloit réparer cette

faute, & le *Régent* lui ordonna même de la part du Roi de voir Leurs Majeſtés Impériales, au retour de la campagne. Le Comte de *Charolois* la fit avec beaucoup de diſtinction ; & laiſſant agir cette valeur ſi naturelle aux Princes de ſa Maiſon, il ſe ménageoit ſi peu dans les occaſions les plus périlleuſes, que le Prince *Eugene* fut ſouvent obligé de lui en faire des reproches. Il prenoit plaiſir à s'appuyer ſur les parapets des retranchemens, & avec des arquebuſes rayées il tiroit ſur les *Turcs*, comme s'il eût tiré au blanc. Ceux-ci de leur côté ne le ménageoient pas ; ils faiſoient ſiffler les balles autour de ſa tête, & il faillit plus d'une fois à être atteint. Il ſe trouva à la bataille de *Belgrade* ; & après avoir été témoin de la priſe de cette Place, il vint à *Vienne*, où il paſſa quelques ſemaines. Il fut à l'audience de l'*Empereur*, comme Comte de *Charolois*, & non *incognito*. Sa Majeſté Impériale le reçut debout à la Favorite ; & il arriva même une aventure aſſez ſinguliere.

Le

Le Comte, peu inſtruit du cérémonial de la Cour de *Vienne*, ne ſavoit pas qu'il trouveroit l'*Empereur* ſeul. En entrant dans ſon cabinet, il vit un homme aſſez ſimplement vêtu, adoſſé contre une table ; il crut que c'étoit quelque Gentilhomme : cependant, après quelques momens, ayant jetté les yeux ſur celui qui reſtoit immobile, il apperçut la Toiſon d'or. Il ſe douta que ce pourroit être l'*Empereur ;* il s'avança, diſant en lui-même qu'en tout cas il n'y avoit pas grand mal à ſe méprendre. L'*Empereur* le reçut avec beaucoup de marques de diſtinction. Le Comte lui baiſa la main, parce qu'on lui avoit dit que c'étoit l'uſage, & que tous les Princes de l'Empire en faiſoient de même. Il paſſa enſuite chez les *Impératrices*, & il eut lieu par-tout d'être content de la réception qu'on lui fit. De *Vienne* il ſe rendit à *Munich*. Il paſſa delà en *Italie*, qu'il parcourut toute entiere, & retourna enſuite à *Munich*, où il reſta dix-huit mois, toujours logé & défrayé, lui &

ſa ſuite, par M. l'*Electeur*, qui lui entretenoit une table de douze couverts, & lui fourniſſoit un train de chaſſe à ſa diſpoſition. Je tins la même route en partant de *Vienne*. Je vins à la Cour de *Munich*, où je fis quelque ſéjour. Quoique cette Cour fût aſſez brillante, & que même elle ſurpaſſât dans les jours ordinaires celle de l'*Empereur*, on m'aſſura cependant qu'elle étoit bien différente de ce qu'elle étoit du temps de l'Electeur *Maximilien Emanuel*. Ce Prince avoit porté la magnificence au dernier période; & de retour dans ſes Etats, après la Paix de *Bade*, il les eut bientôt rétablis dans leur ancien luſtre. Le Palais de l'*Electeur* eſt, après le Château de *Verſailles*, le plus vaſte bâtiment & le plus magnifique de l'*Europe*; mais il a le défaut de la plupart des Palais des Souverains, qui ſont bâtis à diverſes repriſes, & qui ſont tous irréguliers. On vit à *Munich* à-peu-près comme à *Vienne*. La Cour obſerve preſque toutes les étiquettes de celle de l'*Empe-*

reur; mais il y a pourtant plus d'aiſance & plus de divertiſſement. Tous les Princes de la *Maiſon de Baviere* aiment paſſionnément la chaſſe. L'Electeur de *Cologne*, frere de celui de *Baviere*, tout Prêtre qu'il eſt, & Archevêque, paſſe cependant une grande partie de l'année à cette occupation. Je l'ai vu plus d'une fois en habit de cavalier, monter à cheval avec ſes Gentilshommes pour aller à la chaſſe, ou s'amuſer à tirer au blanc avec une arquebuſe. Je puis vous aſſurer qu'il y a du plaiſir à voir les quatre Princes de la Maiſon de *Baviere* raſſemblés à *Munich*, ce qui arrive aſſez ſouvent. Le Duc *Ferdinand*, cadet de l'*Electeur*, y fait ſa réſidence ordinaire. L'Electeur de *Cologne*, ſon ſecond frere, ne paſſe guere d'année ſans y aller faire un tour; & le Prince *Théodore*, Evêque de *Ratisbonne*, y eſt plus ſouvent que dans ſon Dioceſe. L'*Electeur* eſt bien fait; ſon air eſt grave, noble & majeſtueux, ce qui le fait paroître fier; cependant on trouve peu de Princes plus gracieux

& plus civils envers les Etrangers. Il eſt même pour ſes Sujets de l'accès du monde le plus facile. Pendant le regne de ſon pere, il étoit vif & plein de feu; & depuis qu'il eſt Souverain, il eſt devenu doux & modéré juſques à l'extrême. Il eſt galant, & aime en général tous les plaiſirs. On ne peut rien voir de plus affable que le Duc *Ferdinand*, auſſi eſt-il adoré à *Munich*, l'Electeur ſon frere a pour lui une tendreſſe toute particuliere. L'Electeur de *Cologne* eſt regardé comme le favori de la fortune. En effet, à peine eut-il été élu Evêque de *Munſter* & de *Paderborn*, à la place du Duc Philippe de *Baviere* ſon frere, qui mourut à *Rome* peu après ſon élection à l'Epiſcopat, qu'il ſuccéda à ſon oncle dans l'Archevêché & l'Electorat de *Cologne*. Il eſt vrai qu'en prenant poſſeſſion de l'Evêché de *Munſter*, il céda au Duc *Théodore*, ſon frere puîné, celui de *Ratisbonne*, qu'il avoit déjà; mais il ne tarda pas long-temps à acquérir une autre Mître. L'Evêché d'*Oſnabrug* étant

venu à vaquer par la mort du Duc d'*York*, frere du Roi d'*Angleterre*, *George Premier*, Electeur de *Hanovre*, il en a été pourvu. Le Duc *Théodore* entra fort jeune dans les Ordres, & fut ſacré Evêque par l'Electeur de *Cologne* ſon frere. On crut d'abord qu'il étoit peu propre pour l'Egliſe ; mais il a bien fait voir qu'il ſavoit réunir la ſageſſe d'un Prélat à la grandeur d'ame d'un Prince Souverain. Vous ſavez que Madame l'Electrice eſt fille de l'Empereur *Joſeph* ; elle reſſemble beaucoup à ſa mere, & a plus de vivacité que n'en ont ordinairement les Princes de la Maiſon d'*Autriche*. Elle aime la chaſſe par-deſſus tous les autres plaiſirs & il ſe paſſe peu de jours qu'elle n'y accompagne l'*Electeur*. Au reſte, la Cour de *Munich* eſt bien la plus galante & la plus polie de toutes celles d'*Allemagne*. Il y a preſque toujours Comédie *Françoiſe* ; tous les jours grand jeu & très-ſouvent bal, outre le Concert, qu'on a réglément trois fois la ſemaine. On y eſt ordinaire maſqué,

le bal commençant immédiatement après le Concert. Tout ce que je trouve d'un peu particulier, c'eſt qu'on paie en entrant, & que ſous le maſque tout le monde peut y entrer, quoique l'*Electeur* y ſoit avec toute la Cour. Il y a à *Munich* beaucoup de ſociétés particulieres, où l'on vit avec une aiſance admirable; ce qu'on ne trouve guere dans les autres Villes d'*Allemagne*: mais ces ſortes de ſociétés ſont plus formées par les Etrangers, qui ſont en grand nombre au ſervice de l'*Electeur*, que par les *Bavarois*, leſquels, à vous dire vrai, ſont pour la plupart fort fiers; mais moins par tempérament que parce qu'ils ſe figurent que le bon air le demande ainſi; mais ſi on ne paroît pas étonné de leur fierté, on les voit alors fort traitables. Après le Roi de *France*, il n'y a point de Souverain dans toute l'*Europe* qui ait d'auſſi belles maiſons de plaiſance & en ſi grande quantité. *Nymphebourg* eſt le *Marli* de l'*Electeur*. Ce Prince y fait ſes plus grandes parties de plaiſir. Il

y tient appartement trois fois la ſemaine. Il y a grand jeu; & les Dames ſoupent avec lui, quelquefois même des Seigneurs, & preſque toujours les Etrangers de diſtinction. Ceux qui préferent la promenade au jeu, trouvent là de quoi ſe ſatisfaire; il y a quantité de caléches ouverts, dans leſquelles deux Dames ſe placent; un cavalier les conduit, & un autre ſe tient derriere. Le canal, qui eſt devant cette belle maiſon, eſt auſſi grand que celui de *Verſailles*, & on va s'y promener deſſus dans des gondoles comme celles de *Veniſe*. J'arrivai dans cette derniere Ville, ſans m'être arrêtée autre part qu'à *Padoue*, où je laiſſai les voitures pour aller plus commodément par eau juſques dans cette merveille du monde. *Veniſe* eſt une Ville à voir, & véritablement admirable par ſa ſituation & la beauté de ſes édifices; mais je n'entrerai pas là-deſſus dans un détail qui pourroit vous être ennuyeux. Je vous dirai ſeulement qu'on y vit avec une liberté peu connue dans les autres

Villes de l'*Europe* ; il faut toutefois parler avec beaucoup de circonſpection ſur la Religion, & garder un profond ſilence ſur ce qui regarde le Gouvernement de la République ; la moindre parole lâchée ſur ce dernier arricle, qu'on puiſſe trouver équivoque, a toujours des ſuites dangereuſes. On voit à *Veniſe* avec beaucoup de plaiſir la cérémonie des épouſailles de la mer. Le *Doge* la fait le jour de l'Aſcenſion. Il eſt accompagné du Sénat & des Ambaſſadeurs, qui ſont avec lui dans le *Bucentaure*. Les gondoles dorées de ces derniers, qui ſeuls peuvent en avoir de ſemblables, ſuivent ce jour-là ce magnifique bâtiment, qui véritablement ſurpaſſe tout ce que les anciens nous ont dit du fameux vaiſſeau de *Cléopatre*. Il eſt eſcorté par quatre galeres & deux vaiſſeaux de guerre. Dans le temps que le *Doge* entre dans le *Bucentaure*, il ſe fait une décharge générale de toute l'artillerie, à laquelle ſuccedent des Concerts de muſique & d'inſtrumens. Cette cérémo-

nie ſe fait pour marquer l'empire que la République a ſur la mer *Adriatique*. Le *Doge* épouſe encore deux autres femmes, & on ne le dénonce pas pour cela à l'*Inquiſition*, quoique la polygamie ſoit un cas réſervé à ce Tribunal; mais c'eſt que ces deux femmes ne lui donnent pas plus d'embarras dans le ménage que la mer. Ce ſont deux Abbeſſes, l'une du Couvent *della Virgine* & l'autre de *S. Daniel*. C'eſt le jour de *S. Philippe* que ſe fait ce double mariage. Le *Doge* ſe rend en grand cortege au *Lido*, derriere l'*Arſenal*, avec le Sénat & les Ambaſſadeurs; il eſt reçu à l'entrée de l'Egliſe par un Evêque, qui le conduit à ſon trône, préparé dans le Chœur, où il aſſiſte à la Grande-Meſſe. Lorſqu'elle eſt achevée, il ſe rend à la grille, où l'Abbeſſe & les Religieuſes le ſupplient de vouloir continuer de protéger leur Monaſtere, à quoi le *Doge* répond qu'elle & ſes Religieuſes peuvent compter ſur ſa bienveillance. Il paſſe delà à *S. Daniel*, où les mêmes cérémonies

ſont obſervées. Ces deux Couvens ont des privileges aſſez ſinguliers. Les Abbeſſes ſont croſſées, & dépendent uniquement, avec leurs Religieuſes, du *Doge* & non de la Cour de *Rome*, tant pour le ſpirituel que pour le temporel. Elles ſont bien rentées, & vivent avec toute l'aiſance poſſible. L'habillement des Religieuſes eſt plus galant que modeſte ; elles portent leurs cheveux treſſés comme les filles de *Strasbourg* ; leurs jupes ſont très-courtes, & on leur voit aiſément la moitié de la jambe. Elles portent, en guiſe de corps de jupes, des caſaquins à baſques courtes, qui ſont très-avantageux aux belles tailles. Leur gorge eſt découverte, & ce n'eſt qu'en allant au Chœur qu'elles la couvrent de mantes de fine laine blanche, qui traînent juſques à terre. Toutes ces Religieuſes ſont filles de Nobles *Venitiens*, & jouiſſent d'une grande liberté : je doute qu'elles en euſſent autant dans les maiſons de leurs parens. La Fête de *S. Marc*, Patron de la République, eſt

encore une Fête remarquable à *Veniſe*, & même la plus divertiſſante. Le *Doge* paroît auſſi ce jour-là en public avec tout le cortege attaché à ſa dignité, & le peuple fait cent folies différentes. Tout le monde eſt maſqué ce jour-là; & ce qu'il y a de plus divertiſſant, eſt de ſe trouver dans cette occaſion à la Place de *S. Marc*, au moment qu'on ſonne l'*Angelus*. Vous voyez alors tout-à-coup les maſques à genoux, & comme pétrifiés. Dès que la cloche a ceſſé de ſonner, tout le monde reprend ſon maſque, & ne le quitte plus que pour ſe coucher. La fureur de ſe maſquer eſt auſſi grande à *Veniſe*, que celle de donner des *gala* à *Vienne*; jugez ſi dans le temps du carnaval il doit y en avoir. La commodité de ſe voir ſous le déguiſement, ne met pas à l'abri des cataſtrophes. Il arrive quelquefois qu'on ſe reconnoît; & ſi on a quelque choſe ſur le cœur, on ne ſe quitte pas ſans éclat. Me trouvant un jour ſur la Place de *S. Marc*, je fus témoin d'un combat entre deux fem-

mes masquées, qui étoient rivales. S'étant reconnues, elles prirent querelle ; les coups de poing s'ensuivirent; elles s'arracherent le masque, & enfin il y eut des couteaux tirés, dont elles se frapperent si bien, qu'il y en eut une qui resta sur la place. *S. Marc* est le rendez-vous ordinaire de tout ce qu'il y a d'honnêtes gens à *Venise*. Il y a des Nobles qui y tiennent leurs assises, & qui n'en sortent que pour se coucher. Ils passent leur vie à jouer dans les cafés, ou dans les boutiques des Perruquiers. Moyennant cent mille ducats, on peut devenir Noble Venitien & porter le titre d'*Excellence* que ces Messieurs prennent. Ils prétendent que tous les Etrangers doivent leur donner ce titre ; il y a cependant de ces Excellences qui vont à la boucherie & à la poissonnerie, & qui portent leur viande & leur poisson sous leur robe. Il y a parmi les Nobles *Venitiens* quantité de petits-Maîtres, qu'on reconnoît aisément à leurs pourpoints doublés de couleur de rose, à leurs belles

belles perruques blondes, à leur démarche évaporée, & à l'air penché avec lequel ils ſe tiennent dans leurs gondoles. Ces petits-maîtres ſont fort galans & ont ordinairement plus d'une maîtreſſe. Il y a peu de Nobles qui n'en ayent pour le moins une. Au peu de liberté près dont jouiſſent ces créatures, elles ſont auſſi heureuſes que des *Sultanes*. Leurs amans les traitent en Princeſſes, & en général tous les *Venitiens* ont un grand reſpect pour les femmes. J'y ai vu une fameuſe chanteuſe nommée la *Fauſtine*, & une célebre courtiſane appellée la *Stringuetta*, arriver maſquées à la Place *S. Marc*, appuyées ſur des Nobles, & être ſaluées de tous côtés comme des Dames de la plus haute diſtinction le ſeroient en *France*, en arrivant dans une compagnie. Les *Venitiens* ſont grands amateurs de la muſique, & ſurtout de celle qu'on exécute dans les Egliſes; dès qu'on ſait qu'il y a muſique en quelque endroit, ce qui eſt aſſez ordinaire, on y trouve une foule éton-

nante, & on ne peut pas assurément dire que la dévotion les attire. L'Eglise de la *Pieta*, appartenant à des Religieuses, est une de celles où la musique est très-fréquente, & où par conséquent on trouve le plus de monde. Ces Religieuses sont mises fort jeunes dans ce Couvent. On leur apprend la musique, & à jouer de toutes sortes d'instrumens. Il y en a qui excellent dans tous les genres. L'*Apollonia* passoit de mon temps pour la premiere chanteuse, & une autre pour le premier violon d'*Italie*. L'*Arsenal* est une des principales curiosités que j'aie vues à *Venise* : s'il est à juste titre célebre dans l'*Europe*, c'est peut-être plus par ce qu'il a été autrefois, que par ce qu'il est présentement. La garde en est confiée à trois Nobles, qui se relevent de huit en huit jours. Il y a quatre salles remplies des armes nécessaires pour les troupes de marine. Au reste, Madame, la politique, la défiance & les soupçons sont les tyrans des Nobles *Venitiens*, mais encore plus des Am-

baſſadeurs, que tout le monde fuit, comme des gens ſuſpects, & qu'un Etranger ne ſauroit preſque pratiquer ſans renoncer au commerce des Nobles. Un Ambaſſadeur eſt réduit à s'amuſer dans ſon domeſtique, ou avec les Etrangers, leſquels, à la vérité, ſont toujours en grand nombre à *Veniſe*. Un Noble ne peut, ſans la permiſſion du Sénat, lui rendre viſite; & véritablement on l'accorde aujourd'hui avec plus de facilité qu'on ne faiſoit autrefois; mais les uſages ont changé pour bien des choſes. C'étoit, par exemple, autrefois un crime de voir une femme en particulier, & les Etrangers ſur-tout n'oſoient s'y riſquer; mais cela eſt très-différent à préſent. Les Etrangers ont un libre accès dans quantité de maiſons, & auront des tête-à-tête avec la maîtreſſe du logis, ſans qu'ils ſoient plus obſervés que l'on ne l'eſt en *France*; les Dames ſe viſitent beaucoup. Il y a tous les ſoirs des aſſemblées où elles ſe trouvent. Je finirai, Madame, ma petite relation

de *Veniſe*, en vous diſant que cette Ville eſt, à proprement parler, le centre des divertiſſemens de toute ſorte, & qu'un étranger peut y paſſer agréablement le temps. Je finirai auſſi ma Lettre par quelques réflexions que j'ai faites ſur votre derniere, au ſujet du Cardinal de *Fleury*. Ce Miniſtre a toutes les raiſons du monde de ne pas vouloir la guerre. Les frontieres du Royaume ſont aſſurées, quelques Villes de plus, une Province même, ſont-ils des objets pour un Roi de *France*, & valent-ils le ſang & les ſommes qu'ils coûteroient à acquérir ? Non en vérité, le Cardinal a raiſon ; & n'en déplaiſe aux Officiers & à ceux qui voudroient la guerre, ils ne ſavent ce qu'ils veulent. Combien n'ont-ils pas deſiré la paix ? A geine en goûtent-ils les fruits, qu'ils en ſont ennuyés. Si le Cardinal ſatisfaiſoit leur envie, & que les ſuccès en fuſſent malheureux, n'en rejetteroit-on pas la faute ſur lui ? Ce ſeroit pour le coup que l'on diroit qu'il ne convenoit pas à un Prêtre de faire

la guerre, comme on l'a dit autrefois des Cardinaux de *Richelieu* & de *Mazarin*. Il eſt à ſouhaiter, pour le bonheur de la *France*, que M. le Cardinal perſiſte toujours dans ces ſentimens, à moins que la néceſſité ne l'oblige enfin d'en changer, auquel cas il paroît aſſez que ce Miniſtre ne réuſſiroit pas moins qu'il fait préſentement. Adieu, Madame, je ſuis toujours avec la même tendreſſe, votre, &c. *A Turin, ce.*

LETTRE CXXIV.

VOTRE derniere Lettre m'a fait voir, Madame, qu'on ne perd rien avec vous pour attendre. Je deſirois d'être inſtruite du caractere des femmes *Allemandes*. Vous oubliez de m'en parler dans le temps que vous m'apprenez votre ſéjour à *Vienne*; je reçois, l'ordinaire d'après, un détail très-circonſtancié, & capable de ſatisfaire totalement ma curioſité. C'eſt-là ſe pi-

quer d'exactitude, & payer largement les arrérages d'une dette. Ce que vous m'avez mandé du Comte de *Charolois*, ne m'a pas moins fait de plaiſir. J'ignorois une grande partie de ce qui regarde ſon voyage d'*Allemagne*. Ce Prince, depuis ſon retour en *France*, fait ſa principale occupation de la chaſſe. Il paroît peu à la Cour, & ne ſe mêle en aucune façon des affaires de l'Etat. On a ſouvent voulu le marier; mais il ne veut point entendre parler du Sacrement. Il y a longtemps, ce me ſemble, que je ne vous ai rien dit de notre Monarque. Cependant je crois que vous ne ſerez pas fâchée d'en apprendre les nouvelles courantes. Sa Majeſté ſe repoſe entiérement du ſoin de l'Etat ſur le Cardinal de *Fleury*; & quoiqu'elle aſſiſte régulièrement à tous ſes Conſeils, tout ſe fait cependant par l'avis de Son Eminence. Le Roi aime beaucoup la chaſſe, & fait ſouvent des parties à *Rambouillet*, où le Comte de *Toulouſe*, depuis ſon mariage avec la Marquiſe

de *Gondrin*, ſœur du Duc de *Noailles*, fait ſon ſéjour ordinaire. On attribue la bonne ſanté dont Sa Majeſté jouit à l'exercice qu'Elle fait journellement. Quelles maladies n'a-t-Elle pas eſſuyé? On craignoit, & ce n'étoit pas ſans fondement, que la Couronne ne paſſât à des branches collatérales; mais la voilà affermie ſur la tête du Roi, & elle paſſera ſuivant toute apparence à ſa poſtérité. En vérité, Madame, voir le Roi, avant l'âge de 25 ans, pere de cinq enfans, eſt un phénomene ſans exemple dans l'Hiſtoire, & plus extraordinaire encore que la triple poſtérité de *Louis XIV*. Le Roi témoigne beaucoup de conſidération pour Madame la Comteſſe de *Toulouſe*; ce qui donne à cette Princeſſe le crédit de parler avec liberté à Sa Majeſté. On a prétendu, & à mon tour j'ai auſſi oublié de vous en parler dans ſon temps; on a prétendu, dis-je, que cette Princeſſe eſt cauſe de la diſgrace de M. le *Duc*. Ce qu'il y a de certain eſt que le Roi étoit à *Rambouillet* lorſque le Duc

de *Charoſt* vint annoncer à ce Prince que Sa Majeſté vouloit qu'il ſe démît de la Charge de Premier Miniſtre. M. le *Duc* reçut cette nouvelle à *Verſailles*; il demanda à parler au Roi & à la Reine; mais on lui répondit qu'il y avoit ordre de le faire partir pour *Chantilli*. M. le *Duc* obéit, & il ne parut pas être fort affligé de la perte de ſon autorité. Son Alteſſe Séréniſſime eut plus de chagrin de voir que ſes amis étoient enveloppés dans ſa diſgrace. En effet, on laiſſa peu de ſes créatures en place. La Marquiſe de *Prie* eut ordre de quitter la Cour, & de ſe retirer en *Normandie*; les *Paris*, objets de la haine publique, furent dépouillés de leurs emplois; & Madame de *Prie* eut la douleur de voir ſa place de Dame du Palais, occupée par la fille de M. *le Blanc*, qu'elle avoit voulu perdre. M. *le Blanc* rentra dans le miniſtere, M. de *Belle-Iſle* obtint la liberté; & pour lui faire oublier ſa premiere diſgrace, on lui donna le Commandement de *Metz* & des *trois*

Evêchés. On s'attendoit que du moins après la mort de M. d'*Armenonville*, les Sceaux seroient rendus à M. le Chancelier d'*Agueſſeau*, M. le *Duc* n'étant plus d'ailleurs Premier Miniſtre; mais ils furent donnés à M. *Chauvelin*, qui eut encore la Charge de Miniſtre & Secrétaire des affaires étrangeres. Le *Chancelier* fut pourtant rappellé quelque temps après, & aſſiſte depuis au Conſeil; mais n'ayant pas les Sceaux, il a perdu ſon plus beau luſtre. M. *Chauvelin* doit ſon élévation au Cardinal, qui paroît même lui avoir donné toute ſa confiance. Ce Miniſtre paſſe pour être très-laborieux, & juſques à préſent on dit que les Miniſtres étrangers ſe louent beaucoup de lui, & qu'il leur fait oublier MM. de *Torcy* & de *Morville*. Je ne vous ai point encore mandé la mort de M. le Cardinal de *Noailles*, notre Archevêque. Je vous l'annoncerai cependant tout ſimplement, parce que je n'ai point été inſtruite à fond des particularités, quoique je fuſſe dans *Paris*.

Les deux Partis ont fait là-deſſus divers raiſonnemens ; ſur leſquels il paroît difficile de pouvoir aſſeoir un jugement ſolide. Les *Conſtitutionnaires* prétendent qu'il a rétracté ſes appels, & les ennemis de la Bulle aſſurent le contraire. Quoi qu'il en ſoit, M. de *Vintimille du Luc*, Archevêque d'*Aix*, & ci-devant Evêque de *Marſeille*, a été nommé à ſa place pour remplir le Siege archiépiſcopal de *Paris*. Ce Prélat, comme ſon prédéceſſeur, trouve ſon Dioceſe peu ſoumis à ſes Mandemens. Cependant il fait tout ce qu'il peut pour qu'il n'y ait point de ſentimens différens parmi ſes ouailles. La chronique ſcandaleuſe prétend néanmoins qu'il s'inquiette plus de la bonté des mets de ſa table, que de celle des pâturages de ſes ouailles, & qu'on l'a vu traiter également bien les *Jéſuites* & les *Peres de l'Oratoire*, les *Capucins* & les *Bénédictins*. Voici une Epigramme qui a été faite ſur ſon Mandement en faveur de la *Conſtitution*.

Le Public eſt un ſot d'être ſcandaliſé
Du Mandement que *Vintimille*
Vient de répandre dans la Ville,
Me diſoit ce matin un Docteur aviſé.
Il eſt, dit-il, d'uſage indiſpenſable,
Pour qu'un Saint ſoit canoniſé,
D'entendre l'Avocat du Diable.

De tout cela cependant il eſt aiſé de conclure que nos *Pariſiens* ne ſavent ce qu'ils veulent, & que le grand nombre diſpute ſur des matieres qu'il n'entend pas. On eſt maintenant occupé de deux grandes choſes; grandes s'entend dans ce Pays-ci, & même pour les *François* en général, que la paix rend oiſifs. La premiere eſt l'affaire du Pere *Girard* & de la *Cadiere*, & l'autre les prétendus miracles du Diacre *Paris*, mort depuis peu. Il ſe dit tous les jours & s'écrit là-deſſus tout ce que l'eſprit de parti peut inſpirer. Les ennemis des *Jéſuites* ont inventé que le Pere *Jean-Baptiſte Girard*, natif de *Dole* en *Franche-Comté*, a ſéduit la *Cadiere* ſa pénitente: ils ont porté cette fille à l'accuſer de crimes dont l'idée

ſeule fait horreur, & que le ſcélérat le plus déterminé n'oſeroit peut-être point mettre en pratique, à plus forte raiſon le Pere *Girard*, qui juſqu'à cette accuſation avoit toujours paſſé pour homme de bien, & dont la conduite & les bonnes mœurs avoient ſervi d'exemple aux endroits où il avoit été, & particuliérement à *Toulon*, où cependant on lui fait commettre toutes les horreurs les plus énormes. La *Cadiere* s'eſt dédite ; le Parlement d'*Aix*, devant qui cette cauſe a été plaidée, a déclaré le Pere *Girard* innocent. Les *Janſéniſtes* crient, & veulent que le Roi faſſe pendre le Parlement de *Provence*, parce qu'il n'a pu trouver le Pere *Girard* coupable. Voici une Epigramme qu'on a faite contre ce Parlement.

Pour avoir immolé le Fils du Tout-Puiſſant,
Pilate moins que vous nous parut déteſtable ;
Il ne reçut point d'or pour punir l'Innocent,
Mais vous en recevez pour ſauver le coupable.

Quant au prétendu Saint *Paris*, la foule

foule de ceux qui ſe rendent à ſa tombe eſt incroyable. C'eſt une fureur. La curioſité m'y a attirée comme bien d'autres ; & ce n'a été qu'avec bien de la peine que j'ai pu approcher de la pierre qui couvre le bienheureux du peuple. Dans le temps que je la conſidérois, j'entendis crier, *place, gare.* Je crus que c'étoit quelque Prince du Sang ; mais je vis paroître un homme d'aſſez mauvaiſe mine, qui, avec un air fort contrit, ſe coucha ſur la tombe. Quelques momens après, je lui vis tourner les yeux, grincer les dents, écumer de la bouche, & faire des contorſions qui tenoient plutôt du poſſédé que d'un homme qui devoit être dans la grace du Saint. Ces agitations durerent autant que l'homme eut des forces. On l'emporta enſuite, & je vous aſſure qu'il avoit l'air bien plus malade en quittant la tombe qu'en y arrivant. Cependant tout le monde crioit au miracle, & j'entendis même pluſieurs perſonnes qui diſoient : *mais après une guériſon ſi manifeſte, peut-on douter un*

moment que M. Paris *ne ſoit un Saint ?* Il s'en fait journellement de pareils à celui-là ; & on ne ſauroit mettre le pied dans une maiſon, ſans entendre quelque nouvelle hiſtoire ſur le compte de l'Abbé *Paris*. De tous les Vers qu'on a faits ſur le prétendu Saint, je ne vous envoie que cette Calotte, qui me paroît valoir la peine d'être lue.

BREVET

De Patron du Régiment de la Calotte, pour l'Abbé PARIS.

DE par le Dieu de la Marotte,
Salut à la Troupe dévote
Qui fait ſonner haut dans Paris
Les miracles de Saint *Paris*.
Aux Chapellieres, aux Ducheſſes,
Aux Meſſalines, aux Lucreces,
Qui vont avec dévotion
A ſa tombe en Proceſſion ;
Aux Témoins ſûrs & véridiques
De la vertu de ſes Reliques ;
A ceux qui les croient ſans les voir,
A ceux qui les voient ſans les croire,
A ceux qui vont de leur manoir
A Saint Médard comme à la Foire ;
A tous les Impotents guéris,

A tous Mécréants convertis,
A l'Archevêque qui s'en choque,
A la *Canoſſe* qui s'en moque,
Tandis que par-tout l'Univers
Ils ſont trompés par les Fraters:
A fille à ſon Tombeau guérie,
Après neuf mois d'hydropiſie;
Aux malades déſeſpérés,
Et des plus grands maux délivrés,
Comme femelles d'*Aphonie*,
Bâteleurs de paralyſie:
A ceux qu'un zele peu diſcret
A fait jeûner une ſemaine,
Et dont l'impuiſſante neuvaine
N'a pas produit le moindre effet:
A tous les Saints de date antique,
Qui moiſiſſant en Paradis,
De ce nouveau culte ébaubis,
Se plaignent qu'on leur fait la nique,
Et qu'ils n'auront plus de pratique:
A bien d'autres encor non dits,
Soit récompenſés ou punis:
Savoir faiſons qu'en notre Empire
Où regne un éternel délire,
Il eſt beſoin d'un bon Patron
Qui puiſſe écouter les prieres,
Et qui puiſſe être le plaſtron
De nos Sujets dans leurs miſeres.
Or attendu le merveilleux
Que nous avons vu de nos yeux
Opérer, par le miniſtere
De *François Paris*, notre Frere,
Le déclarons dès-à-préſent
Le ſeul Patron du Régiment.

Si *Vintimille* en ſa colere
A déclaré que ſon Appel
Lui fermoit la porte du Ciel;
Si pour effrayer le vulgaire,
Herault, Déiſte furieux,
Ne pouvant démentir ſes yeux,
Fit mettre dans le Cimetiere:
De par le Roi, défenſe à Dieu
De faire miracle en ce lieu,
Déclarons nulle l'Ordonnance;
Le cas n'eſt de ſa compétence.
Le Pape canoniſera
Ce ſaint Homme, quand il voudra:
En attendant l'Acte authentique
Qui doit rendre un Saint juridique,
Réputons les faits avérés,
Par la Requête des Curés,
Par le ſuffrage œcuménique
De toute la troupe extatique
De tant de badauds & Docteurs,
Gens éclairés, de bonnes mœurs,
Et ſur-tout d'une foi très-pure,
Amis du vrai, ſouffrant torture,
Plutôt que faire un faux ſerment.
Voulons que parmi nous on chomme
La fête du bienheureux Homme;
Que tout Sujet du Régiment
Lui faſſe vœux inceſſamment;
Que, dans la future Chapelle,
Il ait à porter ſa chandelle;
Que par mainte contorſion,
Il prouve ſa dévotion;
Qu'aux étendards ſoit ſon Image,
Où chacun rendra ſon hommage;

Qu'on ait grand ſoin de l'afficher,
Défenſe à tous de l'arracher;
Ou bientôt convulſive rage
Sur eux vengera cet outrage.
Fait le jour & l'an que *Herault*
Gourmandoit, d'un ton fier & haut,
A la Baſtille ſon répaire,
Maint & maint convulſionnaire,
Aidé d'*Hermant*, *Chirac*, *Winſloux*,
Et pluſieurs autres loups-garoux,
Race vendue au miniſtere.

La Cour paroît faire peu d'attention à ce qui ſe paſſe à *S. Médard*. Elle eſpere ſans doute que cette fureur du peuple pour le prétendu Saint ſe ralentira avec le temps. Il ſeroit à ſouhaiter qu'il en fût de même de celle du jeu, qui eſt toujours plus forte. Vous ne ſauriez maintenant entrer dans une maiſon, qu'on ne vous propoſe de jouer. Les Dames diſent d'un cavalier qui ne joue point, que c'eſt un meuble inutile; & les cavaliers ne font preſque pas attention à une Dame qui n'aime pas le jeu. Les amans même les plus paſſionnés quittent les plus doux entretiens, dès qu'il s'agit de

jouer. Un étranger de diſtinction diſoit l'autre jour qu'il ne pouvoit aſſez s'étonner comment les *François*, qui à peine peuvent reſter un quart-d'heure en place, & qui s'ennuyent ordinairement par-tout où ils ſont, peuvent reſter cinq ou ſix heures aſſis à manier des cartes. Il y a cependant des maiſons où cette fureur du jeu eſt moins répandue. Celles des gens de robe ſont un peu moins ſujettes à la contagion. Mais à la Cour, on joue plus qu'ailleurs; & nous avons pluſieurs Seigneurs qui ſe ſont fort dérangés pour avoir eu l'honneur de faire la partie du Roi. Sa Majeſté joue pour l'ordinaire au lanſquenet. La partie eſt de douze coupeurs, à un louis ſur la carte. Le Roi & les principaux joueurs, comme le Comte de *Toulouſe*, le Duc d'*Antin*, le Duc de *Grammont*, vont aux deux louis, & quelquefois aux quatre. Cette partie ſe fait toujours dans l'appartement de la Reine, & le Roi paſſe pour jouer le plus heureuſement. Il eſt permis à tout ce qu'il y a de gens

bien mis d'entrer & de mettre à la réjouiſſance. Cela forme une groſſe Cour; mais une aſſemblée fort mêlée. Les Dames ſont aſſiſes autour de la table du jeu, & les hommes ſe tiennent debout. Vous ſavez qu'en *France* le jeu rend tout le monde égal. Un Valet de chambre de M. le *Duc*, qui a été Laquais de la Maréchale d'*Etrée*, & qui delà paſſa au ſervice de ce Prince, fait hauſſer ou baiſſer la partie du Roi ſuivant ſon bon plaiſir. Ce Valet nommé *Saint-Remi* ne coupe point à la vérité, mais il va de toutes les cartes, & met gros à la réjouiſſance. J'ai oui dire qu'étant à *Fontainebleau*, il eut un jour la hardieſſe de propoſer au Roi vingt louis de ſa carte contre la ſienne, & que le Roi lui répondit froidement : *non*, *Marquis*; ſobriquet que Sa Majeſté lui a donné, & qui pourroit bien paſſer à ſa poſtérité, *Saint-Remi* étant d'ailleurs aſſez fat pour être Marquis, ou pour en vouloir porter le nom. Il y a depuis quelques années une autre eſpece de jeu fort à

la mode ; mais dont celui qui l'a inventé tire lui ſeul tout le profit, & auquel il fait bon être banquier. C'eſt une lotterie que le Curé de *S. Sulpice* a établie pour bâtir ſon Egliſe. Les billets ne ſont que de vingt ſols, & le gros lot eſt de dix mille livres. C'eſt la ruine de preſque tous les Laquais & de toutes les Servantes qui, dans l'eſpoir de gagner tous les mois, que ſe tire cette lotterie, les dix mille livres, ou quelqu'autre lot conſidérable, y emploient tous leurs gages ; & je ne voudrois pas jurer que pluſieurs ne volent leurs Maîtres pour remplacer enſuite leur perte. Cette lotterie rapporte autour de vingt mille francs par mois au Curé, outre les ſommes qu'il tire de pluſieurs perſonnes zélées pour la Maiſon de Dieu. Cependant le bâtiment va lentement, & il paroît que M. le Curé fera jouer encore longtemps de la truelle. Si cependant ſon Egliſe eſt jamais achevée, elle ſera la plus grande & la plus belle du Royaume.

Il paroît un écrit intitulé *Nouvelles Eccléſiaſtiques*, qui ſe débite ſous le manteau; il eſt rempli de tous les faits qui regardent les deux partis, *Conſtitutionnaire* & *Anticonſtitutionnaire*. Ce dernier paſſe pour donner ces nouvelles au public; & toutes les perquiſitions qu'on fait preſque journellement pour en découvrir les vrais Auteurs & l'Imprimeur, ſont abſolument inutiles. Notre Archevêque s'étant aviſé de faire publier un Mandement contre ces nouvelles, & d'en défendre la lecture, le Parlement a donné un Arrêt qui condamne le Mandement. La Cour a pris le parti de l'Archevêque, & a annullé l'Arrêt du Parlement. La Compagnie a prétendu maintenir ſes priviléges; qu'il ne tient cependant que de la bonté des Rois; elle a ceſſé de tenir ſes Aſſemblées ordinaires. Il a fallu des ordres réitérés de S. M. pour lui faire reprendre ſes fonctions. Cependant les Avocats & les Procureurs ſe ſont aviſés de vouloir ſoutenir le Parlement. Ils prétendent

ne point plaider juſques à ce que le Roi ait rendu juſtice à la Compagnie, en lui conſervant la poſſeſſion des appels comme d'abus, qu'elle a à la vérité depuis pluſieurs ſiecles, & qui fait à préſent le ſujet des conteſtations. Le Parlement dit qu'il eſt d'autant plus en droit de ſoutenir cette ancienne prérogative, qu'il croit y être obligé en conſcience, & pour le bien de l'Etat auquel il eſt prépoſé. « Quelles » conſéquences, *dit-il dans l'expoſé de* » *l'Arrêt*, ne réſulteroient point, ſi on » autoriſoit le Mandement de l'Ar- » chevêque ? Le Pape & les Evêques » s'attribueroient inſenſiblement le » droit qu'ils prétendent avoir de pro- » noncer anathême contre les choſes » les plus légeres, & même de met- » tre le Royaume en interdit, & » d'uſurper ainſi un droit deſpotique, » à l'ombre de leur pouvoir ſpirituel ; » ce qui eſt abſolument contraire aux » libertés de l'*Egliſe Gallicanne*, ſe- » lon leſquelles il ſuffit qu'en pareil » cas le Parlement ait flétri & con-

» damné les *Nouvelles Eccléſiaſtiques*, » comme il a déjà fait. » Voilà en gros la ſituation de cette affaire, & les raiſons que le Parlement allegue pour le maintien de ſes droits, qu'il farcit de tous ces grands mots, de *Motifs de conſcience*, *de libertés de l'Egliſe Gallicanne*, & de mille autres expreſſions ſemblables, dont les crocheteurs mêmes étourdiſſent les oreilles quand on paſſe dans les rues. Les Dames ont preſque oublié leur jargon de parure, pour ne plus parler que ce langage. J'en connois dont les *pompons* & les *cornettes* faiſoient tout l'entretien, leſquelles aujourd'hui tiennent le langage des Avocats, ſoutiennent les *libertés Gallicannes*, détruiſent l'Egliſe, & enverroient, ſi elles le pouvoient, les Evêques aux galeres. Je ne ſaurois vous exprimer juſques à quel point on donne ici dans le ridicule ſur ces ſortes de choſes. Toute l'*Europe* dit unanimement que la moindre bagatelle nous amuſe autant que les affaires les plus eſſentielles occupent les autres

Nations. Il eſt vrai que les bagatelles deviennent à la fin très-ſérieuſes en *France*. Nous le voyons par cette derniere affaire qui n'étoit, ou du moins ne paroiſſoit qu'un rien dans les commencemens, & qui eſt aujourd'hui pouſſée ſi loin, qu'il paroît impoſſible de pouvoir la terminer. Ce ſera toujours un ver qui rongera la *France*, & un ſujet de diviſion entre la Cour & le Parlement. La Cour vient depuis quelques jours d'exiler l'Abbé *Pucelle*, Conſeiller au Parlement. C'eſt le *Brouſſel* de notre temps; & je crois qu'il ſeroit ravi de faire revivre les anciennes Barricades de la minorité de *Louis XIV*, après que la Reine Mere eut fait arrêter *Brouſſel*; mais juſqu'à préſent il ne paroît pas que l'on faſſe tant de bruit pour l'Abbé *Pucelle*, qui en faiſoit cependant beaucoup dans le Parlement. Il y parloit comme un oracle, & tout le monde diſoit qu'il défendoit, on ne peut pas mieux, les *libertés de l'Egliſe Gallicanne*. Je crains bien pourtant qu'il ne puiſſe défendre la ſienne,

ſienne, & qu'il ne meure pas ſans avoir logé à la *Baſtille* ou à *Vincennes*. Le Parlement ſe donne de grands mouvemens pour ſon rappel. Il ne veut rien faire avant que ce cher Confrere ne lui ſoit rendu; & en attendant rien ne ſe fait. Les particuliers ont beau en ſouffrir, ces mêmes Conſeillers, qui ſe font un cas de conſcience d'enrégiſtrer un Edit du Roi qui donne atteinte aux anciens privileges du Parlement, ne s'en font point de faire languir la veuve & l'orphelin après la fin d'un procès ſuſpendu pendant ces diviſions domeſtiques. En vérité, on ne peut s'empêcher d'admirer la bonté du Roi & la modération de M. le Cardinal de *Fleury*. Le *Régent* & le Cardinal *du Bois* n'auroient pas eu tant de patience, puiſque S. A. R., pour un ſujet bien moins grave, envoya le Parlement à *Pontoiſe*. Juſqu'à préſent les repréſentations de la Compagnie n'ont pas encore produit le retour de l'Abbé *Pucelle*, & je crois que le Premier Préſident fera encore plus d'un

voyage à *Compiegne*, où la Cour eſt depuis quelque temps, avant de pouvoir l'obtenir. On vient de faire un Couplet ſur l'exil de l'Abbé, dont la fin eſt aſſez divertiſſante par rapport à l'équivoque.

Que de bonnes gens vont pleurer !
Que de filles vont crier,
Rendez-nous Pucelle, ô gai,
Rendez-nous Pucelle.

Pour peu que tous ces grabuges entre la Cour & le Parlement durent encore, on aura bientôt oublié le prétendu Saint *Paris*, qui véritablement a un peu ceſſé d'être à la mode depuis que la Cour a ordonné de fermer le Cimetiere de *S. Médard* où il eſt enterré. Adieu, Madame, j'attends inceſſamment de vos nouvelles; elles me font toujours un nouveau plaiſir; vous ne ſauriez les multiplier trop ſouvent. Je ſuis, &c. *A Paris, ce.*

LETTRE CXXV.

JE n'ai jamais eu, Madame, tant de ſatisfaction qu'en liſant votre derniere Lettre. Elle eſt remplie de nouvelles très-intéreſſantes. Celles ſurtout qui regardent le Roi m'ont le plus fait de plaiſir. Le ſéjour des pays étrangers n'a point refroidi en moi ces ſentimens de zele & de reſpect que les *François* ont tous naturellement pour leur Souverain. Les changemens arrivés après la diſgrace de M. le *Duc* n'ont rien que de naturel & de très-ordinaire en ſemblables occaſions. Les nouveaux Miniſtres prennent ſoin de leurs créatures; & pour peu que celles de leurs prédéceſſeurs ayant donné priſe ſur eux, on les laiſſe rarement en place. On s'eſt beaucoup flatté, en deçà des Monts, que M. de *Noailles* eſt mort avec des ſentimens très-conformes à ceux du Pape; & on y au-

roit bien de la peine à perſuader le contraire. La Cour de *France* devoit avoir trouvé l'Archevêque d'*Aix* bien capable de gouverner le Dioceſe de *Paris*, dans les circonſtances critiques de la déſunion des *Jéſuites* & des Peres de l'*Oratoire*, quand elle l'a nommé à la place du Cardinal de *Noailles*. Il n'eſt pas étonnant que les Mandemens de ce Prélat ne ſoient pas reçus dans ſon Dioceſe avec la ſoumiſſion qui ſeroit néceſſaire pour le bien de la Paix. Il faudroit pour cela qu'il n'y eût aucun Appellant. Vous penſez juſte de dire que la plupart des *Pariſiens* raiſonnent ſur des matieres qu'ils n'entendent pas. L'affaire du Pere *Girard* & de la *Cadiere*, les prétendus miracles de l'Abbé *Paris*, ne ſont pas regardés pour ſi peu de choſe par les étrangers, comme vous ſemblez vouloir me le faire entendre. « Ce ſont des affaires, » *dites-vous*, pour les *François* que la » Paix rend oiſifs. » Les étrangers n'y ont pas moins fait attention que les *François* eux-mêmes, ſur-tout à celle

du Pere *Girard* & de la *Cadiere*; & peut-être qu'ils ont encore rendu plus de juſtice à ce Pere qu'on n'a fait en *France*; car on n'a pu ſe perſuader qu'il ait été coupable; & on ne l'a tancé tout au plus que d'imprudence, dans le temps qu'il s'apperçut du travers que ſa Pénitente prenoit dans la dévotion. On a jugé que tout ce qui a été débité pour noircir le Pere *Girard* & les *Jéſuites* en lui, n'a été forgé que par le parti qui leur eſt oppoſé. A l'égard des miracles de votre *S. Paris*, *Rome* ſeule, qui a le droit de canoniſer les Saints, peut y prendre intérêt, & je crois que pour finir plutôt là-deſſus toute diſpute, il faudroit que le Pape canonisât le nouveau Saint, & alors ſes partiſans ſeroient les premiers à déclarer qu'il n'eſt pas tel, afin de penſer différemment de la Cour de *Rome*.

J'ai reçu ces jours paſſés des lettres de cette Cour; l'on me mande que tout y eſt, pour ainſi dire, en combuſtion. Le Cardinal *Coſcia* eſt recher-

ché par le Gouvernement préſent, de même que tous ceux qui ont eu part au maniement des affaires ſous le précédent Pontificat. Vous m'avez demandé de vous faire part de tout ce qui pourroit venir à ma connoiſſance ſur cet article. Il eſt juſte de vous donner cette ſatisfaction. D'abord après la mort de *Benoît XIII* le Peuple courut au Palais du Cardinal *Coſcia*, le pilla & l'auroit mis lui-même en piéces, s'il ne ſe fût ſauvé par une porte de derriere. Il ſe déguiſa & ſortit de *Rome*. S'il n'y fût plus retourné, ou que, voulant aſſiſter au Conclave, il eût demandé à ſes Confreres un ſauf-conduit pour s'y rendre, & aller enſuite à ſon Archevêché de *Benevent*, il ne ſeroit pas aujourd'hui dans l'embarras où il ſe trouve. Mais il ne penſa pas à prendre cette précaution ; au ſortir du Conclave, il alla occuper ſon Palais, & s'y eſt cru fort tranquille. Le nouveau Pape ne l'y a pas laiſſé long-temps. Il l'a menacé du Château *S. Ange*. Le Cardinal a eu peur ; il ſe

ſentoit coupable, & a cherché à ſe mettre à l'abri de la colere du S. Pere. Il eſt actuellement à *Naples*. Cependant il y a une Bulle d'*Innocent X*, publiée en 1646, par laquelle il eſt défendu à tous les Cardinaux de ſortir de l'Etat Eccléſiaſtique, ſans la permiſſion du Pape, & qui ordonne que le Cardinal qui y aura contrevenu, ſera cité trois fois dans l'eſpace de 15 mois de rentrer dans les Etats du S. Siége; & enfin que ſi l'Eminence n'obéit point au troiſieme ordre, on la privera du Chapeau. Je crois que vous ne ſerez pas fâchée de ſavoir l'occaſion pour laquelle *Innocent X* fulmina cette Bulle. C'eſt une anecdote aſſez curieuſe. Je reviendrai enſuite au Cardinal *Coſcia*. Le Pape *Innocent X*, de la maiſon *Pamphili*, ſe trouvoit dans un grand embarras au ſujet de la révolution du *Portugal*, qui venoit de rétablir la maiſon de *Bragance* ſur le Trône de ce Royaume. Le Roi d'*Eſpagne*, qui prenoit toujours le titre de Roi de *Portugal*, prétendoit nommer

aux Evêchés vacans dans ce Royaume, & le Pape ne ſavoit comment l'en empêcher; ce qui étoit pourtant ſon deſſein. Il crut ſe tirer tout d'un coup d'affaire par un moyen qu'il imagina, & qui véritablement auroit tranché le nœud de la difficulté; c'étoit d'aſſembler ſecrettement un Conſiſtoire & d'y nommer aux Evêchés de *Portugal*. Il fit part de ſon deſſein au Cardinal *Aſtalli*, qui étoit ſon parent, & auquel il avoit beaucoup de confiance; & au Cardinal Secrétaire d'Etat, qui devoit faire convoquer l'aſſemblée : il leur défendit, ſous peine de la vie, d'en parler à qui que ce fût; le Cardinal *Aſtalli*, attaché à la Couronne d'*Eſpagne*, ne put garder le ſecret; il en fit part au Miniſtre de Sa Majeſté Catholique, lequel, la veille du Conſiſtoire, fit demander ſur le ſoir audience au Pape, avec tant d'inſtance, que Sa Sainteté n'oſa la lui refuſer. L'Ambaſſadeur dit au Pape qu'il étoit informé de ſa réſolution, & qu'il proteſtoit contre tout ce que Sa Sainteté

pourroit faire contre les prétentions du Roi ſon Maître. *Innocent X* fut interdit du diſcours de l'Ambaſſadeur. Il vit bien qu'on l'avoit trahi & n'oſa paſſer outre. Cependant fort en colere de voir ſon ſecret éventé, il fit venir le Cardinal Secrétaire d'Etat, lui fit les plus ſanglans reproches, & le menaça de lui faire perdre la tête. Le Cardinal, qui étoit sûr de n'avoir parlé à perſonne du deſſein du Pape, jura qu'il avoit gardé le ſecret, & dit à Sa Sainteté que ſi quelqu'un l'avoit trahie, ce ne pouvoit être que le Cardinal *Aſtalli*. Il fallut en venir à la preuve, & il s'offrit de la donner dans vingt-quatre heures; il les obtint, & les mit ſi bien à profit, qu'ayant envoyé chercher le Valet de chambre de l'Ambaſſadeur d'*Eſpagne*, il lui promit cinq cens piſtoles ſi le ſoir, après avoir couché ſon maître, il fouilloit dans ſes poches, y prenoit un billet qu'il ſavoit y être écrit de la main du Cardinal *Aſtalli*, & le lui apportoit. Le Valet de chambre ſe laiſſa gagner, &

apporta le même ſoir le fatal billet, que le Cardinal Secrétaire fit voir le lendemain matin au Pape. Toute la colere de Sa Sainteté ſe tourna contre ſon parent; Elle lui fit d'abord défendre l'entrée du Palais, & Elle comptoit de le faire arrêter le lendemain; mais le Cardinal *Aſtalli* n'attendit pas ce jour-là pour ſortir de *Rome*; il s'enfuit la même nuit & paſſa en *Sicile*. Ce fut alors que le Pape donna la Bulle en queſtion. Il fit citer le Cardinal fugitif, qui revint véritablement dans les Etats du Pape; mais qui s'arrêta dans une Ville frontiere du Royaume de *Naples*, où tant que vécut *Innocent X* il eut toujours une garde de deux mille *Eſpagnols*. J'en reviens maintenant à *Coſcia*. Il a déjà été cité deux fois, & il ne paroît pas diſpoſé à revenir; mais ceux qui le connoiſſent, croient cependant qu'il n'attendra pas le dernier terme de la troiſieme citation pour obéir. En attendant on lui a ôté ſon Archevêché de *Benevent*, & le Pape l'a donné à M.

Doria, ſon Maître de chambre, que ce Prélat n'a accepté que ſous la promeſſe d'être fait Cardinal à la premiere Promotion. Cependant le procédé du Pape contre *Coſcia*, eſt, dit-on, peu uſité, & cette Eminence a fait de grandes proteſtations là-deſſus, deſquelles ont fait néanmoins peu de cas. Si *Coſcia* profite de l'exemple de M. *Targa* ſon frere, il n'y a pas apparence qu'il mette les pieds à *Rome*. Ce Prélat avoit été à *Vienne* ſolliciter la protection de l'*Empereur* pour lui & pour ſon frere. N'ayant rien pu obtenir à cette Cour, il paſſa à *Veniſe*, où il étoit en ſûreté. Le Pape lui ordonna de ſe rendre à *Rome*; il demanda ſûreté pour ſa perſonne, on la lui promit. Il y fut, & ſe logea dans un Couvent. Deux jours après le Pape lui envoya ordre d'aller dans un autre, & de n'en point ſortir juſqu'à ce qu'on lui eût ſignifié le contraire. M. *Targa* obéit. Les Religieux, à qui ſa garde étoit confiée, le veillerent de près; & une belle nuit il fut enlevé par des

Soldats, & conduit au *Château S. Ange*, qui eſt apparemment la ſûreté qu'on s'étoit engagé de lui donner. Il y eſt étroitement reſſerré, & il ne peut parler à perſonne. M. *Targa* n'eſt pas le ſeul qu'on ait arrêté. M. *Sardini* a eu le même ſort. On accuſe ce Prélat d'avoir fait faire à *Benoît XIII* le Traité avec le Roi de *Sardaigne*, par lequel ce Pontife accorde à Sa Majeſté la nomination à tous les Evêchés & Bénéfices de ſon Royaume. Il fut arrêté dans ſa maiſon, & conduit pendant la nuit au *Château S. Ange*, où il fut gardé en priſonnier d'Etat. On avoit eu le moyen de lui enlever tous ſes papiers peu de jours avant de le faire arrêter : pendant qu'on inſtruiſoit ſon Procès, il les a demandés ; mais on les lui a toujours refuſés. Le Pape lui fit cependant dire qu'il lui permettoit de ſe juſtifier, s'il pouvoit le faire ; à quoi le Prélat répondit, qu'il n'avoit rien à dire, & qu'il prenoit Sa Sainteté pour ſon Juge & le Cardinal *Corſini* pour ſon Avocat. La Sentence qu'on a rendue

rendue contre lui portoit qu'il auroit la tête tranchée ; mais le Pape l'a modérée, & a commué la peine de mort, d'abord à dix années de priſon, enſuite à ſept, & enfin à trois. Sa Sainteté a même voulu le faire tranſporter à *Perouſe ;* mais ce Prélat l'a refuſé, diſant qu'il ne vouloit ſortir du *Château S. Ange* qu'avec ſon entiere liberté. Il y a beaucoup de gens enveloppés dans les affaires du Cardinal *Coſcia* & de M. *Sardini* ; on n'entend parler depuis un certain temps que de décrets & d'empriſonnemens ; mais les plus aviſés gagnent le large. Un Chanoine nommé *Nocera*, compris dans les affaires de M. *Sardini*, ayant eu vent d'un décret de priſe de corps donné contre lui, eſt allé ſe refugier à *Albano*, dans une immunité. Le Cardinal *Ottobon*, qui s'intéreſſe pour lui, en ayant été averti, eſt allé trouver le Pape, pour le prier de révoquer le décret ; mais voici ce que Sa Sainteté lui a répondu : Nous ſommes vieux ; notre âge nous aſſure que nous paroîtrons bientôt

» devant le Tribunal de Dieu. Nous » voulons donc agir d'une maniere à » pouvoir eſpérer d'y trouver miſéri- » corde, & c'eſt de quoi nous n'oſe- » rions nous flatter, ſi nous ne laiſ- » ſons point le cours à la Juſtice. Qui » ſait, cher Cardinal, ſi demain nous » ſerons encore en vie ?.... Votre Sain- » teté, *répondit le Cardinal*, ne doit » pas appréhender de mourir ſi-tôt. » Dieu accorde ordinairement aux » grands Princes deux périodes de » regne; l'un pour faire éclater leur » juſtice, & l'autre pour pouvoir faire » des graces. Il a accordé à Votre » Sainteté le période de la juſtice, il » faut eſpérer qu'il lui accordera auſſi » celui de la grace. » On dit que le Pape veut priver le Cardinal *Coſcia* du Chapeau; mais on ne croit pas qu'il puiſſe en venir à bout; beaucoup de Cardinaux le contrarient ſous main, ne voulant pas que *Coſcia* puiſſe ſervir de planche pour l'avenir. *Clément XI* avoit le même deſſein pour *Alberoni*; mais il ne put y réuſſir: & il n'y a

pas apparence qu'aucun de ſes Succeſſeurs y réuſſiſſe jamais. Le Pape vient de faire une nouvelle Promotion de cinq Cardinaux, qui ſont MM. *Guadagno*, ci-devant Carme Déchauſſé, ſon neveu; *Doria*, Archevêque de *Benevent*, & ci-devant Maître de chambre de Sa Sainteté; *Gentili*, Dataire; *Firrao* & *Bichi*, Nonce en *Portugal*. Ce dernier eſt fameux par les démêlés qu'il a occaſionnés entre le Roi de *Portugal* & la Cour de *Rome*. Sa Majeſté *Portugaiſe*, mécontente de ce que ce Nonce fraudoit les droits d'entrée, en faiſant venir des marchandiſes pour ſon compte, qu'il faiſoit cependant vendre enſuite, au préjudice des Marchands de *Lisbonne*; & plus irrité encore de ce que ce Prélat s'attribuoit plus d'autorité que n'avoient fait ſes prédéceſſeurs, demanda ſon rappel à *Clément XI*. Il le redemanda ſous *Innocent XIII* & l'obtint; mais le Nonce eut à peine reçu ſes lettres de rappel, que le Roi, changeant de ſentiment à ſon égard, ſans qu'on ait jamais pu

en ſavoir la cauſe, ne voulut pas qu'il quittât *Lisbonne* avant d'avoir achevé le temps de ſa Nonciature. Cependant le Pape avoit déjà nommé M. *Firrao* pour le remplacer, & vouloit que M. *Bichi* retournât à *Rome* Le Roi fit demander par ſon Ambaſſadeur la raiſon pour laquelle le S. Pere vouloit que M. *Bichi* quittât ſa Cour, & lui ordonna de dire que ce Prélat étoit innocent de tout ce dont on l'avoit accuſé, au cas que le Pape répondît que le rappel du Nonce étoit en vue de le punir; mais que ſi le Pape répondoit que c'étoit pour donner au Nonce une Charge dans le Palais Apoſtolique, qui lui aſſurât le Chapeau de Cardinal, il eût à répliquer à Sa Sainteté, que Sa Majeſté *Portugaiſe* croyoit que le caractere de Nonce à ſa Cour, devoit procurer la Pourpre à tous ceux qui en ſeroient revêtus; & qu'ainſi Elle ne ſouffriroit jamais que M. *Bichi* partît de *Lisbonne* avant que d'être fait Cardinal. Le Pape ſe récria beaucoup contre la nouvelle prétention du Roi;

il réitéra ſes ordres à M. *Bichi* pour revenir à *Rome*, & fit partir M. *Firrao* pour le *Portugal*. Le Roi de ſon côté défendit à M. *Bichi* de ſortir de ſon Royaume, & fit défendre à M. *Firrao* d'y entrer. M. *Bichi* refuſa d'obéir aux ordres de la Cour de *Rome*. Le Saint Pere le menaça de l'excommunier ; mais le Nonce, aſſuré de la protection du Roi de *Portugal*, s'en mit peu en peine. Cependant S. M. *Portugaiſe* ne ceſſa de faire ſolliciter le Chapeau pour M. *Bichi*, & le fit inutilement. *Innocent XIII*, piqué de la déſobéiſſance du Prélat, le refuſa conſtamment. Pour faire même ceſſer les ſollicitations du Roi de *Portugal*, il dit à ſon Ambaſſadeur, qu'il ne pouvoit élever à la Pourpre un homme contre lequel, étant Cardinal, il avoit été obligé de ſe déclarer accuſateur, en qualité de Protecteur de la Couronne de *Portugal*. Après la mort d'*Innocent XIII* le Roi de *Portugal* renouvella ſes ſollicitations en faveur de M. *Bichi* auprès de *Benoît XIII*, Succeſſeur d'*In-*

nocent. Ce Pontife, naturellement incliné à faire du bien & porté à la paix, écrivit de ſa propre main à S. M. *Portugaiſe*, & lui promit le Chapeau qu'Elle demandoit, & lui auroit tenu parole; mais le Sacré College informé de l'intention du Pape, lui fit de ſi vives repréſentations contre M. *Bichi*, que *Benoît XIII*, d'ailleurs, peu prévenu en faveur des Nonces, manqua de parole au Roi de *Portugal*. Le Cardinal *Corſini*, aujourd'hui Pape, fut en particulier un de ceux qui ſe déclarerent le plus vivement contre M. *Bichi*. Il dit à *Benoît XIII* que, quelque reſpect qu'il eût pour lui, il ne conſentiroit jamais que ce Prélat devînt ſon Confrere. Cependant le Roi de *Portugal*, irrité d'être ainſi le jouet de la Cour de *Rome*, rappella ſon Ambaſſadeur & un Envoyé extraordinaire qu'il avoit en même-temps dans cette Cour; & ordonna à tous les *Portugais*, qui s'y trouvoient en grand nombre, de ſortir de *Rome*, & de n'avoir plus aucune liaiſon avec le S. Siege. Le Pape

à ſon tour rappella M. *Firrao*, qui étoit reſté en *Eſpagne*, ſur les frontiéres de *Portugal*, & cita M. *Bichi*, qui prit enfin la réſolution de retourner à *Rome*. *Benoît XIII* mourut dans ces entrefaites; & *Clément XII* lui ayant ſuccédé, comme je vous l'ai mandé, M. *Bichi* ſe rendit à *Sienne*, lieu de ſa naiſſance, où il a enfin appris qu'il avoit été élevé au Cardinalat, après beaucoup de conteſtations dans le Sacré College. On croit que *Clément XII* ne s'eſt déterminé à honorer *Bichi* de la Pourpre, que pour parvenir à un accommodement avec le *Portugal*; mais je doute fort que cette Promotion faſſe ceſſer les différens avec la Cour de *Lisbonne*. Cependant les *Romains* languiſſent après cet accommodement avec le *Portugal*. Les Ambaſſadeurs de cette Couronne ont de tout temps fait grande dépenſe à *Rome*; mais particuliérement ſous le Roi d'aujourd'hui, qui y fait employer des ſommes très-conſidérables en ſtatues, tableaux & autres choſes

de prix. On compte que l'abſence des *Portugais* eſt une perte de plus d'un million d'écus *Romains* par an pour cette Ville. Au reſte, dans le Conſiſtoire, où le Pape a fait M. *Bichi* Cardinal, Sa Sainteté a beaucoup parlé ſur l'affaire de la Succeſſion de *Parme* & *Plaiſance*. Elle s'eſt plainte, mais en termes généraux, de l'*Empereur*, de ce qu'il s'attribue ſur ces deux Duchés des droits qui ne ſont dus qu'au S. Siege. Elle a fait part au Sacré College de tout ce qu'Elle avoit fait pour maintenir les droits de l'Egliſe, & a dit entr'autres, que dès qu'Elle fut informée que la Ducheſſe douairiere de *Parme* n'étoit point enceinte, comme cette Princeſſe en avoit fait courir le bruit par toute l'*Europe*, ſon Nonce à *Parme* avoit eu ordre de ſa part de prendre poſſeſſion des Etats dévolus au S. Siege par l'extinction de la ligne maſculine de la maiſon *Farneſe* : que le Nonce avoit exécuté ſes ordres ; mais que le Général *Stampa*, Commiſſaire de l'*Empereur*, avoit fait pu-

blier un Edit par lequel il défendoit, au nom de Sa Majeſté *Impériale*, à tous les Sujets de *Parme* de reconnoître d'autre Souverain que celui auquel Elle auroit donné l'inveſtiture du Duché. Le Pape ajouta qu'il avoit appris avec douleur cet attentat de la part de M. *Stampa*; mais qu'il eſpéroit de la juſtice & de la piété de l'*Empereur*, qu'il déſapprouveroit la démarche de ſon Général, & qu'il auroit égard aux droits inconteſtables du S. Siege ſur les Etats de la maiſon *Farneſe*. Les Cardinaux répondirent fort modeſtement au Pape, le remercierent des ſoins qu'il s'étoit donné pour maintenir les Droits de l'Egliſe, & le prierent en même-temps de vouloir les continuer. Cependant, malgré la priſe de poſſeſſion du Nonce du Pape, toutes les démarches de la Cour de *Rome* pour réunir au Domaine de l'Egliſe les Duchés de *Parme* & *Plaiſance*, l'*Empereur* s'étant accordé avec l'*Eſpagne*, en a donné l'inveſtiture à l'*Infant Don Carlos*: auſſi remarqua-t-on que les Cardinaux

Cienfuegos & *Bentivoglio*, Miniſtres de Sa Majeſté *Impériale* & du Roi *Catholique*, ne ſe trouverent point à ce Conſiſtoire, ayant été informés de toutes les plaintes que le Pape y devoit faire. Les *Romains* ſont fort irrités contre l'*Empereur* : « Quoi, *diſent-ils*, ne reſ-» pecter plus le S. Siege, envahir les » biens de l'Egliſe, en diſpoſer à ſon » gré ! ſont-ce là des actions d'un Em-» pereur, protecteur de la Foi Ca-» tholique ? » A les entendre, on diroit que réellement l'*Empereur* leur a ôté leur bien. Voilà, Madame, les dernieres nouvelles que j'ai reçues de *Rome*. J'ai été obligée, pour vous en faire part, d'interrompre la petite rélation de mon voyage que j'avois entrepris de vous faire. Je vous ai parlé de *Veniſe* en finiſſant ma derniere Lettre. Je me rendis delà à *Rome*. Je vous ai mandé dans ſon temps ce qui s'eſt paſſé dans cette Ville pendant le ſéjour que j'y ai fait ; il ne me reſte plus qu'à vous parler de la route que j'ai tenue pour venir à *Turin* : c'eſt de

quoi j'eſpere vous entretenir dans la premiere Lettre que vous recevrez de moi. Au reſte, Madame, c'eſt une erreur de penſer que la fureur du jeu ſoit renfermée dans la *France*, elle regne ſur preſque toutes les Nations de l'*Europe*; mais cependant avec cette différence, que la plupart n'adoptent point le Proverbe des *François : le jeu rend toutes les conditions égales.* Je me rappelle, à cette occaſion, d'avoir ouï dire à un Gentilhomme de feue *Madame*, mere de M. le *Régent*, que le Duc d'*Orléans* ſon mari ayant été paſſer quelques jours à ſa belle maiſon de de *Saint-Cloud*, *Madame*, qui étoit reſtée à *Verſailles* avec *Louis XIV*, voulut aller lui rendre viſite, & qu'elle e trouva jouant au lanſquenet avec lix à douze perſonnes, dont elle ne connut que deux. Après la partie, yant demandé à *Monſieur* qui étoient es gens avec leſquels il jouoit, ce rince lui répondit, *ce ſont de bons Marchands de* Paris, *qui jouent gros jeu noblement.* Il n'y avoit pas long-

temps que *Madame* étoit en *France*, *me dit le Gentilhomme*; elle fut ſi choquée de voir ſon mari en pareille compagnie, qu'elle ne put s'empêcher de lui en faire des reproches; mais *Monſieur* ne fit qu'en rire, & lui répondit: *vous avez là, Madame, un reſte de fierté* Allemande *qui vous paſſera avec le temps.* Il eſt pourtant vrai de dire que la liberté qu'ont ainſi toutes ſortes de gens de carabiner, les rend quelquefois inſolens. Il faut l'être beaucoup pour oſer, comme *S. Remi*, propoſer au Roi ſa carte contre celle de Sa Majeſté. Cela me fait ſouvenir de ce qu'on dit de *Baron*, ce célebre Comédien, mais le plus fat de tous les hommes. Etant un ſoir chez M. le Prince de *Conti*, celui qui fut élu Roi de *Pologne*, où l'on jouoit au lanſquenet, il s'approcha de la table, & tirant nonchalamment ſa bourſe: *dix louis, Mons de Conti, au Valet*, dit-il au Prince. Son Alteſſe lui répondit: *tope Britannicus*, rôle que *Baron* avoit joué ce jour-là; & un moment après le Valet ayant été fait, le

le Prince de *Conti* prit les dix louis ; & les redonnant à ce Comédien, il lui dit : *tiens, Baron, voilà pour boire.* Il ne comprit pas d'abord ce que le Prince de *Conti* vouloit dire, ou du moins il n'y faiſoit pas attention ; un des Seigneurs qui jouoit avec le Prince le lui fit entendre, en lui donnant une carte & lui diſant : *Baron, tu ſeras peut-être plus heureux ailleurs.* Nous avons ici des Comédiens *François.* Les Seigneurs de la Cour les font ſouvent manger avec eux ; mais ils ne ſont dans ces parties que par rapport à leurs femmes, leſquelles plaiſent beaucoup aux jeunes gens. Le Roi va au Spectacle, mais *incognito* ; & n'a point de loge marquée. On dit que c'eſt afin de ne pas être obligé de défrayer toute ſa ſuite, comme il devroit le faire, s'il y alloit en Roi. Adieu, Madame, j'attends de vos nouvelles par le premier ordinaire, après la réception de cette Lettre, que je finis par les aſſurances les plus affectueuſes de ma tendre & ſincere amitié pour vous. *A Turin*, ce.

LETTRE CXXVI.

LE Parlement, toujours diviſé avec la Cour, au ſujet des *Janſéniſtes* & des prétendus miracles du Diacre *Paris*, a voulu faire en dernier lieu de nouvelles remontrances au Roi, ſur un appel comme d'abus, dont Sa Majeſté a évoqué la connoiſſance à ſon Conſeil. Les Députés furent à *Verſailles* pour avoir Audience du Roi; mais ils n'eurent pas lieu de revenir fort ſatisfaits. On a fait là-deſſus une Epigramme, que vous ne ſerez pas fâchée de voir ici.

Jeudi le Parlement, ce Sénat ſans reproche,
Fut en Cour ſi maltraité,
Qu'on crut que Sa Majeſté
Le prenoit pour la Bazoche.

La Cour eſt dans une ferme réſolution de terminer toutes ces affaires; on croit pourtant qu'elle y travaillera

en vain. Les eſprits ſont trop aigris pour ſe rendre, tant qu'ils trouveront matiere à diſputer. *Voltaire*, que vous connoiſſez, & qui paſſe ici pour le Poëte à la mode, vient de donner aux Comédiens *François* une Tragédie nouvelle, intitulée *Brutus*, ſur laquelle les ſentimens ſont fort partagés. Tout ce qu'il y a d'Etrangers, & ſur-tout d'*Anglois*, ſont charmés de la beauté de cette Piece. D'autres en admirent la conduite & la verſification; quelques-uns applaudiſſent à la maniere libre dont l'Auteur fait penſer & parler les *Romains;* mais en général, les *François* ſont d'un ſentiment contraire; & quoique les connoiſſeurs approuvent ce qu'il y a de beau dans cette Piece, ils blâment la hardieſſe du Poëte, qui ne ménage point la royauté. En effet, Madame, il ſemble que les *Romains*, du temps de *Brutus*, fuſſent déjà maîtres du monde, & qu'ils commandaſſent aux Rois, tandis que leur République n'étoit à peine qu'un *Embrion*. Tout cela feroit cependant peu contre

Voltaire. Il eſt Poëte, & ces Meſſieurs, ſouvent inſpirés, peuvent prédire dans leurs Vers les choſes les plus éloignées dans l'avenir; mais *Voltaire* a été long-temps en *Angleterre*; vous ſavez quelles ont été les révolutions de ce Royaume, & combien les *Anglois*, qui ſont aujourd'hui les Panégyriſtes de *Voltaire*, ſont amis de l'indépendance & jaloux de leur liberté; combien, dis-je, ils ont pour cela reſtreint l'autorité de leur Roi : toutes ces raiſons font penſer ici que *Voltaire* a puiſé les ſentimens que l'on voit dans ſon *Brutus*, au-delà de la mer. Ils peuvent en effet être bons parmi les *Anglois*; mais ils ne ſont point tolérables parmi nous : & ſi *Voltaire* continue d'écrire ſur ce ton, on pourroit bien lui donner un appartement à la *Baſtille*. Cependant ſa Piece a réuſſi au théâtre; & les Comédiens ont repréſenté dans le dernier bien. *Dufreſne*, qui a remplacé *Baron*, s'eſt ſurpaſſé dans le *Brutus*. Il a un frere, nommé *Quinaut*, excellent pour les rôles de caractere. Vous

ſavez que l'uſage établi en *France* de rechercher ces gens, & de les avoir à table, eſt commun parmi la plus haute Nobleſſe ; cela les rend quelquefois inſolens. Se voyant Rois ſur le théâtre, & pairs & compagnons avec les premiers Seigneurs à table, ils ne peuvent enſuite s'imaginer qu'ils exercent la plus vile des profeſſions. C'eſt ce qui arrive à *Quinaut* & à *Dufreſne*, leſquels, quoique d'ailleurs gens d'eſprit, ſont fats au-delà de toute expreſſion, & vont le devenir encore plus, s'il eſt poſſible, par ce qui vient d'arriver depuis peu. L'*Académie Françoiſe* a invité par une lettre les Comédiens à un diſcours qui s'eſt prononcé dans une de ſes aſſemblées. Les Comédiens s'en ſont trouvés ſi honorés, que le lendemain ils ont fait offrir à MM. les Académiciens les entrées *gratis* à leur Spectacle ; ce qu'ils ont accepté au grand étonnement de tout *Paris*, qui les blâme également de l'une & l'autre démarche. Il eſt vrai qu'on donne le tort à quelques Au-

teurs Académiciens fort liés avec les Comédiens, & qui ont fait la choſe ſans la participation de leurs Confreres. Il y a même eu à ce ſujet quelques brouilleries dans l'Académie, parce que ceux qui n'ont point eu de part à ces démarches, ont déſavoué tout ce qui s'eſt paſſé. Il ſemble à la vérité qu'on avoit perdu ce jour-là le ſens commun, & les Seigneurs qui ſont de l'Académie font avec juſte raiſon beaucoup de bruit. Mais, après tout, des Comédiens qui offrent *gratis* l'entrée de leur ſalle à un Maréchal de *Villars*, à un Maréchal d'*Etrées*, & à pluſieurs autres Seigneurs de cette volée, ne peuvent être que des gens de la derniere importance, & mériteroient bien pour le moins que l'on dît d'eux, la *Compagnie* & non la *Troupe des Comédiens*. J'étois il y a deux jours aux *Tuilleries*; j'y vis avec peine une petite ſcene qu'une Dame du Palais de la Reine donna au public. Cette Dame que je ne vous nommerai point, & qui a titre de Marquiſe, eſt fort

jeune. Elle eſt en habitude de mettre ſur ſon viſage quantité de blanc, de rouge & de mouches, & le tout fort biſarrement. Elle s'étoit ce jour-là ſurpaſſée. C'eſt une de nos plus grandes coquettes de *Paris*, & elle étoit venue aux *Tuilleries* pour s'y faire admirer; mais nos petits maîtres, qui apparemment n'étoient pas ce jour-là d'humeur à coquetter, ne l'eurent pas plutôt apperçue, qu'ils la huerent, & la ſuivirent en troupe; enſorte que cette Dame fut obligée de ſe retirer. Etant à la porte du jardin, elle ne trouva point ſon caroſſe; le cocher qui comptoit que ſa maîtreſſe ſeroit pour le moins une heure ou deux aux *Tuilleries*, avoit été faire un tour ailleurs; la Marquiſe fut obligée de l'attendre, & d'eſſuyer encore les huées des Laquais qui étoient à cette porte.

Au reſte, Madame, vous ne ſerez pas fâchée d'apprendre que le neveu du Comte de D***, notre ancien ami, a fait fortune. Il la doit à une vieille femme. Quoiqu'il ſoit d'une grande

naiſſance, il eſt cadet, & n'avoit qu'une modique penſion. Il plut à la Marquiſe de N***, âgée de ſoixante & dix ans. Cette Dame lui propoſa de l'épouſer. Le Chevalier, qui n'en avoit que vingt, voyant une reſſource dans cette femme, ne s'en fit pas beaucoup prier. Quoique de la plus jolie figure du monde, il n'auroit jamais pu ſe flatter de trouver une femme avec cinquante mille écus de rente comme avoit la Marquiſe. En revenant de *S. Sulpice*, où ils furent mariés, la Marquiſe conduiſit ſon époux chez elle, & l'ayant mené dans un appartement: « Vous n'en aurez que la peur, Mon» ſieur, *lui dit-elle*; ne vous imaginez » pas que je vous aie épouſé pour la » bagatelle. Voici votre appartement. » C'eſt ici où vous coucherez : pour » moi, je ne quitte point mon lit. J'ai » voulu vous faire du bien, parce que » vous m'avez paru homme de mé» rite. Je n'aurois pu le faire ſans vous » épouſer ; & j'aime mieux paſſer » dans le monde pour une vieille folle,

» en vous épouſant, que de donner
» lieu à la médiſance de dire que je
» vous entretiens. Il me paroît bien
» plus honorable, & pour vous &
» pour moi, que nous ſoyons mariés.
» Je puis à préſent vous faire tout le
» bien que mon inclination exigera,
» ſans que le monde y trouve à re-
» dire. C'eſt-là ma réſolution ; &
» comme je n'ai point de parens,
» ſoyez aſſuré que tout ce que je poſ-
» ſede ſera un jour à vous. Toute la
» reconnoiſſance que j'exige de vous
» ſe borne à un peu de part dans vo-
» tre eſtime ; & je vous crois trop
» honnête homme pour ne pas avoir
» de bonnes manieres pour moi. »
Jugez, Madame, de la ſurpriſe du Chevalier à un diſcours ſi peu attendu. Il voulut ſe jetter aux pieds de ſa femme & lui donner des marques de la plus vive reconnoiſſance ; mais elle le repouſſa. *Point de ces choſes extraordinaires*, *Monſieur*, lui dit-elle, *vivons en amis, tout le reſte eſt ſuperflu.* Enfin elle lui fit connoître qu'abſolument

elle vouloit qu'il ne pensât jamais qu'elle fût sa femme; & le Chevalier a été obligé de s'y conformer. Ils ont vécu long-temps ensemble de cette façon, dans la plus parfaite intelligence: la Dame est enfin morte, & le Chevalier a été son Légataire universel. M. de P***, ami du Chevalier, dans une aventure à-peu-près semblable, n'a pas été si heureux. Il avoit des engagemens avec une vieille Dame, qui n'étoit pas tout-à-fait si désintéressée que la Marquise de N***. Elle faisoit beaucoup de bien à M. de P***; mais elle l'obligeoit à beaucoup de reconnoissance. Elle avoit quarante ans de plus que lui; les mouches, le rouge & le blanc, renouvelloient journellement ses charmes surannés; & il falloit n'avoir que vingt ans comme lui, pour n'en être pas épouvanté. Cependant quatre-vingt mille livres de rente lui faisoient prendre pour naturel ce qui n'étoit qu'emprunté; & il auroit juré dans ces momens, que sa maîtresse n'avoit pas dix-huit ans. La

Dame avoit deux fils, qui auroient pu être les peres de M. de P***; cependant elle eſpéroit encore d'avoir poſtérité. Elle lui propoſa de l'épouſer. M. de P*** y conſentit; mais ſes futurs beau-fils en ayant été avertis, vinrent ſe jetter aux pieds de leur mere, & la ſupplierent par tout ce qu'ils crurent capable de la toucher, de ne pas leur faire le tort de convoler à de ſecondes nôces. La Dame parut s'ébranler, & auroit dès-lors rompu le mariage projetté, ſi M. de P***, étant entré dans ces entrefaites, ne l'eût raſſurée par ſa préſence & ne l'eût fait triompher de cette foibleſſe. Les fils, voyant leur mere réſolue de pourſuivre ſa pointe, firent jouer d'autres reſſorts. Elle étoit coquette à la vérité; mais avec cela elle étoit dévote, & donnoit à Dieu le temps qu'elle déroboit à ſon amant & à ſa toilette. Ces Meſſieurs détacherent un Prêtre de *S. Sulpice*. Le ſaint homme prit ſon temps que M. de P*** n'étoit pas chez ſa maîtreſſe. Il n'avoit garde de prévoir

un pareil coup, ſans quoi le Suiſſe & tous les Domeſtiques, qui étoient dans ſes intérêts, auroient bien empêché le Prêtre d'en approcher. Il s'acquitta ſi bien de ſa commiſſion, qu'il arracha de la Dame un délai de trois mois pour ſigner le contrat de mariage, qui devoit l'être le lendemain. M. de P*** apprit cette nouvelle ſans chagrin. Extrêmement prévenu en faveur de lui-même, il ne croyoit pas que la Dame pût lui échapper; d'ailleurs il n'en étoit pas fort amoureux. Le ſcrupule que le Prêtre de *S. Sulpice* avoit fait naître à cette Dame, ne la faiſoit point changer de manieres à ſon égard. Ils vivoient fort unis enſemble; cependant il n'oſoit pas parler pour qu'on lui aſſurât quelque choſe. Les gros préſens qu'on lui faiſoit étoient diſſipés à meſure qu'il les recevoit; & parler de teſtament à une maîtreſſe de ſoixante ans, c'eſt une étrange maniere de faire l'amour & le véritable moyen de tout perdre. Ce malheur lui arriva pourtant lorſqu'il y penſoit le moins.

moins. Il entra un matin dans la chambre de la Dame, & la trouva à ſa toilette. Elle ſe plaignit d'un grand mal de tête, & lui dit qu'elle ſe trouvoit fort embarraſſée; qu'elle avoit prié du monde à dîner, mais qu'elle n'étoit pas en état de leur faire compagnie, & pria M. de P*** de faire les honneurs de la maiſon. Celui-ci lui conſeilla de faire dire à ceux qu'elle avoit invités, qu'elle ſe trouvoit mal, & qu'elle les prioit de remettre la partie à une autre fois. Elle y conſentit. M. de P*** ſortit en lui promettant de venir dîner avec elle, & en rentrant il la trouva plus parée qu'à l'ordinaire. Elle dit que ſon mal de tête s'étoit diſſipé, au moyen d'une taſſe de café qu'elle avoit priſe, & qu'elle s'étoit ainſi ajuſtée pour lui. Ils dînerent enſemble. Elle mangea très-peu, & recommença bientôt à ſe plaindre. M. de P*** la fit mettre ſur ſon lit, & s'aſſit à côté d'elle. Il prit un livre pour ſe déſennuyer pendant qu'elle prendroit un peu de repos; mais tout d'un

coup il ſe ſentit ſaiſir la main, il ſe tourna vers le lit, & vit la Dame expirer en lui ſerrant la main. Il appella du monde. On vint, Chirurgiens & Médecins arriverent. On la ſaigna, mais inutilement. *On ne voit pas deux fois le rivage des morts.* M. de P*** fut tellement frappé de cet accident, qu'il ne penſa pas même à mettre à couvert ſes effets; il paſſa dans la chambre qu'il occupoit; & à peine y fut-il un moment, qu'on vint lui dire qu'un des fils de la défunte étoit-là avec un Commiſſaire pour mettre le ſcellé ſur tous les effets. Il ne s'y oppoſa point, il n'avoit aucun droit de le faire; mais ſa bonté ne ſervit qu'à rendre le fils encore plus fier. Il alla juſques dans ſon appartement pour mettre le ſcellé ſur les choſes qui lui appartenoient. M. de P*** lui dit que s'il ne ſe retiroit, il le feroit mettre dehors par ſes gens. Cependant un de ſes amis l'étant venu voir, lui conſeilla de ſe retirer & de faire emporter ſes effets le plutôt qu'il pourroit, ce qu'il

ne négligea pas de faire en peu d'heures. Les fils de la défunte ont voulu lui intenter un procès ; mais comme ils n'ont aucune preuve qu'il fût redevable à leur mere, ils ont laiſſé tomber cette affaire, & le pauvre M. de P*** eſt encore au même état où il étoit auparavant ſon aventure, & ſeroit très à plaindre, ſi le Chevalier, ſon ami, qui jouit aujourd'hui de cinquante mille écus de rente que lui a laiſſé ſa femme, & qui ne penſe point encore à ſe remarier, ne l'avoit pris chez lui, & ne lui fourniſſoit tout ce dont il peut avoir beſoin. Je ne vous dis rien de ce que vous me mandez dans votre derniere Lettre touchant le Cardinal *Coſcia* ; j'attends que vous me faſſiez part de la maniere dont ſon affaire ſe ſera terminée, lorſqu'on vous l'aura marqué. A l'égard de la promotion du Cardinal *Bichi*, il eſt certain qu'elle ne ſera pas le ſceau de l'accommodement du *Portugal* avec la Cour de *Rome*, dès que ce Prélat n'a pas été fait Cardinal étant encore

Nonce. La Cour va partir pour *Fontainebleau*. Pluſieurs Miniſtres étrangers s'en plaignent, quoique le ſéjour de ceux du Roi dans ce Château ne les empêche pas de travailler aux affaires; mais il y a actuellement des négociations importantes ſur le tapis, dont ils voudroient tout de ſuite voir la fin. Perſonne ne ſait de quoi il eſt queſtion; & quoiqu'on ſuppoſe qu'on traite d'une grande alliance, le Miniſtere eſt aujourd'hui ſi ſecret, qu'on ne peut rien découvrir de ce qui ſe paſſe dans le cabinet, tandis qu'autrefois on étoit inſtruit trois mois à l'avance de ce qui devoit arriver. On n'a point encore éprouvé ſi cette maniere d'agir dans le Conſeil aura d'heureux ſuccès; mais il y a toute apparence qu'on s'y attend, puiſque c'eſt le principe ſur lequel M. le Cardinal a commencé ſon miniſtere. Adieu, Madame, je ſuis, &c. *A Paris, ce.*

LETTRE CXXVII.

PARIS eſt toujours, Madame, le centre des aventures, & pour ainſi dire, la Ville où l'amour fait les plus grands prodiges. Votre derniere Lettre m'en convaincroit, ſi je n'en étois pas depuis long-temps perſuadée. Cependant l'hiſtoire du Chevalier de B*** que vous me mandez, en m'apprenant ſa bonne fortune, me paroît plutôt un effet de la ſympathie que du pouvoir de l'amour. La conduite de la Marquiſe de N*** fait voir d'ailleurs combien peu elle étoit ſenſible à cette paſſion. On ne ſauroit dire qu'un certain reſpect humain, ou la diſproportion de l'âge, ayent été cauſe de cette conduite. La Marquiſe n'eſt pas la ſeule femme qui, à l'âge de ſoixante & dix ans, ait pris une violente paſſion pour un jeune cavalier. Si, ayant épouſé le Chevalier, elle avoit dû

paſſer pour folle, la maniere dont elle a vécu avec lui, ne l'en auroit pas garantie. On doit l'avoir ignorée juſques après ſa mort, que le Chevalier aura raconté ſon hiſtoire. Mais, d'un autre côté, pourquoi blâmer dans une femme ce que l'on voit pratiquer tant de fois aux hommes, & avec des conſéquences bien plus étonnantes. Car enfin, Madame, combien de vieillards ſont devenus amoureux de jeunes perſonnes, & combien, pour les épouſer, ont privé juſques à leurs propres enfans d'un héritage que les droits de la nature leur aſſuroient? La Marquiſe ſe trouve ſans parens, elle jouit de cinquante mille écus de rente. Le Chevalier lui plaît. C'eſt un cavalier très-accompli, elle veut lui faire du bien. Cependant elle veut conſerver l'honneur de l'un & de l'autre, en faiſant ſa fortune: elle l'épouſe. Je ne vois rien que de louable dans la conduite de la Marquiſe. Je lui ſais même bon gré de cette façon d'agir, ſurtout connoiſſant l'oncle du Chevalier,

& m'intéreſſant par conſéquent à la fortune de ſon neveu ; mais, je le repete, je regarde cette aventure comme un ſimple effet de la ſympathie. L'ami du Chevalier me paroît à plaindre d'avoir manqué la fortune qui s'offroit à lui. Quoique ſa maîtreſſe fût d'un caractere différent de la Marquiſe, il ne devoit point donner le temps à Madame de G*** de réfléchir ſur ſa propoſition, quand elle lui eut parlé de mariage. Il devoit s'attendre que les fils de cette Dame feroient juſqu'à l'impoſſible pour ſe conſerver l'héritage de leur mere ; mais en voilà bien aſſez ſur cette matiere ; elle ſeroit inépuiſable, ſi on vouloit ſe livrer à toutes les réflexions qu'elle peut fournir ; cependant puiſque nous ſommes ſur les aventures, je vais vous raconter celle qui vient d'arriver à une perſonne de ma connoiſſance en cette Ville.

La Comteſſe de L***, une des plus aimables de la Cour de *Turin*, fut il y a deux mois à *Milan*. Elle ne

comptoit faire qu'un voyage de quinze jours au plus, & ne prit avec elle que ſa femme de chambre & un laquais, pour garder l'*incognito*. Son mari vouloit cependant l'accompagner ; mais il falloit pour cela prendre congé du Roi, & on ne pouvoit alors taire le voyage. La *Comteſſe*, arrivée à *Milan*, alla deſcendre au Couvent de *Sainte Claire*, où ſa tante étoit Abbeſſe, & parut ſi peu dans le monde, que huit jours après ſon arrivée, ſix perſonnes ſavoient à peine qu'elle fût à *Milan*. Une Dame *Venitienne*, qui lui reſſembloit parfaitement, arriva preſque au même temps dans cette Ville avec un jeune cavalier ; tout le monde la prit pour la *Comteſſe*, & on ne fut pas peu ſurpris de la voir en toute autre compagnie que celle du *Comte*. Le bruit en parvint juſques à la *Comteſſe*. Sans faire attention aux conſéquences, elle voulut ſe divertir de la mépriſe, & conclut avec ſa tante qu'il falloit pendant quelques jours donner encore plus de fondement à ce bruit, en ne

ſortant pas du Couvent, & en attendant, faire épier les endroits que l'étrangere fréquentoit le plus, pour y aller dans le moment qu'elle s'y trouveroit, & faire revenir par-là tout d'un coup les gens, & leur apprendre à ne jamais juger ſur les apparences. Pendant que la *Comteſſe* s'entretenoit ainſi de ce qu'elle vouloit exécuter, un des amis du *Comte*, qui avoit oui quelque diſcours fâcheux de la *Venitienne*, pouſſé par un zele d'amitié trop indiſcret, écrivit à *Turin* & manda tout ce qu'on penſoit à *Milan* ſur la conduite de la *Comteſſe*. Je vous ai déjà dit que la jalouſie eſt ici pouſſée à l'extrême. Le *Comte* à la premiere nouvelle part ſecrettement d'ici, dans la réſolution d'immoler à ſa vengeance l'amant & la maîtreſſe. Arrivé à *Milan*, il s'informe ſous main où il pourra trouver la *Comteſſe*, & la voit enfin deux jours après ſortir d'une maiſon avec ſon amant. La fureur qui le poſſédoit l'empêcha de faire la moindre réflexion. Il s'élança ſur le cavalier, &

lui ayant enfoncé un poignard dans l'eſtomac, il prit auſſi-tôt la fuite & gagna le Couvent de *Sainte Claire*. Il demanda l'Abbeſſe ; mais quelle fut ſa ſurpriſe, & celle de l'Abbeſſe & de ſon épouſe. Le *Comte* fut extaſié de voir la *Comteſſe*, qu'il croyoit avoir laiſſée le moment d'auparavant dans un état bien différent de celui où il la trouvoit, & l'Abbeſſe & la *Comteſſe* ne ſavoient que penſer, en voyant le *Comte*, ſous ſon déguiſement, les yeux égarés & hors de lui-même. Enfin le calme ayant ſuccédé, on en vint aux explications. Jugez de la ſituation du mari & de la femme. Cependant le *Comte* avoit eu le bonheur de n'être pas connu, & on ne pouvoit lui imputer directement le meurtre de cet étranger, quoiqu'on eût d'abord penſé qu'il avoit ordonné de s'en défaire. Il ne jugea pas à propos d'attendre les perquiſitions qu'on auroit pu faire, & revint à *Turin*. De retour en cette Ville, le mari & la femme ont pris une réſolution qui a ſurpris tout le monde.

Le *Comte*, conſidérant juſques où la jalouſie l'a porté, & la *Comteſſe*, ce qu'elle avoit à redouter pour l'avenir, le haſard pouvant faire naître mille occaſions de rallumer la jalouſie du *Comte*; ils ont, dis-je, réſolu de ſe ſéparer, & de ſe retirer chacun de leur côté dans un Couvent, ce qui a été exécuté. La *Comteſſe* doit prendre l'habit d'*Urſuline*, dans quinze jours, & le *Comte* eſt allé à la Chartreuſe de *Pavie*. Cependant on n'admettra pas la *Comteſſe* à faire Profeſſion, que ſon mari n'ait fait la ſienne dans les *Chartreux*, pour éviter les conſéquences.

De *Rome* je paſſai à *Lorette*. Vous devez être perſuadée, Madame, que toutes les merveilles que l'on raconte de la Sainte Chapelle, me donnerent quelque envie de la voir. Je trouvai, à la vérité, des choſes dignes de la curioſité d'un étranger; mais elles ne ſont pas auſſi rares & auſſi extraordinaires qu'on le croit ſur la foi des voyageurs. Le Tréſor de cette Cha-

pelle eſt très-conſidérable ; mais depuis bien des années il n'a pas été beaucoup augmenté. J'y vis le tableau ſur lequel on a remarqué la fondation de quatre Meſſes à perpétuité, que la Reine épouſe de *Louis XV* a faite en actions de graces de la naiſſance de *Monſeigneur*. Je vins delà à *Boulogne*, Ville de l'Etat *Eccléſiaſtique*, où je ne fis que paſſer. Le Cardinal *Grimani*, que j'avois vu Nonce à *Vienne*, en étoit pour lors Légat ; s'il eût ſu mon arrivée, il auroit fallu lui faire viſite, & je ſuis perſuadée qu'il m'auroit retenu quelques jours. Mais comme j'avois un empreſſement extraordinaire de me rendre à *Florence*, où l'on attendoit l'Infant d'*Eſpagne*, *Don Carlos*, je jugeai à propos de garder l'*incognito*. A *Florence*, j'allai ſaluer le *Grand-Duc*, & Madame l'*Electrice Douairiere Palatine* ſa ſœur. C'eſt un devoir auquel ſont aſſujettis tous les étrangers de diſtinction qui arrivent dans cette Ville. Je ne fus pas fâchée d'avoir fait cette viſite ; le

Grand-Duc

Grand-Duc ſur-tout me fit un accueil des plus gracieux, & j'y reçus beaucoup de politeſſes de la part de Madame l'*Electrice*. Je ne dois pas vous oublier la maniere dont je trouvai le *Grand-Duc* le jour que j'eus l'honneur de le voir. Ce Prince étoit au lit, avec pluſieurs chiens autour de lui. Il étoit aſſis en chemiſe, ſans manchettes, ni camiſole, avec une longue cravate de mouſſeline. Son bonnet étoit fort barbouillé de tabac, & le reſte de ſes atours n'étoit ni propre ni magnifique. Peu de jours après mon arrivée, le bruit ſe répandit que la flotte d'*Eſpagne*, qui devoit amener l'Infant Don *Carlos*, avoit mis à la voile, & qu'elle ne tarderoit pas à débarquer à *Livourne*; mais ces bruits ſe détruiſirent peu après. Ce Prince ne s'embarqua point, & la flotte n'arriva que long-temps après. J'étois déjà ici lorſqu'elle a abordé le Port de *Livourne*, & lorſque *Don Carlos* s'eſt rendu par terre à *Florence*, après avoir traverſé la *France*. Quand la nouvelle

de l'arrivée de la flotte ſe répandit ; le *Grand-Duc* ne parut pas beaucoup s'en mettre en peine. Il en étoit de même de toutes les autres affaires. Il ſe repoſoit du ſoin de toutes choſes ſur le Commandeur d'*Elbene* & ſur le Marquis *Rinuccini*, ſes deux principaux Miniſtres, leſquels, pour ce qui regardoit les affaires de l'Infant d'*Eſpagne*, régloient tout à leur gré avec le Pere *Aſcanio*, que la Cour de *Madrid* avoit nommé ſon Envoyé extraordinaire auprès du *Grand-Duc*. Son Alteſſe Royale étoit toujours au lit, fort tranquille ſur tout ce qui pouvoit ſe paſſer en *Europe*, même ſur ſa ſucceſſion, qui ſembloit devoir le toucher d'aſſez près. Ce n'eſt pas qu'il fût malade ; mais il s'y plaiſoit infiniment. Il y avoit alors plus de vingt mois qu'il n'étoit ſorti de ſon Palais, & plus de ſix qu'il ne s'étoit habillé. Ce Prince faiſoit venir devant ſon lit ceux à qui il vouloit parler. J'ai oui dire pluſieurs fois que les *Florentins* ne parvenoient guere à cet honneur, & que les étran-

gers étoient ceux auxquels il témoignoit le plus d'affection. Il paſſoit peu de Pélerins allant à *Rome*, ou en revenant, qu'il ne fît venir chez lui; il s'entretenoit des heures entieres avec eux, leur faiſoit boire des liqueurs, dont il y avoit toujours bonne proviſion dans ſa chambre, dans des ſeaux d'argent, qui étoient ſur une table vis-à-vis de ſon lit, & les congédioit enſuite en leur donnant un écu. Il dîne ordinairement à cinq heures du ſoir & ſoupe à deux heures après minuit. Il mange toujours ſeul, ſouvent dans ſon lit, & reſte à table des deux & trois heures. Son entretien eſt avec un de ſes Valets de chambre nommé *Joannino*, qui a toute ſa confidence, & quelques jeunes gens, qu'on appelle *Ruſpanti*, parce qu'étant tous penſionnaires de Son Alteſſe Royale, on les paye en *Ruſpes*, petite monnoie d'or équivalente à un *Sequin*. Il y en a qui ont juſques à cinq *Ruſpes* par ſemaine, d'autres trois, d'autres deux; & à proportion on leur en diſtribue

une partie tous les Mercredis & les Samedis. Ils n'ont autre choſe à faire que de ſe trouver ou au dîner ou au ſouper du *Grand-Duc*, toutes les fois que ce Prince les fait demander. On m'a aſſuré que ces Penſionnaires étoient au nombre de plus de trois cens, & que leur penſion coûtoit plus de quatre-vingt mille écus par an au *Grand-Duc*. Ils ſont compoſés de toutes les Nations de l'*Europe*; mais il y a beaucoup plus d'*Allemands* que d'autres. Ils n'ont ni livrée, ni uniforme, & on ne les diſtingue que parce qu'ils ſont toujours fort friſés & poudrés juſques à l'excès. Le Marquis *Rinuccini*, que j'avois connu particuliérement à la *Haye*, où il étoit Envoyé du *Grand-Duc* en 1711, & depuis Plénipotentiaire de Son Alteſſe Royale au Congrès d'*Utrecht*, me fit toute ſorte de politeſſe; & c'eſt à ſa compagnie que j'ai vu les raretés de *Florence*, & tout ce qu'il y a de curieux dans cette grande Ville. Il m'introduiſit dans toutes les aſſemblées. J'y vis grand nom-

bre de belles Dames, mais qui ſe mettent très-mal. On diſtingueroit aiſément là-deſſus nos Bourgeoiſes de *Paris* d'avec elles. Elles ont moins de liberté que les Dames *Romaines*. Madame *Suarès* faiſoit alors les honneurs de la Ville; ſa maiſon eſt toujours ouverte à tout le monde; & les étrangers, ſur-tout les *Anglois*, doivent ſe louer des accueils qu'ils en reçoivent. C'eſt chez elle qu'on peut dire que la paſſion du jeu a fixé ſon empire. Je doute qu'on joue autant à *Paris* dans les Hôtels de *Soiſſons* & de *Geſvres*. Je ne doute point que vous n'ayez entendu parler de *Florence* comme d'une des plus belles Villes d'*Italie*. Elle l'eſt en effet. Je puis vous aſſurer même que le nom de *belle* qu'elle porte, lui eſt dû par toutes ſortes d'endroits. On apperçoit cette Ville de fort loin, dans une grande vallée formée par les plus agréables collines qu'on puiſſe voir, & tellement habitées, qu'elles peuvent en être regardées comme les Fauxbourgs. La ri-

viere d'*Arno* traverſe la Ville & la vallée. Elle a tout ce qu'on peut deſirer dans une grande Ville riche & opulente. Edifices ſacrés & profanes, ponts, monumens & fontaines, tout y peut pleinement ſatisfaire la curioſité d'un étranger. La galerie du *Grand-Duc*, qui paſſe pour le plus beau morceau qu'il y ait en *Europe* dans ce genre, mérite à juſte titre tout ce qu'on en dit. On y voit tout ce que les anciens & les modernes ont eu de plus curieux. Un buſte du Grand *Alexandre*; la fameuſe ſtatue de *Venus*, taillée par *Apollodore*, avec celles des Empereurs & des Impératrices de *Rome*, & des plus grands Perſonnages des ſiecles paſſés; les meilleurs originaux des plus grands Peintres, & mille choſes rares tant en diamans, rubis, perles, émeraudes, ſaphirs & topazes, qu'en ambre, porcelaines, criſtaux, porphyre, corail, marbre & granit. Toutes ces belles choſes détaillées formeroient un volume. On eſt actuellement occupé à les mettre

en eſtampes ; pluſieurs perſonnes de qualité ont contribué à la dépenſe de ce bel ouvrage, qui eſt conſidérable, & pour lequel ils emploient d'excellens Deſſinateurs. Il auroit été digne du *Grand-Duc*, & il me paroît que ce Prince, voyant ſa Maiſon éteinte & ſes biens paſſer dans des mains étrangeres, devoit bien du moins éterniſer la gloire de ſes Ayeux, en donnant au public un état des richeſſes immenſes qu'ils ont acquiſes & tranſmiſes à leur poſtérité. Il y a une piece qui fait partie de la gallerie, qui mérite d'être conſidérée attentivement. C'eſt un ſallon octogone, dont le pavé eſt de marbre de différentes couleurs : les murs ſont tendus de velours cramoiſi : le plafond du dôme eſt revêtu de nacre de perle, ce qui fait un très-bel effet. Entre toutes les raretés que renferme ce ſuperbe ſallon, rien n'eſt comparable au célebre diamant du *Grand-Duc*. J'en ai vu le modele, & c'eſt la ſeule choſe qu'on en montre aujourd'hui. *Frédéric IV*, Roi de *Danemarck*, a été le dernier à qui le feu

Grand-Duc l'ait fait voir en 1709 ; ce qui fait ſoupçonner que ce diamant n'eſt plus à *Florence*. Bien des perſonnes m'ont aſſuré qu'il étoit vendu, & que c'étoit le Grand Seigneur qui en avoit fait l'acquiſition. Quoi qu'il en ſoit, ce diamant peſoit 139 carats & demi. Un autre morceau qui n'eſt pas moins à remarquer dans *Florence*, eſt la Chapelle de *S. Laurent*, qui eſt deſtinée pour être le lieu de la ſépulture des *Grands-Ducs*. Chaque Prince ſera dépoſé dans un Mauſolée merveilleuſement travaillé, & enrichi de pierres précieuſes. Il y a cent cinquante ans que cette Chapelle eſt commencée & qu'on y travaille ; il s'en faut cependant encore des deux tiers qu'elle ne ſoit achevée. S'il étoit permis de gloſer ſur la conduite des Princes, je dirois encore que le *Grand-Duc*, qui voit finir avec ſoi ſa grandeur & ſa Maiſon, auroit bien dû mettre la derniere main à ce monument de la magnificence des *Médicis* : car peut-il ſe flatter que ſi lui-même néglige de faire

paſſer l'éclat de ſa Maiſon à la poſtérité, ſes ſucceſſeurs, qui ne lui ſont rien, ou du moins peu de choſe, penſeront à l'éterniſer ? Mais tel eſt le caractere de *Jean Gaſton*, Grand Duc de *Toſcane* : indifférent & inſenſible à tout, il voit les étrangers diſpoſer de ſes Etats & lui nommer un Succeſſeur, les Courtiſans prêts à l'abandonner pour s'attacher à ce même Succeſſeur ; & cette perſpective, quelque déſagréable qu'elle puiſſe être, ne paroît point l'affliger. Il diſoit il y a quelques jours, en venant de ſigner ſon Teſtament, par lequel il déclare l'Infant d'Eſpagne, *Don Carlos*, ſon Héritier, *qu'il venoit de faire un Fils par un trait de plume, lui qui n'en avoit pu faire un, en trente-quatre années de mariage.*

Comme je ne pus attendre à *Florence* l'arrivée de l'*Infant Don Carlos*, je chargeai une perſonne de ma connoiſſance de m'informer de tout ce qui ſe paſſeroit à cette occaſion, & voici ce qu'on m'a mandé. La flotte étoit

compoſée de deux eſcadres, l'une *Angloiſe*, de 13 Vaiſſeaux, commandée par l'Amiral *Wager*, & l'autre *Eſpagnole*, beaucoup plus nombreuſe, ſous les ordres de l'Amiral *Mari*. Les 13 Vaiſſeaux *Anglois* ſont arrivés, m'écrit-on, dans le même temps, & ont paru tous à la fois dans le Port de *Livourne*; mais les Vaiſſeaux *Eſpagnols*, quoique partis le même jour des Ports d'*Eſpagne*, ne ſont arrivés que les uns après les autres. Ils ont été diſperſés par la tempête dans le Golfe de *Lyon*; & il y a même eu quelques Bâtimens de tranſport qui ont péri. Les Troupes de débarquement arriverent le deux Novembre, jour des Morts, par une pluie horrible. Le jour & le mauvais temps furent pris en mauvais augure par les ſuperſtitieux. La veille du débarquement des Troupes *Eſpagnoles*, le Comte de *Charni*, qui les commandoit, vint dans la Ville pour régler toutes choſes avec le Marquis *Rinuccini*, que le *Grand-Duc* avoit chargé

de tout ce qui regardoit ces Troupes étrangeres. Le *Comte* prêta enſuite ſerment de fidélité au *Grand-Duc*, & le lendemain les Troupes entrerent dans *Livourne*; elles furent mêlées avec celles de *Toſcane*, & monterent la garde le même jour. On étoit convenu qu'il y auroit toujours un tiers de plus de Troupes *Eſpagnoles* que de celles du *Grand-Duc*; & c'eſt ce qu'on a commencé d'exécuter. L'Eſcadre *Eſpagnole* n'a débarqué que ſix mille hommes, parmi leſquels il y a un Régiment *Suiſſe* & un *Wallon*, qui ſont l'élite des Troupes de S. M. C. Mais elle a apporté des armes & des équipages pour plus de vingt mille hommes, ce qui donne matiere à raiſonner aux Politiques. Les Vaiſſeaux *Anglois* ſont partis dès que l'Amiral a eu appris l'arrivée de *Don Carlos* à *Florence*, ſelon que portoient ſes inſtructions. Mais les Vaiſſeaux *Eſpagnols* reſtent à la rade. *Don Carlos* a été reçu aux acclamations des Peuples, qui ſe promettoient des merveilles. Outre le bien

qu'on leur en avoit dit, ils se fondoient sur une prédiction de *Nostradamus*, qui dit dans un de ses Quatrains :

Du plus profond de l'Occident d'Europe ;
De doubles nôces un enfant naîtra,
Qui vers le Pô menera grande troupe ;
Son bruit au Regne d'Orient plus croîtra.

On a appliqué ce Quatrain à l'*Infant Don Carlos*, qui se trouve fils de la seconde femme de *Philippe V* Roi d'*Espagne*. Le *Grand-Duc* a reçu son Successeur avec beaucoup de témoignages de tendresse, & l'a fait reconnoître pour Grand-Prince de *Toscane* ; mais on a remarqué que Madame l'*Electrice Douairiere* sa sœur ne lui a pas fait tout l'accueil qu'on attendoit. Voilà, Madame, ce qui regarde l'introduction de l'*Infant* d'*Espagne* en *Italie* pour laquelle il y a eu tant de négociations dans presque toutes les Cours de l'*Europe*. J'étois déjà ici, comme je vous l'ai mandé, quand cela s'est passé, & je vous en ai fait la relation

relation ſur les lettres que j'ai reçues à ce ſujet. Il faut maintenant vous achever mon voyage depuis *Florence* juſques ici. De *Florence* je vins à *Livourne*, afin de m'embarquer juſques à *Gênes*, pour éviter les mauvais chemins que l'on trouve par terre, & en même-temps pour abréger la route. Je fus aſſez heureuſe pour trouver une felouque prête à partir. Elle me rendit en vingt-quatre heures à *Gênes*. Rien de plus beau, Madame, que de voir *Gênes* du côté du Port; c'eſt un point de vue qui, je penſe, n'a pas ſon pareil dans le monde; & c'eſt avec juſtice qu'on nomme cette Ville la *ſuperbe*. Les Perſonnes de qualité ſe mettent fort bien à *Gênes*, & les *Génois* de l'un & de l'autre ſexe ont beaucoup meilleur air que les *Florentins* & les *Romains*. Le ſéjour que Madame de *Modene* a fait parmi eux ne leur a pas été déſavantageux. Ils ont pris un air de Cour, qui n'eſt pas fort connu dans le reſte de l'*Italie*: en général les *Génois* ſavent vivre, & ne

péchent pas par ignorance. Ils étoient en guerre avec les *Corſes* quand j'y arrivai. Il paroiſſoit alors un Manifeſte de la part de ceux-ci, dans lequels ils expoſoient les raiſons qui les avoient obligés de prendre les armes contre la République. Si tout ce qu'ils ont dit eſt vrai, il eſt certain que les *Génois* les ont très-mal menés; & que ſi une rebellion pouvoit être excuſée, ce pourroit être la leur. Cette guerre coûte des ſommes immenſes à la République, & il eſt à préſumer qu'elle lui en coûtera encore plus. Les *Corſes* venoient d'élire un nommé *Giafferi* pour leur Chef, homme de courage & de tête. On prétend qu'il avoit juré de procurer la liberté à ſa Patrie; & il auroit réuſſi, ſi les *Génois* n'avoient pas été aſſiſtés par l'*Empereur*. Don *Giafferi* a fait tout ce qu'il a pu; mais il a fallu depuis céder à la force. La République étant ſecourue par les Troupes que l'*Empereur* avoit aſſemblées en *Lombardie*, dans la crainte des entrepriſes de l'*Eſpagne*, a diſſipé

les Rebelles, qui s'étoient rendus preſque maîtres de toute l'Iſle, à la réſerve de trois Places. Les *Impériaux* débarquerent d'abord en *Corſe*, au nombre de quatre mille hommes, commandés par le Général *Wactendonck*, & défirent huit mille Rebelles. Ce premier ſuccès porta la terreur parmi leurs compagnons, qui prévoyant qu'ils ne pourroient réſiſter long-temps aux *Impériaux*, dont le nombre augmentoit tous les jours, accepterent enfin le pardon que le Sénat leur fit propoſer, les Chefs exceptés, dont il mit la tête à prix. La République promit auſſi de leur conſerver leurs priviléges, & d'abolir les nouvelles taxes. Mais cela n'a pas rendu le repos à cette Iſle; à peine les *Allemands* en ſont ſortis que les *Génois* ont manqué de parole aux *Corſes*, & les troubles ont recommencé. Les ſeuls Officiers *Allemands* ont profité de toutes ces diviſions. Le Général *Wactendonck* a eu pour ſa part une épée, une canne & une garniture de boutons de diamans eſti-

més cinq cens mille écus. Au reſte, Madame, je me ſuis beaucoup plue dans *Génes*. J'ai été pluſieurs fois à des aſſemblées, & entr'autres à deux qu'il y a eu à l'occaſion du mariage d'un Noble. On ne pouvoit rien voir de plus magnifique, & un Roi n'auroit pu donner une fête plus brillante. Le Comte *Guicciardi*, Envoyé extraordinaire de l'*Empereur*, que j'avois connu à *Vienne*, fut mon introducteur. Ce Miniſtre avoit été autrefois au ſervice du Duc de *Modene*, dont il eſt né Sujet, & il étoit chargé des affaires de ce Prince à *Vienne*, lorſqu'il paſſa au ſervice de l'*Empereur*. Il épouſa à la Cour *Impériale* la Comteſſe de *Zinzendorff*, fille du *Grand Maréchal* de *Saxe*. Cette Dame, qui étoit *Luthérienne*, ſe trouvant à *Vienne*, eut la curioſité d'aſſiſter au Service divin dans l'Egliſe de *S. Etienne*. Pendant qu'elle obſervoit un tableau de la Vierge, la foudre tomba dans la Chapelle où elle étoit, & la brûla dans un endroit qu'elle ne montreroit pas pour tout l'or du *Pérou*.

Elle n'eut point d'autre mal, & elle crut voir la Sainte Vierge qui la protégeoit ; ce qui l'engagea à ſe faire *Catholique*. Enfin, Madame, pour achever ce que j'ai à vous dire de *Gênes*, je ne dois pas vous taire que cette riche & ſuperbe Ville a été ſujette à pluſieurs révolutions. Vous ſavez avec toute l'*Europe* que *Louis XIV* la fit bombarder, & qu'il obligea le *Doge* à aller lui faire excuſe à *Verſailles*. Vous ſavez encore qu'on frappa des médailles pour éterniſer cet événement; mais vous n'aurez pas remarqué comme moi, que les *Eſpagnols*, qu'on dit être vains au ſuprême dégré, l'ont été moins dans une ſemblable occaſion que les *François*. Ils ont un événement encore plus glorieux dans leur hiſtoire; ce ſont les excuſes que *Philibert*, Prince de *Piémont*, fils de *Charles-Emmanuel* Duc de *Savoie*, fit en perſonne en 1610 à *Philippe IV* Roi d'*Eſpagne*. Ce Monarque étoit mécontent de la conduite du Duc, parce que ce Prince avoit fait un Traité

avec la *France* ; il penſa à s'en venger ; & il en trouva l'occaſion. *Henri IV*, Roi de *France*, ayant été aſſaſſiné, *Marie de Médicis*, Régente du Royaume, n'étoit pas en état de ſe brouiller avec l'*Eſpagne* & de ſecourir *Charles-Emanuel*. *Philippe IV* profita de ces conjonctures ; il fit marcher des Troupes du *Milanois* vers le *Piémont*. Le Duc, pour détourner cet orage, envoya ſon fils à *Madrid*. Le jeune Prince y fut d'abord aſſez bien reçu ; mais il eut la mortification d'être obligé de faire la harangue la plus humiliante qui pût être faite par un Prince Souverain.

« Sire, *dit-il en s'adreſſant au Roi*, » le Duc, mon Seigneur & Pere, » arrêté lui-même par ſon âge & ſes » affaires, m'a envoyé ſupplier Votre » Majeſté à genoux, d'agréer la ſatis- » faction que je lui fais ici. Je n'ai » point de termes aſſez forts pour lui » marquer la ſenſible douleur que la » perte de ſes bonnes graces cauſe au » Duc mon Pere. Je me jette encore

» une fois aux pieds de Votre Majeſté,
» réſolu de ne me pas relever, quand
» j'y devrois mourir, qu'elle ne m'ait
» accordé la grace que je lui deman-
» de; c'eſt de prendre le Duc mon
» Pere, & toute notre Maiſon, ſous
» ſa protection Royale. Vous donne-
» rez, Sire, une marque de votre
» facilité à pardonner les plus gran-
» des fautes, & de la bonté que vous
» avez toujours eue pour une Maiſon
» qui vous eſt dévouée, & qui vous
» honore comme ſon Seigneur & ſon
» Pere. C'eſt la proteſtation qu'en fait
» à vos genoux un Prince de votre
» ſang, & je la ſignerai du mien s'il
» eſt néceſſaire. Le Duc mon Pere
» compte abſolument ſur les bontés
» de Votre Majeſté, & nous nous
» abandonnons à elle ſans réſerve. Si
» elle daigne m'accorder la grace que
» je lui demande humblement, ce
» ſera un nouveau lien qui nous atta-
» chera éternellement à ſes inté-
» rêts. »

Cet humiliant diſcours n'eſt-il pas

plus flatteur pour le Roi d'*Eſpagne* ; que toutes les excuſes du Doge de *Gênes* pour *Louis XIV* ? & le Prince de *Piémont* à *Madrid* , ne vaut-il pas plus que le Doge à *Verſailles* ? Cependant les *Eſpagnols* n'ont ni frappé des médailles , ni élevé des monuments pour tranſmettre cet événement à la poſtérité. Pardon de cette digreſſion ; j'ai cru vous faire plaiſir en vous faiſant part d'une anecdote que peu d'Hiſtoriens ont miſe au jour. J'en reviens à mon voyage.

Allant de *Gênes* à *Turin* , j'apperçus , au milieu d'une vallée , à laquelle aboutit une grande forêt qui couvre une partie des montagnes , le ſpectacle le plus capable de cauſer de la frayeur. Je crus voir plus de trente perſonnes rangées ſur une même ligne , le viſage tourné directement au ſoleil ; & à meſure que j'approchois , je m'apperçus qu'elles étoient nues. Une voiture ſeule , ſuivie de deux hommes à cheval , ce qui compoſoit tout mon équipage , ne furent pas capables de

les épouvanter; il ne ſe fit aucun changement dans la ſituation de cette bande, juſqu'à ce qu'étant aſſez proche d'eux, curieuſe, comme il étoit naturel de l'être, & mettant pied à terre, je m'arrêtai à la tête de la ligne, & je demandai la cauſe d'une cérémonie ſi extraordinaire. Un homme âgé, qui ſe trouvoit le plus proche de moi, fit cette réponſe : vous voyez des gens qui ne font mal à perſonne, & qui tâchent au contraire de rendre ſervice à ceux qui veulent les employer. Nous ſommes connus ſous le nom d'*Egyptiens* ou de *Bohémiens*; car on ne s'accorde pas ſur nos titres, & je vous aſſure que nous ſommes là-deſſus fort indifférents. Vous comprenez tout d'un coup qui nous ſommes; mais comme il eſt néceſſaire à notre condition d'être noirs, ou du moins fort bazanés, & que la nature ne répond pas tout-à-fait à nos vues, nous employons un peu d'art pour ſuppléer à ce qu'elle nous refuſe. Il me fit voir en même-temps une proviſion de graiſſe;

dont ils ſe frottoient pour faciliter l'action du ſoleil ; ſi vous voulez ſavoir, reprit-il, pourquoi cet endroit nous a paru plus propre qu'un autre à cet exercice, c'eſt qu'après nous y être noircis au ſoleil pendant tout le jour, nous trouvons le ſoir, à quelques pas d'ici, des fours à charbon, où la fumée acheve de nous donner une couleur qui ne s'efface pas de long-temps. Il y a bien d'autres choſes que je voudrois ſavoir, interrompis-je, & je ſuis ravie d'avoir cette occaſion de les apprendre. Dites-moi d'abord comment vous oſez former une aſſemblée ſi nombreuſe, & ſi vous ne craignez pas que les Sbirres ne vous éclairent de trop près. C'eſt encore une des raiſons, répondit le Vieillard, qui nous fait préférer ce canton à quantité d'autres. Nous ſommes ici tranquilles, parce que nous vivons fort bien avec les Charbonniers, qui nous prêtent volontiers leur nom, & notre couleur ne les dément point. Nous leur faiſons part de notre petit butin, & le feu de

leurs fours nous ſert à le cuire. Mais vous demeurez donc ici habituellement, repris-je ? & quel emploi faites-vous de vos talens dans un lieu ſi déſert ? Le Vieillard me pria de l'écouter. Si vous avez tant de curioſité, me dit-il, de connoître nos occupations & nos uſages, je ſuis prêt à vous ſatisfaire. Je vais renvoyer tous mes compagnons qui ont été ici aſſez long-temps, & je vous ferai le récit que vous paroiſſez deſirer. Vous me donnerez ce que vous jugerez à propos, car nous ne prenons que ce qui nous eſt offert volontairement. Et ſans attendre ma réponſe, il fit ſigne aux autres de ſe retirer. Vous comprenez, reprit-il, par la promptitude avec laquelle ils m'ont obéi, que je ſuis leur chef. Il y a vingt ans que je porte cette qualité. Nous nous aſſemblons ici chaque année au mois d'Août, qui eſt le temps le plus propre à nous noircir. Nos femmes y ſont auſſi ; mais la pudeur ne leur permettant pas de paroître nues avec nous, elles nous ſuccedent auſſi-

tôt que nous avons repris nos habits. Nous paſſons le temps des grandes chaleurs dans cette forêt, & nous y avons d'autant plus de facilité pour notre nourriture, que tous les Payſans des Villages voiſins étant occupés de leur moiſſon, nos femmes & nos enfans en font plus aiſément la guerre à leurs poules. Elles obſervent néanmoins de ne pas cauſer trop de déſordre. Soit qu'on nous aime ou qu'on nous craigne, nous n'avons point encore été chagrinés. D'ailleurs il nous reſte toujours aſſez d'argent des profits de notre année, pour nous procurer de quoi vivre largement. Mon âge, qui paſſe ſoixante ans, n'empêche pas que je n'aye une femme jeune & bien faite, qui a gagné deux mille livres dans notre dernier tour. Je ſuis ſans enfans; mais il n'y en a que trop dans notre bande : la difficulté de les porter avec nous, eſt un des plus grands embarras de nos longues courſes. Cependant ils nous deviennent ſi utiles lorſqu'ils ſont aſſez forts pour marcher, qu'ils

qu'ils nous dédommagent bien des peines de leur éducation. Nous n'épargnons rien pour les former ; car il y a toujours une différence extrême entre ceux qui ſont ainſi accoutumés à notre profeſſion dès leur naiſſance, & les aventuriers qui ſe joignent à nous dans nos voyages. Nous avons pluſieurs petites filles qui danſent en perfection, & qui s'entendent déjà mieux que leur mere à connoître les marques de la main. Vous auriez peine à croire ce qu'elles nous valent dans certaines Provinces où l'on eſt paſſionné pour la danſe, à la Ville comme à la Campagne. Nous les inſtruiſons pendant que nous ſommes dans cette forêt, & nous avons des femmes parmi nous qui donneroient des leçons aux Maîtres de Ville. Quand on m'a déféré la qualité de Chef, il y avoit du déſordre dans nos mœurs. L'exemple de quelques-uns de nos compagnons qui ſont tombés entre les mains de la Juſtice, m'a fait comprendre que nous avions beſoin de ſageſſe. C'eſt moi qui me

ſuis aviſé le premier de choiſir un endroit fixe pour nous aſſembler tous les ans; & quoique j'aie pris pour prétexte la néceſſité de nous noircir, ma principale vue étoit de connoître, par un mois d'habitude, le caractere & les mœurs de tous mes aſſociés. Je leur repréſente de quelle conſéquence il eſt pour nous de ne pas nous rendre odieux par nos déſordres. En particulier j'ai toujours entretenu tant de modération entre ceux qui m'accompagnent, qu'on me voit revenir avec plaiſir dans tous les cantons où j'ai déjà paſſé, & je reçois ſouvent des reproches lorſque je ſuis plus d'un an ſans y paroître avec ma Troupe. Je ne craindrois nulle part de me préſenter ouvertement, ſi je pouvois mener tous nos gens dans une ſeule bande: je trouverois le moyen de les contenir; mais la néceſſité où nous ſommes de nous ſéparer, m'expoſe quelquefois à bien des chagrins. Nos bandes ne peuvent être compoſées que de cinq ou ſix perſonnes; encore n'oſe-t-on ſe préſenter dans les Villes

en ſi grand nombre. On ſe diviſe pour y entrer, & ceux dont les inclinations ſont mauvaiſes, profitent de l'abſence de leurs compagnons pour faire des actions qui nous déshonorent. J'en ai chaſſé plus d'un qui étoient tombés dans ces baſſeſſes ; & pour retenir les autres par la terreur, j'ai déféré moi-même au Barigel de *Gênes* un de ces malheureux qui avoit volé un Marchand ſur le grand chemin. Il fut exécuté, & je forçai ceux que j'avois avec moi d'aſſiſter à ſon ſupplice. Je ne leur ai jamais fait un crime de prendre adroitement ce qui eſt néceſſaire à la vie, parce que je ſuis perſuadé que dans le beſoin tous les hommes ont le même droit à ce qui ſert de nourriture. Mais je ne pardonne pas la violence, & je défends même avec la derniere rigueur le vol de tous les biens qui coûtent du travail au poſſeſſeur. Il y a de l'injuſtice à priver autrui du fruit de ſes peines. Ainſi je ne permettrois pas qu'on prît un morceau de pain, & je ſouffre qu'on prenne adroitement une

poule. D'autres pourroient exiger un tribut de leurs compagnons ; mais je conſidere que la plupart ont moins de bonheur ou de talens que ma femme & moi. Il s'en trouve pluſieurs qui reviennent plus miſérables à la fin d'une année, qu'ils n'étoient à leur départ. La pitié me porte encore à leur faire part de ce que j'ai acquis. Ce récit m'ayant beaucoup amuſée, je fis diverſes queſtions au Vieillard. Je lui demandai s'il étoit né dans ſa condition ; oui, répondit-il ; & quoique j'ignore le commencement de ma race, je ſais par tradition qu'elle eſt fort ancienne. C'eſt à ce titre autant que pour mes autres qualités, qu'on m'a déféré le commandement. Une partie de mes compagnons ſont *Egyptiens* comme moi de pere en fils, & cet avantage eſt ſi conſidéré parmi nous, que cette bande eſt toujours obligée d'avoir un naturel pour Chef. Mais il nous arrive quelquefois de faire des recrues dans nos voyages. Nous ne refuſons pas de recevoir les ſujets qui ſe préſentent, lorſ-

que nous leur remarquons quelque talent. Ma femme, par exemple, n'eſt pas née dans le métier qu'elle exerce, quoiqu'il y en ait peu qui réuſſiſſent auſſi heureuſement. Elle eſt fille d'un Gentilhomme, qui l'a forcée par ſa mauvaiſe humeur de prendre un parti auquel je m'imagine qu'elle ne penſoit guere. Surpriſe de ce que j'entendois, je priai le Vieillard de me raconter une ſi étrange aventure. Je n'eus pas de peine à l'y engager. A l'âge de ſeize à dix-ſept ans, me dit-il, ma femme, qui étoit d'une humeur badine, eut quelques familiarités avec un Payſan de ſon Village, & ſon pere s'en apperçut bientôt au changement de ſa taille. Ce Gentilhomme étoit fier; il lui demanda, le piſtolet à la main, de qui elle avoit reçu le préſent qu'elle ne pouvoit plus déguiſer. L'ayant forcée ainſi de confeſſer ſa foibleſſe, il lui promit de ne pas lui ôter la vie; mais il fit appeller le Payſan, duquel il tira la même confeſſion; & ſans s'échauffer beaucoup, il déclara à ſa fille que

puiſqu'elle avoit eu du goût pour un homme de cette ſorte, c'étoit une marque qu'elle n'étoit pas faite pour l'état où elle étoit née. Là-deſſus il lui fit quitter les habits de ſa naiſſance, & lui en ayant fait prendre de conformes à la condition où il vouloit la faire entrer, il lui promit de la marier dès le même jour avec ſon amant. Il lui donna une petite maiſon, une vache, enfin tout ce qui leur étoit néceſſaire pour s'établir comme d'honnêtes Payſans; & la faiſant conduire ſur le champ chez ſon beau-pere, à qui il voulut qu'elle allât rendre ſes reſpects, il fit avertir en même-temps le Curé de ſe diſpoſer pour la cérémonie. Un châtiment ſi terrible, que la raillerie & la honte rendoient encore plus inſupportable, fit chercher à ma femme un moment favorable pour ſe dérober. Elle ſe gliſſa dans un bois voiſin, où elle paſſa deux jours & deux nuits, réſolue de ſe laiſſer mourir de faim. Le haſard me fit choiſir le même lieu pour me rafraîchir avec mes com-

pagnons ; j'apperçus cette malheureuſe créature qui étoit étendue ſur l'herbe, & déjà ſi languiſſante qu'elle avoit peine à ſe remuer. Je la forçai de prendre quelques alimens qui réparerent ſes forces. Elle ne ſe fit pas preſſer pour m'apprendre ſon malheur ; la compaſſion & l'amour me diſpoſerent à lui offrir toutes ſortes de ſervices. Je ne lui déguiſai pas qui j'étois, & je lui propoſai de me ſuivre ; elle y conſentit. Je ne me ſuis jamais flatté qu'elle ait pris cette réſolution par tendreſſe pour moi ; mais le déſeſpoir & l'envie de s'éloigner de ſon Village, étoient capables de lui faire tout accepter. J'étois déjà le Chef de ma Troupe ; j'avois perdu depuis quelques mois ma premiere femme. Une ſi belle occaſion me fit oublier le deſſein où j'étois de ne plus penſer au mariage. Cependant, ſi l'avarice eût été ma paſſion, je n'aurois pas été long-temps à me repentir de mon engagement. Ma femme étant trop délicate pour s'accoutumer tout d'un coup à notre façon

de vivre, je m'épuiſai bientôt par les dépenſes continuelles où je me jettai pour lui fournir les voitures & les commodités dont elle ne pouvoit ſe paſſer. D'ailleurs il me devint preſque impoſſible de m'arrêter deux jours dans le même lieu, ſans m'expoſer à mille fâcheuſes aventures. Tout le monde admiroit la jeuneſſe & la figure de ma compagne. Si nous entrions dans une Ville, nous étions obſédés d'une foule de jeunes gens qui ne nous laiſſoient pas un moment de repos. Je pris le parti de lui noircir le viſage; mais ſa bonne grace ne la faiſoit pas moins remarquer. D'un autre côté, s'étant familiariſée avec notre profeſſion, elle fit tant de progrès dans nos exercices, qu'elle fit naître encore plus d'admiration par la ſubtilité & l'agrément de ſes tours. Ce fut alors qu'elle me dédommagea fort avantageuſement de mes premieres dépenſes, & qu'elle me mit en état de mener moi-même une vie beaucoup plus douce. Comme elle étoit ſatisfaite de

mes ſoins & de mes complaiſances, elle ne paroiſſoit pas portée à me cauſer du chagrin par une conduite trop libre, & j'admirois qu'elle fût capable de tant d'attention pour un homme de mon âge : mais ſa ſageſſe n'empêcha point qu'elle ne me fût enlevée. Je la perdis pendant ſix mois, & j'en eus d'autant plus de chagrin, que j'ai toujours été perſuadé qu'elle n'avoit point eu de part à ce malheur. Un jeune Seigneur de Village, chez qui nous avions paſſé la nuit, trouva le moyen de me la dérober pendant mon ſommeil ; & lorſque je m'apperçus de ma perte, il contrefit ſi naturellement l'affligé, en prenant toutes ſortes de ſoins pour me la faire trouver, que je me laiſſai tromper par les apparences. Comprenant bien néanmoins qu'elle ne pouvoit être fort éloignée, j'employai tout le temps de ſon abſence à la chercher, & je fis vingt fois le tour de la Province. Enfin mon bonheur m'ayant fait repaſſer près du lieu où je l'avois perdue, je la vis à la fenêtre.

L'ardeur avec laquelle elle vint me rejoindre, diſſipa ma triſteſſe & mes ſoupçons. Nous avons continué de vivre enſemble, & ſi elle m'a trompé depuis douze ans qu'elle eſt ma femme, c'eſt avec tant d'habileté, que je ne m'en ſuis jamais apperçu. Je ne pus réſiſter à la curioſité de connoître une perſonne ſi extraordinaire; & quoique la prudence ne me permît guere de m'engager dans une forêt que je ne connoiſſois pas, & de me livrer à des gens d'une probité ſi douteuſe, je priai le Vieillard de me faire voir ſa femme & toute ſa bande. Il y conſentit. Ce fut un ſpectacle fort amuſant pour moi que celui de ſoixante ou quatre-vingt perſonnes qui s'aſſemblerent à mon arrivée, avec les complimens & les grimaces qui ſont en uſage dans leur profeſſion, les uns en me ſouhaitant une bonne fortune & une longue vie, d'autres en s'offrant de me dire la bonne aventure & en prenant mes mains pour en étudier les lignes; enfin les autres en chantant ou en danſant au-

tour de moi. N'appercevant parmi eux que des marques de joie, d'union & de bonne ſanté, je les regardai comme le plus heureux peuple du monde. Cependant j'y trouvai un air de malpropreté qui fut le premier objet qui me rebuta ; & lorſque le Vieillard eut fait ceſſer le bruit & les acclamations, je remarquai bientôt qu'en quittant le perſonnage qui leur eſt propre, ils reſſembloient au commun des pauvres par la groſſiéreté & l'ignorance. Je leur fis quelques libéralités, pour ſatisfaire l'ardeur avec laquelle ils les demandoient ; & ne ſouhaitant que de voir la femme du Vieillard, je le preſſai de la faire paroître. Elle étoit dans une cabane, d'où elle eut quelque peine à ſortir, ſur-tout lorſqu'elle apprit que c'étoit la curioſité de la voir qui avoit amené des étrangers. Mais un reſte de défiance ne me permettant point d'abandonner ma voiture, elle fut obligée de ſe rendre aux inſtances de ſon mari & de ſe préſenter pour recevoir cette étrange

viſite. Son âge ne paſſoit pas trente ans; mais ſa noirceur ne laiſſant diſtinguer aucune trace de beauté ſur ſon viſage, il n'y avoit que ſa taille & ſon port qui puſſent la faire reconnoître pour une femme de condition. Cependant je lui trouvai quelque choſe d'aſſez impoſant pour me croire obligée de la traiter avec quelques marques de reſpect, & je lui fis un compliment qui s'accordoit avec cette idée. Elle y répondit avec politeſſe. La converſation s'engagea, & le mari qui paroiſſoit charmé de la conſidération que je marquois à ſa femme, ſe retira de quelques pas pour lui laiſſer la liberté de faire comme les honneurs de ſa profeſſion. Je ſaiſis ce moment pour lui déclarer que je n'ignorois pas ſa naiſſance. Je lui demandai ſi, dans une ſituation ſi indigne d'elle, il ne lui arrivoit pas ſouvent de regretter le ſort pour lequel elle étoit née, & ſi elle étoit réſolue d'achever ſa vie dans un état ſi miſérable. Vous vous trompez, me dit-elle ſans affectation, ſi

vous

vous croyez mon état fort à plaindre : je ne ſuis pas riche ; mais je ne ſens point les rigueurs de la pauvreté : je n'ai point un mari aimable, mais j'en ſuis aimée : ſi-je ne trouve point de la politeſſe dans la ſociété où je vis, j'y trouve de l'obéiſſance & de la ſoumiſſion. Enfin je ne deſire point ce que je ne puis obtenir, & l'habitude me fait trouver de la douceur dans ce que je poſſede. Sans m'arrêter à lui prouver qu'elle avoit tort, ne voulant ſatisfaire que ma curioſité, je continuai de lui demander ſi elle étoit réſolue de paſſer toute ſa vie dans ce triſte état : je ne vous dirai point, reprit-elle, que ſi je pouvois me procurer une autre condition, je ne quittaſſe volontiers celle-ci ; mais ſi mon mari vous a raconté mon infortune, vous devez confeſſer qu'il ne me reſte point de reſſource. Qui vous empêche, lui dis-je, de chercher une retraite dans quelque Couvent ? Moi, interrompit-elle ! hé, qui voudroit me recevoir ? Cette maniere de répondre, qui marquoit de l'incer-

titude, me porta à lui offrir ſérieuſement mes ſervices. Il ne faut pas eſpérer, lui dis-je, qu'avec le changement de votre couleur naturelle, & la qualité d'étrangere, qui eſt la ſeule dont vous puiſſiez vous revêtir, on vous ouvre l'entrée d'un Couvent bien illuſtre; mais il s'en trouve un grand nombre où je ſuis sûre qu'on ne fera pas de difficulté de vous recevoir. Elle prit un air rêveur, comme ſi elle eût paru balancer; & riant enſuite de toute ſa force, elle ſe répandit en plaiſanteries ſur une propoſition qui ne s'accordoit pas mieux avec ſes inclinations qu'avec les exercices dont elle avoit formé l'habitude. Fâchée de voir ma bonne volonté inutile, je ne répliquai pas un mot ſur l'article du Couvent; mais voulant tirer quelque amuſement de cette rencontre, je profitai de l'ouverture qu'elle m'avoit faite, pour lui propoſer de faire quelque tour de ſon métier. Vous excellez, ajoutai-je, & votre mari ſe loue extrêmement de votre habileté. Elle demeura un mo-

ment muette, & ſa gaîté ſe changeant peu-à-peu en triſteſſe, elle ſe mit à verſer des larmes, ſans expliquer les raiſons qu'elle avoit de s'affliger. Etant preſſée de les dire, elle ſe plaignit amérement qu'après avoir appris qui elle étoit, je puſſe lui parler ſi ouvertement du ſujet de ſa honte, & renouveller en un moment toutes ſes peines. Rien ne me coûte, ajouta-t-elle, devant ceux qui ignorent qui je ſuis; mais vous me percez le cœur en me forçant de réunir l'idée de ma naiſſance à celle de ma ſituation. Cette contradiction de ſentimens me réfroidit tout d'un coup & me fit prendre le parti de me retirer. J'offris à la Reine des *Egyptiens* quelques écus, que le même motif lui fit refuſer; mais ſon mari eut moins de délicateſſe.

Les réflexions que je fis, Madame, ſur cette aventure, contribuerent beaucoup à me déſennuyer juſqu'à *Turin*, où j'arrivai deux jours après, par une pluie horrible. Je ſuis, &c. *A Turin*, *ce*.

LETTRE CXXVIII.

JE conviens avec vous, Madame, de tout ce que vous me dites dans votre derniere Lettre (*) à l'avantage du Prince Don Emmanuel de Portugal, que les graces ont formé ſur le modele de Mars & de l'Amour, & qui a paſſé dans nos quartiers en courant à la gloire. J'ai été charmée de celle qu'il a acquiſe en Hongrie, & de tout ce que vous me dites ſur ſon chapitre, que je n'avois appris ici qu'en gros. Dans le peu de ſéjour qu'il fit à Paris, M. le Comte de Ribeira donna des fêtes en ſon honneur ; mais les

(*) Cette Lettre eſt en partie Réponſe à la Lettre CX de ce Recueil ; comme elle ſert à éclaircir l'Hiſtoire de Madame *du Noyer*, nous avons cru devoir la placer immédiatement avant les Lettres nouvelles, qui contiennent des détails pour & contre cette Dame célebre.

plaiſirs qu'il nous a procuré n'ont pas été ſi fréquens, ni ſi longs, que ceux que le Comte de Tarouca vous a donnés à ſon occaſion. Mais, mon Dieu, eſt-il poſſible que tant de ſuperbes fêtes que ce Comte a données pendant le Congrès & pendant le ſéjour de ce Prince, auſſi-bien que dans toutes les autres occaſions qui ſe ſont préſentées, n'ayent point épuiſé ni ſa bourſe, ni ſon imagination, & qu'il trouve toujours le ſecret d'inventer quelque nouvelle magnificence, & de diverſifier les plaiſirs? Il faut croire que ſon bon goût & ſes finances ſont des choſes inépuiſables, auſſi bien que le zele qui lui fait employer l'un & l'autre à ſoutenir l'éclat de ſon caractere, & l'honneur du Portugal. Heureux les Souverains à qui le Ciel donne de pareils Miniſtres. Mais au reſte, je ſuis ſurpriſe que vous ne me parliez pas du Duc d'Oſſone, qui, après avoir brillé chez vous par de fort grandes dépenſes, eſt venu mourir à Paris lorſqu'il croyoit n'y faire que paſſer. Son corps

a été exposé avec beaucoup de pompe dans son Hôtel, où on l'a vu dans ses habits de cérémonie, appuyé sur un bâton de Commandement, ses cheveux frisés, & revêtu du Collier de l'Ordre, & de toutes les autres marques de dignités. On l'a ensuite mis en dépôt dans S. Sulpice, d'où il doit être transporté à Madrid pour être inhumé dans le tombeau de ses Ancêtres. Le Comte de Pinto son frere, a épousé sa fille ainée & hérité de ses Titres & de ses biens. Voilà ce que c'est que le monde, & combien peu on doit compter sur ses biens & sur ses plaisirs, que la mort vient déranger, lors même qu'on s'y attend le moins. Ce n'est pas la mort du Duc d'Ossone qui me fait seule faire ces réflexions. Je viens de perdre un de mes plus chers amis, auquel vous donnerez, je m'assure, des larmes, & que vous regretterez comme moi. C'est M. du Noyer, cidevant Grand-Maître des Eaux & Forêts de France dans toute la Province du Languedoc, qui dans les premieres

années de ſa vie avoit été Capitaine dans le Régiment de Normandie, d'où on le tira pour le mettre à la tête de celui de Toulouſe. Il fut fait en 16;2 premier Conſul de la ville de Nîmes, Syndic du Dioceſe, & eut enſuite l'honneur d'être Député par les Etats du Languedoc, dans leſquels il eut entrée, & de porter de leur part au Roi le Cahier de la Province. Il s'eſt acquitté avec honneur de tous les divers emplois, dont il a été revêtu, & comme il a été généralement eſtimé pendant ſa vie, il eſt à préſent généralement regretté. Son plus grand plaiſir étoit de faire du bien, & il préféroit au ſoin d'en amaſſer, celui d'en procurer au prochain. On garde précieuſement dans l'Hôtel-de-Ville un très-beau *Crocodille* dont il fit préſent à la Ville pendant ſon Conſulat. Son nom eſt écrit en lettres d'or ſur le ventre de cet animal; mais il eſt encore bien mieux gravé dans les cœurs des Peuples, qu'il a garantis, par ſes ſoins & ſa prudence, de la famine à laquelle

ils furent expoſés pendant ſon Conſulat, qui ſera toujours en bénédiction. Enfin il eſt mort dans les plus beaux ſentimens du monde, & il n'y a perſonne qui n'en ait été édifié. Il ſemble qu'il n'y a qu'à s'appeller du Noyer pour être honnête homme; car ſon frere qui étoit Greffier en chef du Parlement, eſt un homme dont la probité eſt reconnue, & qui eſt eſtimé & conſidéré de tout ce qu'il y a de plus grand & de plus diſtingué à la Cour & à la Ville. Ils ſont, l'un & l'autre, fils d'une Sainte; car Madame du Noyer, leur mere, qui étoit la plus belle femme de Paris, étoit auſſi la plus vertueuſe & la plus dévote. Le défunt laiſſe deux filles de ſon mariage avec Anne Marguerite Petit. L'aînée, qui eſt veuve de M. Conſtantin, Capitaine de Cavalerie, eſt ici un modele de perfection. La cadette eſt en Hollande avec ſa mere, qui étoit Huguenote, & que le réfuge a érigée en Auteur. Vous la devez connoître, car c'eſt la même qui fait la Quinteſſence de la

Haye, dont vous m'avez tant de fois parlé. Voici des Vers qu'elle y inféra, il y a quelque temps, en l'honneur de Madame la Princeſſe de Conti. Je m'étonne qu'ils vous ayent échappé, & je vous les envoie, quoique ce ſoit en quelque maniere faire remonter le cours de la riviere; car vous pouvez voir tout cela dans ſa ſource. Quoi qu'il en ſoit, les voici, ils ſont précédés par ce petit préludе en Proſe.

A S. A. S. Madame la Princeſſe de Conti la jeune, à l'Hôtel de Conti à Paris.

MADAME,

« L'honneur que V. A. S. veut bien
» me faire en liſant quelquefois mes
» Ouvrages, flatte ſi fort mon amour-
» propre, que je ne ſaurois me diſpen-
» ſer de faire éclater ma joie là-deſſus,
» & de rendre ma reconnoiſſance pu-
» blique. J'eſpere, Madame, que V.
» A. S. ne le trouvera pas mauvais,

» & qu'Elle aura la bonté d'accepter
» les hommages que je lui rends dans
» cette Quinteſſence que je prends la
» liberté de lui adreſſer.

On dit que l'aimable Bourbon
S'amuſe quelquefois un moment à me lire,
Et que les traits de mon Lardon
Plus d'une fois l'ont fait ſourire.
S'il eſt vrai, quel eſt l'Apollon
Qui puiſſe déſormais s'égaler à ma Lyre?
Mais quelle Bourbon veux-je dire?
Lecteur, ne ſoyez point là-deſſus en ſuſpens,
C'eſt la plus belle que j'entends.
Je ſais que de la France Elle eſt preſqu'adorée,
Et qu'entre les beautés dont ſa Cour eſt parée,
Il n'en eſt point pour les appas,
Qui lui puiſſe être comparée.
Elle a les traits de Cithérée,
La langue & l'eſprit de Pallas;
Elle en a même la ſageſſe.
Regardez cette taille, & cet air de Déeſſe,
Voyez ſes yeux, mais non, ne les regardez pas,

Si la liberté vous eſt chere.
La coupe de Circé n'avoit rien de ſi doux,
François, la reconnoiſſez-vous
Au portrait que j'en viens de faire?
Faut-il parler encore avec plus de clarté?
Bourbon eſt un beau nom qu'Elle a d'abord porté.
D'hymen Elle en reçut un autre
Preſqu'également reſpecté
De votre climat & du nôtre.
C'eſt le nom de Conti, nom qu'un Héros fameux,
Rendit par ſes exploits ſi célebre en tous lieux,
Qu'il eſt craint & chéri du couchant à l'aurore,
Du Thrace, du Germain, du Sarmate & du More.
Ha! qu'Elle ſoutient bien le poids d'un ſi grand nom!
De ſon heureux hymen nâquit un rejetton,
Délices de Paris, chere & douce eſpérance,
Qui déjà ſait joindre, dit-on,
A l'air fier & guerrier du Dieu de la vaillance,
Tous les charmes de Cupidon.

Mais ma verve m'emporte un peu loin du rivage ,
Et le prend ſur un trop haut ton.
Rapprochons-nous du port, de crainte du naufrage ;
C'en eſt aſſez pour un Lardon.

Les bornes étroites de ce papier ne me permettent pas, Madame, d'en dire davantage, & m'obligent de me renfermer dans celles du profond reſpect avec lequel j'ai l'honneur d'être, Madame, Votre &c.

A. M. PETIT DU NOYER.

Cette lettre de Madame du Noyer a couru tout Paris, où elle a été fort applaudie par la beauté du ſujet ; je m'étonne qu'elle n'ait pas fait du bruit en Hollande, & que vous ne m'en ayiez rien dit juſques ici ; vous êtes plus heureuſe dans votre beau Village. Le charmant Prince de Portugal, qui n'a fait que paſſer ici comme un éclair, vous a honoré pendant ſix mois de ſa préſence, &

& le Czar de la Grande Ruſſie, qui a déjà brillé deux fois dans vos climats, & que nous n'avions pas encore eu l'honneur de voir, vous laiſſe en partant un autre lui-même, & par un ſi précieux Otage vous aſſure de ſon retour. Nous ne laiſſons pourtant pas de nous applaudir de ce qu'un ſi grand Monarque vient de ſi loin briller dans notre Cour, & ſur-tout de ce qu'il a paru très-content de nos manieres, & de l'accueil qu'on lui a fait; car le Maréchal de Teſſé a été à ſa rencontre par ordre du Roi & du Duc Régent, & les caroſſes & les Officiers de S. M. ont été le prendre à Dunkerque. Il a été défrayé pendant ſa route; & pendant ſon ſéjour à Paris & dans tous les lieux par où il a paſſé, il y a eu ordre de lui rendre tous les honneurs imaginables, honneurs qu'il n'a pas toujours voulu recevoir; car il a traverſé en poſte, ſans s'y arrêter, pluſieurs endroits où on lui avoit fait préparer des bals & des cadeaux pour le déſennuyer pendant ſon voyage, & il

eſt arrivé ici le 8 de Mai un détachement des Troupes de la Maiſon du Roi qu'on avoit envoyé à ſa rencontre, qui précédoit & ſuivoit ſon caroſſe ; le reſte bordoit la haye, & il fut conduit ainſi au vieux Louvre, dont on lui avoit fait préparer les appartemens, & où il trouva un ſouper magnifique ſur une table où l'on comptoit huit cens plats. Ce Monarque ne voulut ni ſouper, ni accepter un logement au Louvre ; & après en avoir admiré toute la magnificence, & bu ſeulement un coup pour ſe rafraîchir, il remonta en carroſſe, & ſe fit conduire à l'Hôtel de Leſdiguieres qu'on avoit fait auſſi meuble pour lui, & où il a logé pendant ſon ſéjour ici, qui n'a été que de ſix ſemaines. Le lendemain de ſon arrivée M. le Duc d'Orléans fut lui rendre viſite, & l'après-midi il reçut celle du Roi, qui, accompagné du Maréchal de Villeroi ſon Gouverneur, & ſuivi de cinquante Gardes du Corps, ſe rendit au Palais de Leſdiguieres. Le Czar vint recevoir ce jeune Monarque à la

portiere de ſon caroſſe, le conduiſit dans les appartemens & dans la galerie, & le reconduiſit enſuite à ſon caroſſe, après une viſite d'environ une heure. Le 11 le Czar, accompagné du Prince de Kourakin, du Comte del Hourouki, du Baron Sehaffirow, & du Maréchal de Teſſé, fut dans un des caroſſes du Roi au Palais des Tuilleries, rendre la viſite à Sa Majeſté, qui le vint recevoir à la portiere du Caroſſe, avec les mêmes cérémonies qui avoient été obſervées le jour de devant à l'Hôtel de Leſdiguieres. Les Gardes Françoiſes & Suiſſes étoient ſous les armes, lorſqu'il entra dans la Cour & lorſqu'il en ſortit, & on lui rendit tous les honneurs imaginables. Le même jour le Prévôt des Marchands & les Echevins furent en cérémonie le complimenter, & lui offrir le préſent que la Ville a accoutumé de faire en pareilles occaſions. M. le Duc d'Orléans l'a régalé magnifiquement à Saint-Cloud, & a donné ſes ordres pour qu'il le fut auſſi dans toutes les Mai-

ſons Royales qu'il a viſité, & dont on avoit d'avance meublé ſomptueuſement les appartemens. Ce Monarque a reſté quelques jours à Fontainebleau, où il a eu le plaiſir de courre le Cerf. Il a fait deux voyages à Verſailles, & dans le dernier il y a reſté pendant dix jours. Il emporte les plans de tous ces charmans endroits, & de la maniere dont il s'y prend, il va rendre ſon Pays auſſi agréable qu'il l'a fait devenir par ſes ſoins, grand & floriſſant. On dit qu'il s'accommode fort de nos manieres, & qu'il veut que tous ſes gens ſoient habillés à la Françoiſe. Tout le monde eſt ici charmé de lui, & on le regarde avec raiſon comme un des plus grands Princes qui aient paru; car enfin, avant lui on ne regardoit la Moſcovie qu'en éloignement. C'étoit un de ces Pays lointains qu'on ne connoiſſoit quaſi que par la Carte, & par quelques relations dans leſquelles l'Auteur, qui ne craignoit pas de pouvoir être démenti, nous en donnoit ſouvent à garder.

Ce n'eſt plus à préſent la même choſe, la Moſcovie, ou Grande-Ruſſie, eſt un Pays très-fréquenté & d'un fort grand commerce. Les nombreuſes armées qu'il eſt en état de mettre ſur pied, ſont bien diſciplinées ; les Arts & les Manufactures y fleuriſſent, de même que les Sciences ; l'eſprit brille parmi les perſonnes de diſtinction, & c'eſt de quoi on a tout lieu d'être perſuadé quand on connoît M. le Prince de Kourakin, au mérite duquel on rend ici la même juſtice que vous lui avez rendue. Enfin, l'empire du Czar qui étoit déjà fort vaſte & fort étendu, eſt devenu, par le ſoin qu'il a pris de le policer & de le polir, un des plus grands & des plus redoutables Empires. Ce qui prouve la grandeur du génie de ce Prince, qui a ſeul formé & exécuté de ſi grands projets, & qui, pour les faire mieux réuſſir, s'eſt expoſé aux périls & aux fatigues de pluſieurs longs & pénibles voyages, pour examiner les mœurs & les coutumes de diverſes Nations de l'Europe, &

prendre de chacune ce qu'il y trouveroit de plus digne d'être imité. Son bon goût a paru dans ſon choix, & l'on voit à préſent dans ſa Cour un aſſemblage de ce qui ſe rencontre de meilleur dans chacune des autres en particulier. Il eſt allié avec les plus grandes Puiſſances de l'Europe qui lui envoient tous des Miniſtres, & reçoivent les ſiens. Par le nombre de ſes flottes, la force de ſes armes, & la ſolidité de ſon Conſeil, il eſt en état de ſe faire craindre & deſirer, & faire toujours pancher la balance du côté pour lequel il ſe déclare, comme vous l'avez vu. Vous conviendrez avec moi, qu'il eſt bien fait & de bonne mine, qu'il a l'air vif & martial. Ceux qui peuvent s'entretenir avec lui ſans truchement, trouvent qu'il a beaucoup d'eſprit, & ſon diſcernement paroît dans tout ce qu'il loue & admire. Ici ſon goût pour les Sciences a paru par le ſoin qu'il a eu d'aller voir & revoir l'Obſervatoire, & de s'entretenir avec des Mathématiciens, & de faire em-

plette des choſes les plus curieuſes & les plus utiles pour le bien de ſes Etats & la perfection de ſes Sujets. On peut dire qu'il a bien mis à profit le peu de ſéjour qu'il a fait ici ; car il eſt toujours ſorti dès les ſix heures du matin pour aller voir les choſes les plus dignes de ſa curioſité. Il dînoit tous les jours à dix heures, mangeoit légérement le ſoir, & ſe couchoit d'aſſez bonne heure. Il a été à l'Opéra & à la Comédie ; plus par curioſité que pour ſe divertir, & a marqué moins d'attachement pour les plaiſirs que pour les affaires. Il a eu pluſieurs conférences avec nos Miniſtres, ſur-tout avec le Maréchal de Teſſé, qui avoit été nommé pour lui tenir compagnie pendant ſon ſéjour en France ; & l'on dit que toutes ſes conférences ont roulé en partie ſur la Paix du Nord, & en partie ſur un Traité de Commerce avec la France. Toutes les perſonnes de la Cour ſe ſont empreſſées pour lui procurer de l'agrément, & on dit qu'une des choſes qui lui ont fait le

plus de plaiſir, c'eſt le préſent que le Duc d'Antin lui fit d'une deſcription de la Ville de Paris, traduite en Moſcovite, qu'il lui donna le jour qu'il le régala dans ſa maiſon : ce qui ſurprit ſi agréablement ce Prince, qu'il s'écria, qu'il n'y avoit que les François au monde capables d'une ſi grande politeſſe. Madame la Ducheſſe de Berri lui fit mille honnêtetés lorſqu'il la fut voir au Palais du Luxembourg, & il en a reçu auſſi beaucoup de Meſdames les Ducheſſes d'Orléans, auxquelles il a rendu viſite à Saint-Cloud & au Palais Royal. Il a été auſſi voir la Reine Douairiere d'Angleterre à Chaillot, & n'a manqué en rien de ce que la politeſſe exige. Il a été, la veille de ſon départ, prendre congé du Roi au Palais des Tuilleries, & Sa Majeſté a été enſuite à l'Hôtel de Leſdiguieres lui ſouhaiter un heureux voyage. Il eſt parti d'ici en poſte le 20 de Juin, pour aller coucher à Livri, & un détachement des Troupes de la Maiſon du Roi a eu ordre de l'eſcorter juſqu'à Reims

en Champagne, d'où il a continué ſa route vers nos quartiers, ou du moins vers Aix-la-Chapelle, où il va prendre les eaux. Le portrait que vous me faites de la Czarine ſon épouſe, & tout ce que la voix publique nous en a dit, m'avoit donné une fort grande envie de la voir, & j'aurois bien ſouhaité qu'elle eût été du voyage. On s'y attendoit ici, & l'on eſt très-fâché de s'y être attendu en vain. J'oubliois à vous dire, que M. le Duc d'Orléans envoya au-devant du Czar à Dunkerque, quantité de tapiſſeries & autres meubles, pour tendre dans les divers appartemens qu'il devoit occuper ſur ſa route. On dit que la dépenſe que notre Cour a faite pour ſon entretien pendant ſon ſéjour ici, ſe monte à 14000 livres par jour. Enfin il eſt parti fort content de tout ce qu'on a fait pour lui, & a laiſſé ici une idée fort avantageuſe de ſon mérite. Le Marquis de Prié lui avoit fait auſſi bien des honnêtetés à Bruxelles, de la part de l'Empereur; & le Prince de la Tour l'ac-

compagna même depuis les Pays-Bas juſques ici. Nous avons depuis peu à Paris des nôces les plus magnifiques du monde ; car M. le Cardinal de Noailles, notre illuſtre Prélat, vient de marier l'aînée des filles du Duc de Noailles ſon neveu, au Prince Charles de Lorraine, fils de Monſieur d'Armagnac, qui, outre qu'il eſt, comme vous ſavez, un des plus beaux Princes de la Cour a été reçu en ſurvivance pour la Charge de Grand Ecuyer de France, ſur laquelle le Roi vient, en faveur de ſon mariage, de lui donner un brevet de retenue d'un million. Le Duc de Noailles donne 2 millions en dot à ſa fille qui n'a pas encore treize ans ; la nôce commença à l'Archevêché, où M. le Cardinal, après avoir fait la cérémonie de bénir le mariage, donna un feſtin très magnifique à tous les Conviés, qui furent régalés le ſoir par M. le Duc de Noailles, pere de l'épouſée. Le ſouper fut des plus ſuperbes. Il y eut deux tables de vingt-cinq couverts chacune, toutes deux ſervies

avec une égale magnificence. Cela fut accompagné d'une très-belle Symphonie, ſuivie d'une Comédie Italienne, & un très-beau feu d'artifice fit la clôture de la fête. Comme l'Hôtel de Noailles eſt voiſin du Palais des Tuilleries, le Roi fut ſur un balcon pour voir tirer les fuſées. La jeune Princeſſe reſta une heure ſeule avec ſon époux, *pro forma* ſeulement, & en fut enſuite ſéparée à cauſe de ſa grande jeuneſſe. Elle porte pourtant dès ce jour-là, qui étoit le 12 de Mai, le nom de Princeſſe d'Armagnac, & l'on attend qu'elle ait un peu plus d'âge pour le lui faire porter à plus juſte titre. Je m'imagine que le Prince Charles ſe ſera précautionné de quelque petite amuſette, pour pouvoir attendre patiemment ce temps-là, & pour ſuppléer à la circonſtance qui manquoit à ſa nôce. On dit que, du conſentement de la Maiſon de Lorraine & de celle de Noailles, l'Abbé de Lorraine doit être fait Coadjuteur de M. le Cardinal de Noailles. Les Princes du Sang

qui, comme je crois vous l'avoir déjà dit, ou comme vous pouvez l'avoir ſu d'ailleurs, ſe ſont pourvus devant le Roi, en caſſation de l'Edit donné par ſon Prédéceſſeur en faveur des Princes Légitimés, qui leur donne le droit de ſuccéder à la Couronne, font de nouvelles inſtances pour que Sa Majeſté ſe hâte de leur accorder les fins de leur Requête. Il y a des Mémoires de part & d'autre, & on en remet tous les jours de nouveaux entre les mains des Commiſſaires nommés pour prendre connoiſſance de cette affaire, qui partage à préſent avec celle de la Conſtitution, toute l'attention du public. On parle d'une Requête que la Nobleſſe de France a deſſein de préſenter contre les Ducs & Pairs, & on dit qu'il y a déjà pluſieurs Dames qui ſe ſont aviſées de faire un dais dans leur chambre, prétendant être autant que les Ducheſſes.

Voilà bien des nouvelles que je viens de vous conter, donnez-m'en, s'il vous plait, du pays où vous êtes. Je m'étois

m'étois fait un plaiſir de voir ici le fils de Mylord d'Albémarle, que l'on dit être un jeune Seigneur très-accompli, & j'aurois bien ſouhaité qu'il eût choiſi notre Cour plutôt que celle de Lorraine, pour faire ſes exercices. Il faut eſpérer qu'il y viendra dans quelque temps; car c'eſt toujours ici le centre de la perfection, de laquelle ce jeune Seigneur me paroît bien près, ſuivant tout ce que j'en ai oui dire, & que je n'ai pas de peine à croire, le ſachant fils du Comte d'Albémarle, que j'ai l'honneur de connoître, & au mérite duquel toute la terre rend la juſtice qui lui eſt due. Faites-moi, s'il vous plaît, Madame, celle de croire que je ſuis de tout mon cœur, & pour la vie, Votre, &c. *A Paris, ce.*

SUITE
DES
LETTRES
NOUVELLES,

Galantes, Hiſtoriques, Morales, Critiques, Satyriques & Comiques.

De deux Dames de condition, dont l'une étoit à Paris & l'autre en Province.

LETTRE I.

JE me ſerois fait un ſenſible plaiſir, Madame, de vous apprendre plutôt ma réſidence à Paris, ſi je ne me fuſſe imaginée que votre retraite hors du

Royaume étoit celle du monde & de vos amis : je me ſentois auſſi bien que ceux & celles qui étoient de ce nombre, diſpoſée à vous pardonner votre ſilence. Ce n'étoit point, Madame, ce que vous m'aviez fait eſpérer, lorſque vous voulutes bien me conſulter là-deſſus : Notre petit commerce, me diſiez-vous, en ſera plus agréable, ſur-tout dans un pays qui ne vous étoit pas inconnu, & par le ſéjour que vous deviez faire dans des Cours auſſi brillantes que galantes. Eh quoi ! Madame, pas une ſeule fois de vos nouvelles : il faut que le haſard m'enſeigne le lieu où vous êtes. Ce n'eſt point que malgré votre négligence je ne m'en ſois pluſieurs fois informée. Ce fut même la premiere demande que je fis en arrivant à Paris, j'allai voir Monſieur du Noyer dans ſa retraite au Temple ; * mais il me parut ſi affligé des chagrins que la vôtre lui avoit

* *Réfuge des Banqueroutiers à Paris.*

cauſés, auſſi bien que de la récente perte de votre cher fils, que je n'oſai dans ce premier temps lui faire connoître l'empreſſement que j'avois de vous donner de mes nouvelles & de recevoir des vôtres : je me trouvai même un jour chez lui lorſqu'on apporta une de vos lettres. Je me flattai dans ce moment de pouvoir ſatisfaire ma curioſité ; mais point du tout. Voilà, me dit-il, une lettre de votre ancienne & bonne amie, voici le cas que j'en fais, & la jetta, ſans l'ouvrir, au feu. Elle a bien tort, continua-t-il, de me perſécuter par ſes lettres, c'eſt le ſort de toutes celles que j'en recevrai à l'avenir. Il eſt étonnant que cette femme, après m'avoir ruiné & emporté avec elle pour plus de quarante mille livres de bons effets, qu'elle a emprunté à droite & à gauche, ne m'ait encore écrit que pour lui envoyer des ſecours. S'imagine t-elle que ſes Créanciers, après ſon départ, ne ſont point venus en foule me demander ce qu'elle leur a emporté ? Pour peu que vous

ayiez de curioſité, Madame, me dit-il, je vous en montrerai les mémoires, & afin que vous ſachiez juſques où elle a pouſſé ſon extravagance, je n'ai pas encore eu une de ſes lettres par laquelle elle ne m'ait exhorté d'en faire autant, de courir après elle, & de lui mener feu mon pauvre fils. Je n'oſai, je vous l'avoue, Madame, rien lui répliquer : il ſurvint du monde, la converſation ſe changea, & je me vis, comme tout autre fois, obligée de ſortir auſſi ſavante comme j'étois entrée.

Je ne ſavois enfin plus à qui m'adreſſer, lorſqu'en revenant, il y a quelques jours, du Palais, je vis approcher de mon caroſſe un grand homme d'une figure aſſez extraordinaire, qui me demanda ſi je voulois acheter des livres de Hollande; de ces livres, me dit-il, Madame, qui ſont défendus. Vous connoiſſez la curioſité des François, & ſur-tout celle de notre ſexe là-deſſus : je lui dis de me ſuivre, & ſi-tôt que je fus arrivée chez moi, je lui fis retour-

ner un grand ſac qu'il portoit ſous ſon bras. Le premier de ces livres qui me tomba ſous la main, ce fut le premier volume de vos Lettres Galantes. Il y en a deux, me dit cet homme; ils ſont de cette ſavante & illuſtre Madame *du Noyer*. En voici encore trois de ſes Mémoires, il n'y a rien au monde de mieux écrit. Vous me rendrez aſſez de juſtice, Madame, pour croire que je n'avois pas beſoin de l'approbation de ce Marchand, pour en rendre une parfaite aux beaux talens dont la nature a pris tant de ſoin de vous pourvoir. J'examinai tous ces livres, je n'y trouvai non-ſeulement rien de meilleur; mais même qui approchât de la délicateſſe & du ſtyle de vos Ouvrages. Et ſi-tôt que mon Marchand fut parti, je me jettai dans un fauteuil auprès de mon feu, je commençai à parcourir vos Lettres Galantes; je ne fus pas, je vous l'aſſure, peu ſurpriſe de m'y reconnoître pour votre fidelle correſpondante: je tremblai à chaque feuille d'y trouver mon nom. Je n'étois pas

moins ſurpriſe que vous ayiez rendu public un badinage que nous n'avions établis que pour notre plaiſir : je ne puis même m'empêcher de vous repréſenter, que vous avez un très-grand tort de n'avoir pas maſqué les perſonnages dont elles ſont remplies. Je ne puis même comprendre l'intention que vous avez eu de faire imprimer toutes ces bagatelles. Pour moi, je vous l'avoue, je ne ſerois jamais ſi hardie. J'aurois toujours, quoique femme, préſent à mes yeux, ce fameux Boileau, dont en pareil cas les épaules furent cruellement affligées. Dans quelque Pays, dans quelque Etat du monde où je me trouverois, je ne ſerois jamais ſans appréhenſion. Je veux croire, Madame, que celui où vous habitez, jouit d'une grande liberté ; qu'on y eſt à couvert de la vengeance de ſes ennemis : mais cependant je remarque dans vos Mémoires que vous avez eu de fréquentes alarmes ; que la crainte de vous voir précipitée dans quelques-uns de ces canaux dont la

Hollande eſt remplie, vous a ſouvent obligé de vous retirer plutôt que vous ne l'auriez ſouhaitée : j'y reconnois auſſi que les juſtes eſpérances dont vous vous étiez flattée, n'ont point été remplies ſelon ce que vous vous l'étiez imaginé. Il ſemble même que vous n'avez pas eu ſujet de vous louer des perſonnes de notre Nation & Religion. Je m'étonne fort qu'une perſonne de votre mérite n'ait pas fait plus d'impreſſion ſur leur eſprit ; ils auront été ſans doute jaloux de vos belles qualités ; peut-être n'auront-ils pas été contens de vous avoir vu poſtuler des penſions, lorſqu'ils auront appris l'abondance dans laquelle Monſieur du Noyer a pris ſoin de publier que vous étiez partie. Je croirois facilement que ce doit en être une des principales raiſons, d'autant plus que celle que vous auriez pu obtenir auroit cauſé un tort conſidérable à quelqu'un qui ſe trouve véritablement dans le beſoin. Au ſurplus, Madame, ce n'eſt point à moi d'examiner les motifs que

vous avez eu, auſſi bien que ceux qui vous ont engagé de mettre au jour tous ces Ouvrages. Mon intention n'eſt point de les critiquer. Celle que j'ai véritablement, eſt de vous marquer le ſenſible plaiſir que je reſſens de vous avoir recouvrée, celui que j'aurai toute ma vie de vous donner des marques ſinceres de l'amitié que j'ai pour vous. Et ſi la vérité de vos diſgraces ſe trouve telle que vous la dépeignez dans vos Mémoires, & que ceux de Monſieur du Noyer ne ſe trouvent point juſtes, vous m'obligerez infiniment de vous ſervir de moi comme de vous-même.

Je me flatte, Madame, que vous ne ſerez point fâchée d'apprendre le ſujet qui m'avoit conduite au Palais. C'eſt un fameux Plaidoyé, qui peut-être n'a jamais été, & ne ſera jamais. C'eſt beaucoup vous avancer, il eſt vrai; mais lorſque vous ſaurez que c'eſt la réſurrection d'une très-aimable Dame, j'eſpere que vous en conviendrez avec

moi. Le cas eſt bien extraordinaire : le voici tel qu'il eſt.

Depuis environ trois ans un Gentilhomme des environs de Poitiers ſe trouvoit pour ſes plaiſirs à Paris. Il eſt homme bien fait, ne manque point d'eſprit, il a un bien raiſonnable, de bonne compagnie. Il ſe trouvoit aſſez ſouvent dans une où ſe rencontroit une très-aimable Demoiſelle ; il en devint amoureux ; il lui déclara ſa paſſion. Ses vœux furent acceptés, & après s'être donnés un mutuel engagement, ils le communiquerent à leurs parens. Leur bonheur étoit ſur le point de s'accomplir, lorſque ce Gentilhomme reçut des avis de ſa Province, que ſa mere étoit à l'extrémité. Il communiqua cette fâcheuſe nouvelle à ſa maîtreſſe, lui repréſenta la néceſſité où il ſe trouvoit de s'abſenter pour quelque temps, & lui promit que ſi-tôt la mort ou la convaleſcence de ſa mere, il ne manqueroit point auſſi-tôt de revenir. La Demoiſelle, trop raiſonnable pour ne pas ſe rendre à de ſi juſtes raiſons,

ne s'oppoſa point à ſon départ. Leur ſéparation fut des plus tendres, ils prirent des meſures pour ſe donner de leurs nouvelles ; ils jugerent plus à propos de les adreſſer à un ami commun auquel ils avoient une entiere confiance, que de les recevoir par les voies ordinaires. Cet ami leur témoigna une ſenſible ſatisfaction & reconnoiſſance de l'honneur qu'ils vouloient bien lui faire de ſe confier à lui, & les aſſura d'être fort ponctuel de part & d'autre. Ce Gentilhomme, dans l'eſpoir d'avoir une maîtreſſe & un ami fidele, partit, & ne manqua point ſitôt de leur donner de ſes nouvelles. On ne peut être plus exact dans les commencemens que fut ce confident à ſes amis. La Demoiſelle le regardoit ſi bien comme tel, qu'elle ne recevoit ni n'écrivoit aucune lettre qu'elle ne lui en fît part. Il ſe trouva charmé de toute la délicateſſe des ſentimens dont elles étoient remplies ; il découvroit tous les jours quelque nouvelle qualité dans cette aimable Demoiſelle ;

& lui en trouva à la fin tant, que celle d'ami & de confident qu'il avoit, ſe convertit en celle du plus amoureux des hommes. L'horreur de ſe trouver coupable de perfidie envers un ami, lui fit faire tous les efforts imaginables pour ſe guérir de ſa nouvelle paſſion; mais ayant tous les jours l'objet préſent à ſes yeux, il lui reconnoiſſoit un mérite infini; la confiance avec laquelle elle lui déclaroit les plus ſecrettes penſées de ſon cœur, l'abſence de ſon ami, tout enfin lui inſpira l'envie de ſatisfaire, à quelque prix que ce fût, ſa paſſion. Il imagina cent ſortes de moyens. Celui de les brouiller fut celui qu'il jugea le meilleur: choſe, à la vérité, bien difficile. Mais il n'y a rien dont l'amour ne vienne à bout; il n'y a rien de plus entreprenant, ni de plus induſtrieux qu'un homme amoureux; il s'expoſe à tout, il ſacrifie honneur, biens, amis, & tout ce qu'il a au monde de plus cher. C'eſt, Madame, ce que vous allez connoître dans ce confident. Jaloux du bonheur

prochain

prochain de ſon rival, il croyoit que s'il n'y apportoit aucun obſtacle, il ſe trouveroit le plus amoureux & le plus malheureux des hommes. Que fit-il? Il reçut des lettres de ſon ami, qui lui marquoit que la maladie de ſa mere le retiendroit plus long-temps qu'il ne ſe l'étoit imaginé; que c'étoit une maladie languiſſante. Il le prioit de voir ſouvent ſa maîtreſſe, de lui faire bien ſa cour, de lui témoigner le chagrin qu'il reſſentoit de ſon éloignement, & de vouloir bien lui porter la lettre qu'il lui envoyoit. L'abſence de ſon ami, qu'il prévit plus longue qu'il ne l'avoit auparavant cru, lui donna tout le temps d'exécuter ſes projets. Il commença par ne point rendre la lettre qu'il avoit reçue à cette Demoiſelle, & en écrivit une à ſon ami, par laquelle il lui mandoit que depuis ſon départ il avoit appris bien des nouvelles; que la maladie de ſa mere étoit venue fort à propos, ſans quoi il ſe trouveroit embarqué dans une très-mauvaiſe affaire; qu'il avoit été plu-

ſieurs fois chez ſa maîtreſſe ſans qu'elle eût voulu le voir ni recevoir ſa lettre, & la lui renvoya toute cachetée, & lui diſoit, qu'après de très-exactes perquiſitions, il avoit découvert qu'un dépit amoureux ſeul l'avoit engagée avec lui, qu'elle avoit un amant qui pour une légere diſpute s'étoit brouillé avec elle : mais qu'il étoit revenu à ſes genoux lui proteſter qu'il étoit le plus fidelle & le plus conſtant des hommes ; que ce raccommodement s'étoit de part & d'autre fait avec tant de ſincérité, que dans deux jours au plus tard ils devoient ſe marier. La confiance que le Gentilhomme avoit en ſon ami, la lettre qu'il reçut comme il l'avoit envoyée, ne lui firent nullement douter de cette nouvelle ; la maniere dont on lui en faiſoit le détail, fit même tant d'impreſſion ſur ſon eſprit, que ſe croyant ſacrifié & mépriſé, au lieu de ſe fâcher de la perte d'une telle maîtreſſe, il en témoigna ſa joie à ſes amis, & n'oublia point celui qu'il croyoit l'être. Il le remercia même

avec les termes les plus expreſſifs des bons avis qu'il lui donnoit, & ſur la fin de ſa lettre il lui marquoit qu'il ſe trouvoit aſſez d'auſſi aimables Demoiſelles dans ſa Province pour le vénger de l'infidélité de la Pariſienne.

D'un autre côté la Demoiſelle fort ſurpriſe du ſilence de ſon amant, inquiete du ſujet qu'il pouvoit avoir de la négliger, envoyoit tous les jours chercher le confident, qui dans ces commencemens lui en donnoit de mauvaiſes raiſons ; tantôt il excuſoit ſon ami, tantôt il le blâmoit, & continua ce petit manége juſques à ce qu'il crut voir cette aimable Demoiſelle ſenſible à croire ſon amant infidele ; & ſi-tôt qu'il la vit à ce point, il lui tira un jour une lettre d'une écriture ſi ſemblable à celle de ſon ami, que tout autre s'y ſeroit trompé. Cette prétendue lettre annonçoit que la mort de la mere de notre Gentilhomme avoit changé terriblement ſes affaires ; que par ſon Teſtament, pour des intérêts de famille elle l'avoit engagé à une

Demoiſelle de la Province, & qu'en cas qu'il n'exécutât point ſes dernieres volontés, elle le déshéritoit entiérement; qu'il ne pouvoit, ſans faire un tort conſidérable à ſa fortune, ne point adhérer à ſes dernieres volontés; qu'il le prioit d'aller trouver ſa maîtreſſe, de lui bien demander pardon; qu'il ne vouloit point l'abuſer; que s'il ſuivoit ſon inclination, il ne ſeroit jamais à d'autre qu'à elle; qu'il avoit conſulté ce Teſtament chez les plus habiles Avocats de la Province; qu'il ne ſe trouvoit aucun moyen de le rompre, & qu'enfin il étoit au déſeſpoir de voir ſon inclination forcée; que deux jours ne ſe paſſeroient point ſans qu'il ſe vît dans ce funeſte engagement. Il y a déjà quelque temps, dit ce faux ami à cette Demoiſelle, que j'ai reçu cette lettre: je n'ai point oſé vous annoncer de ſemblables nouvelles que je n'euſſe la confirmation de ſon mariage. C'eſt ce qu'il m'apprend aujourd'hui par une autre lettre que voici, & même que, malgré ſon inclination forcée, il

ne peut s'empêcher de rendre juſtice à celle qu'il a épouſée, que c'eſt une perſonne fort raiſonnable, avec laquelle il eſpere heureuſement paſſer ſes jours. Il faut vous conſoler, Mademoiſelle, dit ce faux confident, c'eſt un mal ſans remede, il ſeroit en quelque façon excuſable, ſi vous n'étiez pas la Demoiſelle du monde la plus parfaite : pour moi, je vous avoue, qu'il n'y a rien ſur la terre que je ne ſacrifiaſſe au plaiſir d'être toute ma vie avec vous. Je vois bien, lui répondit cette aimable Demoiſelle, avec toute la prudence & modeſtie imaginable, qu'il ne faut pas ſe fier aux hommes, & congédia civilement ce mauvais meſſager, pour ſe livrer entiérement à ſa douleur.

Ce faux confident, ou plutôt cet amant paſſionné, après avoir ainſi joué ſon rôle des deux côtés, perſuadé, ſelon la correſpondance qu'il entretenoit avec ſon ami, qu'il ne penſoit plus à ſa maîtreſſe, employa tous ſes ſoins à la conſoler de cette prétendue

infidélité, & peu-à-peu la croyant détachée de ſa paſſion, il s'inſinua dans ſes bonnes graces. Elle ne ſe doutoit nullement du tour qu'il lui avoit joué. Elle l'écouta favorablement, rendit même quelque eſpece de juſtice aux prétendues raiſons de ſon amant. Le parti, au ſurplus, quant à la qualité, la perſonne & les biens, étoit également convenable, à celle de traître & de faux ami près. L'amour le rendit tel : bref, ils ſe marierent & vécurent enſemble deux années, après leſquelles cette aimable Dame fut attaquée d'une maladie qui la conduiſit au tombeau, d'où nous allons la voir reſſuſciter.

Dans ce temps-là notre Gentilhomme apprit de quelques-uns de ſes voiſins & amis, revenus depuis peu de Paris, que la nouvelle du mariage de ſa maîtreſſe étoit fauſſe, qu'il avoit été pris pour duppe, qu'il s'étoit confié à un homme qui l'avoit trahi, que lui-même l'avoit épouſée, qu'il en avoit deux enfans. Ce Gentilhomme

au déſeſpoir de ſe trouver trompé par celui qu'il avoit cru le meilleur de ſes amis, prit ſur le champ la réſolution de venir à Paris en tirer ſatisfaction. Il envoya auſſi-tôt chercher des chevaux de poſte, & partit.

Le premier objet qui ſe préſenta à ſes yeux arrivant à Paris, eſt un convoi funebre qui l'empêche de paſſer outre dans la rue S. Merri. Il demande, ſans y faire attention, qui étoit la perſonne qu'on portoit à l'Egliſe. Quelle ſurpriſe pour lui d'entendre le nom de ſa maîtreſſe! Il deſcendit à la premiere Auberge, revint après le convoi, regarda en pitié faire la cérémonie, & ſe trouvant ſeul avec le Foſſoyeur à l'Egliſe il lui propoſa d'ouvrir la foſſe. J'ai une opinion, lui dit-il, que cette Dame qu'on vient d'enterrer n'eſt point morte. Le Foſſoyeur le refuſa, & lui dit que c'étoit une choſe impoſſible. Voilà cent piſtoles, ſatisfais-moi au plutôt, mon ami, lui repliqua ce Gentilhomme; ſi elle eſt morte, tu les garderas, & ſi elle ne l'eſt point, ne

ſeras-tu pas content de les avoir & de racheter la vie d'une auſſi aimable Dame? Les cent piſtoles, jointes à de ſi bonnes raiſons, firent auſſi-tôt ouvrir la foſſe, & le cercueil, & couper le drap dont elle étoit enſévelie. Le preſſentiment de cet amant ſe trouva juſte : cette aimable Dame n'eut pas ſi-tôt reſpiré l'air qu'elle jetta un grand ſoupir, mais cependant ſans nulle connoiſſance : il lui jetta ſon manteau ſur le corps, le Foſſoyeur & lui l'emporterent dans une chambre où il fit allumer un bon feu, baſſiner un lit, & la ſecourut ſi promptement, qu'en peu de temps elle reprit tous ſes ſens. Où ſuis-je, dit cette aimable Dame, venant de ſa léthargie, regardant d'un côté & d'autre? Quel changement d'appartement? Je ne reconnois rien ici. Qui peut m'avoir conduit dans ces lieux? Ne vous épouvantez point, lui répondit cet amant, ne vous étonnez point de me voir; ce ſont des ſecrets que vous n'êtes point en état d'entendre; ſongez à votre

ſanté. C'en ſont, à la vérité, répondit cette nouvelle reſſuſcitée, & de bien grands pour moi. Par quel haſard eſt-ce que je me vois auprès de vous, le plus infidele de tous les hommes? Apprenez-moi donc ces ſecrets. M'avez-vous enlevée d'auprès de mon époux? Parlez, votre ſilence m'accable. Tranquilliſez-vous, Madame, lui répartit cet amant, rendez plus de juſtice à ma conſtance & à ma fidélité, je vous contenterai en peu de mots ſur le ſujet qui vous a conduite ici. L'amour que j'ai pour vous, Madame, vous à livrée entre mes mains. Que tout ce que je vais vous dire ne faſſe, dans l'état où vous êtes, nulle impreſſion ſur votre eſprit; n'alterez point votre ſanté, qui, comme vous voyez, eſt fort chancelante.

Il n'y a que quatre jours, Madame, que je ſuis parti de chez moi, ayant appris que celui que vous avez épouſé, cet ami en qui vous & moi avions une entiere confiance, étoit le plus traître de tous les hommes. Il m'avoit

écrit qu'un dépit amoureux ſeul vous avoit engagée avec moi, que votre amant étoit revenu à vos pieds vous demander pardon, & que vous vous étiez ſi ſincérement raccommodés, que vous étiez mariés enſemble. C'eſt, Madame, ce que je n'ai ſu, comme je viens de vous le dire, que depuis quatre jours. Je montai auſſi-tôt à cheval pour en venir tirer ſatisfaction. J'ai trouvé, en arrivant en Ville, un convoi funebre; le grand appareil dont il étoit accompagné ayant excité ma curioſité, m'a fait demander le nom de celui ou celle qu'on portoit en terre: on vous a nommée, Madame, je vous ai ſuivi à l'Egliſe, j'ai voulu vous donner juſqu'après votre mort des marques de ma tendreſſe; j'ai voulu avoir encore une fois le plaiſir de vous voir, par un certain preſſentiment que j'ai eu qu'on vous enterroit vive: je me ſuis ſouvenu d'une léthargie ſemblable dont vous avez été attaquée étant fille; mes libéralités m'ont fait, après pluſieurs inſtances, ouvrir votre tom-

beau, & aſſez à temps pour vous délivrer des horreurs de la mort. Cet homme que vous voyez ici préſent, en eſt le ſeul témoin & l'exécuteur : vous n'avez pas plutôt reſpiré l'air, que vous avez jetté un grand ſoupir ; nous avons cru qu'en vous donnant de prompts ſecours, vous nous donneriez quelques ſignes de vie. Ceux que nous vous avons donnés n'ont point été, graces au Ciel, inutiles : ſongez à prendre des forces ; ſongez, Madame, que vous êtes entre les mains d'un homme qui ne fut jamais infidele, & qui, ſans la perfidie de cet indigne ami, ſe verroit entiérement uni à vous. Tout ce que vous me dites, répondit cette aimable reſſuſcitée, me paroît un ſonge. Ce que vous me racontez de ma mort, ce que vous m'aſſurez de votre fidélité, eſt-ce la vérité ? Quoi, le Teſtament de votre mere ne vous a point engagé par des intérêts de famille d'épouſer une Demoiſelle de votre Province ? C'eſt vous, Monſieur, en qui je trouve un amant conſ-

tant & fidele ; c'eſt vous qui m'avez arrachée des bras de la mort, vous m'exhortez à prendre ſoin de ma ſanté. Y a-t-il des remedes plus ſouverains que tout ce que vous me dites ? Oui, je ſerai morte pour ce traître, je me remets entre vos mains, je ſuis à vous. Les bontés que vous avez pour moi, repartit ce fidele amant, la reconnoiſſance que vous me témoignez, pourroient, ce me ſemble, altérer votre ſanté, rien au monde ne m'eſt plus précieux ; tranquilliſez-vous, ſongeons à vous rétablir ; gardons le ſecret, il eſt de la derniere importance, & lorſqu'il ſera temps, nous éclaterons.

Ces deux amans, tranſportés de joie de ſe trouver au-delà même du trépas, conſtans & fideles, ſe racontoient tous les jours la perfidie de leur confident, & les manieres avec leſquelles il les avoit ſurpris. Peu de temps après cette aimable reſſuſcitée rétablit ſa ſanté, bien réſolue de n'abandonner de ſes nouveaux jours ſon amant. Elle reſta

cloſe

cloſe & couverte pendant que ſon fidele amant vaquoit à leurs affaires; il conſulta ſes amis ſans ſe nommer, ſur une affaire de cette nature. La plupart furent du ſentiment que la maîtreſſe devoit reſter à ſon amant. Il conſulta les plus fameux Avocats. Ils ſe trouverent du même ſentiment. Il en fit part à ſa maîtreſſe, elle fut au comble de ſa joie. Ils conſulterent enſemble de quelle maniere ils devoient s'y prendre. Celle qu'ils prirent fut que cet amant allât, comme nouveau venu de la Province, rendre une viſite à l'époux. Il en fut parfaitement bien reçu. L'habillement lugubre dont il étoit vêtu, lui en fit demander la raiſon. Depuis que je ne vous ai vu, mon cher ami, lui répondit l'époux, je me ſuis marié, j'ai perdu mon épouſe depuis quelques jours, voilà deux jeunes enfans qu'elle m'a laiſſé pour gage de notre amour. Je ſuis inconſolable. J'ai perdu tout au monde ce que j'avois en perdant une auſſi aimable femme. Notre Gentilhomme

feignant de ne rien ſavoir, écouta tout tranquillement, lui fit ſes complimens de condoléance ſur cette fâcheuſe perte. Ils ſe firent, à l'ordinaire, mille complimens. L'époux voulut retenir l'amant à dîner. Cet amant le pria de mettre la partie à un autre jour; le lendemain fut pris. L'époux alla rendre viſite à l'amant, & l'amena chez lui, ils dînerent enſemble. Il ne fut encore parlé de rien. Le Gentilhomme invita également l'époux le jour ſuivant, il n'y manqua pas. Ce repas ſe paſſa tête-à-tête, & fut tranquille juſques au deſſert: ils parlerent de leurs anciennes amours; le Gentilhomme lui parla de ſa maîtreſſe qui l'avoit ſi bien ſacrifié: l'époux à ce nom rougit. J'ai appris à mon tour, lui dit le Gentilhomme, bien des nouvelles. Je ſais que vous êtes le plus traître, le plus perfide, & le plus indigne de tous les hommes. J'ai voulu voir juſqu'où vous étiez capable de ſoutenir votre fourberie. Voilà donc comme ma maîtreſſe étoit une coquette, une infi-

dele, qui avoit épouſé ſon amant, & c'eſt vous qui lui aviez annoncé que le Teſtament de ma mere m'avoit obligé d'épouſer une Demoiſelle de ma Province contre ma volonté. Y a-t-il un plus grand traître que vous ſur la terre? Quoi! lui répondit l'époux fort ſurpris, s'imaginant que ce ſecret n'avoit été qu'entre lui & ſa femme, ne croyant point qu'elle fut ſortie du tombeau pour le révéler, qui peut vous avoir ſi mal informé? Il eſt vrai, je me ſuis marié avec votre maîtreſſe, ſon inconſtance vous l'a fait perdre; c'eſt elle qui m'a engagé à vous écrire tout ce que je vous ai marqué; la voyant détachée de vous, j'ai cru ſans bleſſer notre amitié pouvoit m'engager ſolemnellement avec elle. Si je n'avois en main de quoi vous confondre, lui répliqua le Gentilhomme, vous pourriez me perſuader ce que vous dites. Il ſe leva en même-temps, paſſa dans une antichambre, prit la belle reſſuſcitée par la main, & rentrant avec elle: Venez, lui dit-il, Ma-

dame, rendre témoignage de la vérité, venez écouter celui de notre innocence ; venez voir après votre mort le plus affreux de tous les hommes. Que vois-je, s'écria l'époux ? Où ſuis-je ? Quoi ! ma femme en ces lieux ! Par quel prodige ? Quoi c'eſt vous, ma chere femme, que je revois ! Arrête, infâme, lui dit-elle, ne dois-tu pas être content de m'avoir enterrée ? Après ma mort je ne ſuis plus à toi, voici celui à qui j'ai donné ma foi vivante, je lui reſterai après ma mort, je ne ſerai jamais à d'autre qu'à lui. L'époux voulut ſe mettre en devoir de conduire chez lui ſa défunte femme. Mais l'un & l'autre lui conſeillerent de ſe retirer. Il ne fut pas plutôt ſorti qu'il vole chez un Commiſſaire porter ſa plainte, & dreſſer toutes choſes pour intenter un Procès. Pendant ce temps-là notre Gentilhomme mit ſa chere reſſuſcitée en lieu de sûreté, & revint à ſa maiſon attendre les événemens d'un cas ſi extraordinaire. L'époux intenta le Procès il y a environ

un an, il y a eu plusieurs fameux plaidoyers ; celui auquel je me suis trouvée en a été la décision. Tout Paris s'est trouvé dedans, ou aux environs du Palais. Les sentimens des Avocats ont été suivis. On est convenu que pour tout homme qui avoit enterré sa femme, & porté le deuil, il n'y pouvoit avoir aucun recours. Cette aimable Dame a été reconnue comme ressuscitée, & par ainsi maîtresse de ses volontés. L'époux chargé des enfans, sans être cependant exclus de la succession de leur mere. J'ai appris depuis peu que ces deux amans se sont mariés, & partis pour aller passer leurs jours en Poitou.

Il ne convient nullement à une femme d'examiner si cette affaire est bien ou mal jugée. Je crois Messieurs du Parlement trop éclairés pour ne pas rendre justice à qui elle est due. Voilà, Madame, ce qui s'appelle un miracle de notre temps. S'il étoit fait à l'invocation de quelque Saint ou Sainte, je suis persuadée que vous y ajouteriez

peu de foi. C'eſt la vérité toute pure que je vous mande ; tout Paris eſt rempli du bruit de cette affaire. Je ſouhaite, Madame que cette lecture vous faſſe plaiſir, & vous inſpire de me régaler de quelqu'autre petite Hiſtoire, auſſi bien que de croire, malgré notre abſence & notre éloignement, que je ne ceſſerai jamais d'être, Madame, Votre, &c.

RÉPONSE.

VOTRE lettre, Madame, m'a fait un ſenſible plaiſir, elle m'a tirée de l'erreur où j'étois que vous m'aviez, comme toute la terre, entiérement oubliée. Je me ſentois également forcée à vous pardonner votre ſilence : d'autant plus que j'étois parfaitement informée des meſures que Monſieur du Noyer a pris dans les commencemens de ma retraite pour faire ſurprendre mes lettres. Vous ſavez, Ma-

dame, que c'eſt la coutume en temps de guerre à Paris d'ouvrir toutes celles qui viennent du Pays Etranger. Ainſi ne vous étonnez plus, Madame, de ma prétendue négligence : rendez-moi un peu de juſtice. Votre lettre à la vérité m'a très-agréablement ſurpriſe ; mais je ne puis m'empêcher de vous reprocher certaines idées qu'il me ſemble que les plaintes de Monſieur du Noyer vous avoient pu inſpirer. Je crains que vous n'y ayiez ajouté plus de foi qu'en bonne amie vous n'auriez du. Je rends graces cependant au haſard, de m'avoir procuré votre lettre ; je vous ſuis très obligée de vos applaudiſſemens à mes petits Ouvrages ; vous devez vous en attribuer une partie. Le petit défaut que vous y trouvez, Madame, eſt pour me ſervir du proverbe de notre Pays, la rocambole de toutes ces bagatelles ; ſi on n'y trouve pas quelque choſe qui intéreſſe, on y eſt inſenſible ; & lorſqu'on y rencontre quelqu'un de connoiſſance, l'eſpérance d'en trouver

quelqu'autre vous occupe agréablement juſqu'à la fin. Si par exemple votre grand homme au ſac ne vous eût point annoncé mon nom, & que vous en euſſiez trouvé de barbares au lieu de ceux qui ſont dans mes petits Ouvrages, n'eſt-il pas vrai, Madame, que vous ne les auriez point achetés? Quant aux alarmes que j'ai eu autrefois & aſſez fréquemment, je n'y penſe non plus qu'à l'indifférence de Meſſieurs mes Confreres les Réfugiés, j'ai donné aſſez à connoître ailleurs la plupart de leurs bons caracteres. Je vous remercie des offres obligeantes que vous me faites, je n'ai, graces à Dieu, beſoin de perſonne. Permettez-moi de ne point entrer dans le détail des plaintes de monſieur du Noyer. Je vous remercie également de votre petite hiſtoire; de tout autre que de vous, Madame, elle me ſembleroit une fable. Elle eſt des plus extraordinaires, & on peut appeller votre Gentilhomme Poitevin le Phœnix des amours. Je vous envoie le détail de la

triſte deſtinée de l'Abbé de la Bourlie, que vous avez connu autrefois ſous ce nom, & qui l'a été dans le Pays Etranger ſous celui de *Marquis de Guiſcard*. Vous ſavez, Madame, que c'étoit le frere du Comte aîné de cette maiſon, Lieutenant-Général, Commandant de l'Ordre du Saint Eſprit, & Gouverneur de Namur, dans le temps que le Roi Guillaume, de glorieuſe mémoire, reprit ſur la France cette importante Place. Je ne vous parlerai point des motifs qui l'ont engagé à ſortir de ce Royaume. Il en avoit donné une eſpece de manifeſte dans le commencement de ſa retraite, qui ne ſe trouva point du goût des honnêtes gens. Cela lui attira même leur mépris dans le temps qu'il étoit à la Haye. Je me ſuis contentée de la voix du public. Je n'ai jamais eu la curioſité de le lire. Il paſſa enſuite à la Cour de Londres, où il fut reçu comme le ſont en temps de guerre tous les François d'une certaine diſtinction dans les Cours Etrangeres. Les commencemens

ſemblent très-beaux ; mais la fin ſe trouve ſouvent déſagréable.

Le Marquis de Guiſcard fut très bien reçu de Sa Majeſté Britannique ; cette grande Princeſſe lui accorda une penſion de cinq cent guinées, pour ſoutenir le caractere de Colonel, dont elle eut la bonté de l'honorer. On m'a même aſſuré qu'il avoit eu un Régiment de Dragons de ceux qui paſſerent il y a quelques années en Portugal, & qu'il avoit ſupplié Sa Majeſté de vouloir bien le diſpenſer d'aller ſervir dans ce Pays, ce qu'Elle voulut bien lui accorder, & lui conſerver la penſion juſqu'au jour de ſa mort tragique.

Il y a déja plus de deux ans que j'avois prévu qu'il ne pouvoit eſpérer qu'une mauvaiſe deſtinée ; la raiſon que je vous en donnerai eſt connue de très-peu de perſonnes. Le Marquis ſe voyant oiſif à la Cour, chagrin du peu de cas qu'on y avoit fait de ſes projets, l'eſtime qu'on avoit pour lui auſſi diminuée que ſon crédit, il ajouta

certaines propoſitions d'un certain petit François réfugié appellé Rufié, homme d'une aſſez mauvaiſe phyſionomie, qui a paſſé & repaſſé pluſieurs fois d'un côté à l'autre : il ſe dit avoir été Lieutenant de Dragons en France, homme de la premiere qualité, pendant que nous ſavons que ce n'eſt qu'un petit malheureux, d'auſſi baſſe naiſſance que de mauvaiſe figure. Il ſe trouvoit à Londres il y a environ quatre ans, où il alloit comme un nombre de pauvres exilés de leur patrie faire la cour au Marquis, qui en étoit regardé comme le protecteur. Je puis, avec juſtice, dire à ſa louange, que quoique ſon revenu fût très-modique pour ſoutenir ſa naiſſance & ſon caractere, autant qu'il lui a été poſſible, il les a aſſiſtés. Si ce que je vais vous raconter eſt un projet du Marquis, ou ſi c'eſt un piege dans lequel il a donné, c'eſt ce que je ne puis vérifier. Rufié, comme une troupe de gens ſans emploi, fatigué des eſpérances qu'on lui donnoit à cette Cour, s'adreſſa à un

nouveau venu de France, né dans les Cévennes. Il connut à ſon air qu'il n'étoit pas beaucoup chargé d'argent, il l'invita de dîner avec lui, lui fit quantité de careſſes, ſonda ſes intentions, les vues qu'il avoit pour un établiſſement, lui offrit ſes ſervices, & le prévint de ceux du Marquis.

Ecoutez, frere, lui dit Rufié, il ne tiendra qu'à vous de faire ici une fortune conſidérable, ſoyez diſcret, & ſuivez tout ce que je vous dirai; il n'y a pas long-temps que vous êtes dans cette Ville, reſtez chez vous juſques à ce que vous ayiez de mes nouvelles, je ne vous en dis point les raiſons; ſi vous avez beſoin de quelque argent, j'en ai à votre ſervice, je ne vous y laiſſerai pas long-temps. Allez dès ce moment.

Rufié s'en alla du même pas annoncer au Marquis l'arrivée d'un nouvel Ambaſſadeur de la part de nos freres qui étoient opprimés dans les Cévennes, lui dit qu'il étoit chargé de Lettres de Créances pour la Reine, qu'ils demandoient

demandoient du ſecours, & que pour peu que Sa Majeſté eût la bonté de leur envoyer quelques Officiers, & un peu d'argent, ils ſe trouveroient plus de quinze mille hommes pour faire une puiſſante diverſion; qu'il eſpéroit qu'il voudroit bien avoir la bonté de préſenter cet Ambaſſadeur à Sa Majeſté.

Le Marquis ne manqua point de prendre la balle au bond, il s'imagina que ce ſeroit une occaſion pour aller ſignaler ſon courage, & ne douta nullement, comme en effet il le fut, qu'il ne fût nommé Général de cette nouvelle Armée. Vous n'avez, répondit le Marquis à Rufié, qu'à venir demain avec lui, nous prendrons des meſures pour cette affaire.

Rufié, très-ſatisfait de voir le Marquis donner dans le piege, retourna auprès de ſon reclus, lui fit part du deſſein qu'il avoit projetté, lui fit ſa leçon d'une maniere qu'il ne ſe trouvât point court. Ils fabriquerent des Lettres de Créance, & le lendemain

ils allerent les préſenter au Marquis, qui avec plaiſir ſe chargea du ſoin de les produire aux Miniſtres. Les Miniſtres en parlerent à la Reine. S. M. ordonna de tenir un Conſeil extraordinaire, tous furent d'avis de profiter d'une occaſion ſi favorable à la cauſe commune. Le Marquis fut déclaré Lieutenant-Général des Armées de Sa Majeſté, & Général en Chef de l'Armée Cévénoiſe, avec plein pouvoir de nommer tous les Officiers-Généraux & autres, ſelon ſon choix. Rufié y fut déclaré Colonel avec l'agrément de diſpoſer de tous les emplois du Régiment qu'il devoit mettre ſur pied. Le Marquis reçut une Ordonnance de mille guinées pour ſe mettre en équipage. Rufié fut gratifié d'une autre de deux cent, & l'Ambaſſadeur fut très-libéralement récompenſé. On les aſſura de remiſes conſidérables, ſi-tôt qu'ils auroient paſſé la mer. Ce Général, le Colonel & l'Ambaſſadeur, partirent De Londres avec leurs inſtructions, & arriverent à la Haye, où tous nos con-

freres, qui ſont ici dans l'inaction, & à une très-modique penſion, allerent en foule leur faire la cour. Le Marquis, comme Général, diſpoſa des emplois de cette Armée les plus diſtingués. Rufié nomma les Officiers de ſon Régiment imaginaire.

Toute cette affaire étoit en bon train; mais il manquoit une ſeule choſe à ce magnifique projet, c'étoit un ordre que le Marquis avoit d'aller à l'Armée le communiqua à Mylord Duc de Marlborough, & de ne point l'exécuter ſans ſon conſentement.

Le Marquis ordonna à tous ſes Officiers, ne doutant nullement de l'approbation de ce Général, de ſe tenir prêts à marcher après ſon retour. Il alla trouver le Mylord, lui montra les ordres de la Reine, lui fit un ample détail de tout ce qui avoit été réglé, & lui dit qu'il avoit déja aſſemblé un bon nombre d'Officiers.

A peine ce Général eut-il entendu le Marquis: Je m'étonne, lui dit-il, qu'un homme d'eſprit comme vous

ayiez fait de ſemblables propoſitions à la Reine & à ſon Conſeil. Il y a là-deſſous un ſecret que je ne comprends point, le temps nous en éclaircira. Je vous défends, comme Général de S. M., de paſſer outre, retournez à la Haye attendre ſes ordres, & congédiez tous vos Officiers.

Le Marquis, fort étonné d'une ſemblable réponſe, n'oſa y repliquer, il revint à la Haye, tous ſes Officiers allerent auſſi-tôt le complimenter ſur ſon heureux retour, il n'oſa leur avouer la mauvaiſe réception qu'il avoit eue, non plus que les ordres qu'il avoit de les congédier, commiſſion qu'il donna à Rufié, qu'il exécuta avec chagrin pour ceux qui s'étoient déja mis en équipage. Il fallut cependant prendre patience, & prendre quelqu'autre parti. Celui du Marquis & de Rufié fut de retourner à Londres.

Le Marquis alla auſſi-tôt faire la révérence à la Reine. Sa Majeſté le reçut d'une maniere à lui faire con-

noître qu'Elle n'étoit nullement contente de ſa conduite. Le bruit ſe répandit dans toute la ville, que le Marquis avoit trompé la Reine & ſon Conſeil ; ce bruit ſe répandit également à la Cour. Les ſentimens de Mylord Marlborough y étoient conformes. Le Miniſtere propoſa à Sa Majeſté de faire ſortir le Marquis du Royaume, ou du moins de le priver de ſa penſion. Cette grande Princeſſe, par une bonté extraordinaire, n'ordonna ni l'un ni l'autre, elle réduiſit ſeulement ſa penſion à trois cens Guinées.

Il eſt vrai que le Miniſtere, après cette action, ne le jugeant plus digne des bontés de Sa Majeſté, en différa le plus qu'il lui fut poſſible le payement.

Le Marquis chagrin d'avoir donné ſi facilement dans cette affaire, accablé du mépris de tous les honnêtes gens, traînoit la vie du monde la plus languiſſante. Il alloit à la Cour & chez les Miniſtres, ſeulement pour y ſolliciter ſon argent. Il ſongea au moyen de faire ſa paix en France. Il écrivit au Comte

ſon frere pour tâcher d'obtenir ſa grace, & quelque petite penſion pour pouvoir ſubſiſter.

Il n'oſa envoyer directement ſes lettres, il les adreſſa à Mylord Portmore Ambaſſadeur de Sa Majeſté à Lisbonne, pour les faire paſſer en France.

Dans ce temps-là on rapporta à Rufié que le Marquis avoit publié quelque choſe à ſon déſavantage : il s'en alla un matin le trouver ; il ſe rencontra chez lui un Colonel François, avec lequel il prenoit le Chocolat. Soyez le bien venu, dit le Marquis à Rufié, vous nous tiendrez compagnie ; il ordonna en même temps d'apporter une taſſe. Non pas pour moi, lui répartit Rufié, enfonçant ſon chapeau ſur ſes yeux, ſe promenant à grands pas, murmurant entre les dents ; & tout ce que le Marquis put entendre, c'eſt qu'il n'étoit pas homme dont on dût parler de la maniere.

Le Marquis & le Colonel le regarderent l'un l'autre, ils ne ſavoient auquel des deux il en vouloit : Voilà un

homme, dit le Colonel, qui paroît fort en colere. Le Marquis fatigué de ſes rodomontades, lui demanda ce qui le rendoit de ſi mauvaiſe humeur : Rien, lui répondit Rufié ; je ſai ſeulement qu'il y a des gens dans le monde qui parlent de moi en certains termes, qui n'oſeroient me regarder entre les deux yeux. Le marquis ſcandaliſé de cette réponſe, ne voulut point en préſence du Colonel avoir aucune explication. Il pria Rufié de paſſer dans une autre Chambre & ferma la porte ſur eux. Qu'as-tu, lui dit le Marquis, contre moi, qui puiſſe t'obliger à venir m'inſulter en préſence d'un honnête homme ? Pourquoi ne pas choiſir un autre champ de bataille ? Pourquoi te plains-tu que j'aie dit à tes amis que tu m'as engagé dans ce malheureux embarras, qui m'a diſgracié de la Cour, & fait fuir de tous mes amis ? N'eſt-ce pas la vérité ? Si tu n'es pas content, tout-à-l'heure je ſuis prêt de t'en donner ſatisfaction, quatre coups d'épée ſeront bien-tôt faits, & en même temps il mit l'épée à la main.

Rufié épouvanté de la fermeté avec laquelle le Marquis lui tint ce diſcours, changea bien de langage, il n'oſa mettre l'épée à la main, ſa fureur déſarmée, ſes rodomontades rabaiſſées, il demanda mille pardons au Marquis, lui dit que c'étoient des diſcours de Ville, qu'il ne les avoit jamais crus.

Je ſuis fâché, lui repartit le Marquis, d'avoir voulu faire l'honneur à un maraut comme toi de tirer l'épée avec lui: retire-toi de ma préſence, tu mériterois que j'appellaſſe mes gens, & te fiſſe donner les étrivieres pour punir ton inſolence. Il ouvrit en même temps la porte, & vint rejoindre le Colonel, auquel il raconta la ſcene comme elle s'étoit paſſée. On ne ſauroit exprimer la rage & le déſeſpoir où étoit Rufié d'avoir ſi mal ſoutenu ſes fanfaronnades. Réſolu de ſe venger à quel prix que ce fût, il craignit que la voie des honnêtes gens ne fût pas la meilleure pour ſa perſonne. Il alla comme le dernier des malheureux chez quelques Miniſ-

tres de la Reine, leur déclarer que le marquis avoit de grandes correſpondances en France, qu'il avoit des projets de la derniere conſéquence à l'Etat, qui étoient prêts d'éclater; qu'il ſavoit de bonne part qu'il envoyoit ſes Lettres par le Portugal; qu'il les portoit chez Miladi Portmore, qui les envoyoit à ſon époux. L'avis de Rufié fut écouté, la Reine en fut dans le moment informée; Elle ordonna auſſitôt d'arrêter le Marquis & tous ſes papiers. Cet ordre fut à l'inſtant exécuté, & le Marquis conduit avec tous ſes papiers devant les Juges que Sa Majeſté avoit ordonnés. On laiſſa quelque temps le Marquis dans une antichambre, où par haſard il ſe trouva un canif ſur une table dont le Marquis ſe ſaiſit, & le coula dans ſa bouche: peu après on lui ordonna d'entrer. Et comme ſes Juges avoient réſolu, ou plutôt cru de tirer quelques ſecrets d'importance de ſa bouche, monſieur de Harlai commença ſon diſcours par lui reprocher l'aſile qui lui avoit été accor-

dé, les bontés extraordinaires de la Reine, les pensions & les gratifications qu'il avoit reçues de Sa Majesté. Il est surprenant, lui dit ce Ministre, qu'après tant de bienfaits on reconnoisse encore en vous un traître à l'Etat, un homme indigne de toutes les bontés de Sa Majesté.

Le marquis se trouva si outré des reproches injurieux que ce Ministre lui faisoit, ou soit qu'il se sentit coupable, qu'il tira son canif, se jetta à corps perdu sur lui, & le perça de deux coups dont il courut quelque danger.

Les personnes qui se trouvoient dans la chambre voyant la fureur du Marquis, le sang couler à ce Ministre, mirent l'épée à la main, percerent le Marquis de plusieurs coups dont deux lui passerent à travers du corps. Sa fureur redoubla lorsqu'il se sentit frappé; on eut une peine extraordinaire à se saisir de sa personne; l'assemblée se sépara; le Marquis fut conduit à la Tour; ses blessures furent trouvées mortelles; il écrivit à monsieur de S.

Jean Secrétaire d'Etat. Ce miniſtre alla le voir, il eut une conférence de deux heures avec lui.

Le Marquis le pria de vouloir demander pardon à monſieur de Harlai de ſon emportement, & de l'aſſurer qu'il mouroit ſon ſerviteur.

Le Marquis ne vécut que deux jours, il fut mis dans une cuve d'eau marinée, dans laquelle il fut expoſé au public, comme quelque monſtre marin. Tout le monde s'étoit attendu qu'on feroit le procès à ſon cadavre ; mais ſoit que le Marquis ne s'eſt point trouvé coupable de quelque grand crime, ou que les Loix d'Angleterre ne permettent point de juger les morts, on ordonna de le faire enterrer.

Je ſuis fâché, madame, qu'il ne ſe trouve rien que de triſte dans cette hiſtoire, je l'ai faite un peu exprès, pour me venger de m'avoir écrit trop naturellement vos ſentimens, j'eſpere cependant par ma premiere le réparer.

Je ſuis ſurpriſe que vous ne me parliez de ma fille *Conſtantin* ; ma chere

Pinpette, qui entre à ce moment, m'en fait ſouvenir. Quoiqu'elle n'ait qu'une idée confuſe d'avoir eu l'honneur de vous voir, elle me prie de vous faire ſes complimens, elle m'annonce la viſite de monſieur le Comte *de la Motte d'Hervilliers*. Ce nom m'eſt tout-à-fait inconnu, je vais le recevoir, & je finirai ma lettre par le détail de cette viſite.

Je ſuis fort embarraſſée, madame, de vous faire le détail de la viſite de monſieur le Comte, c'eſt un grand parleur; auſſi entêté de ſa qualité que de ſon mérite: il paroît mécontent du Roi & du Royaume de France, il m'a ſouvent répété qu'on rendoit à cette Cour peu de juſtice aux perſonnes de diſtinction, que le Miniſtere de la Guerre avoit été long-temps en de très-mauvaiſes mains, & que l'ignorant monſieur *de Chamillard* lui avoit fait de grandes injuſtices; qu'il devoit être tout au moins Général Major; ce que vous appellez en France Maréchal de Camp.

Je

Je vous avoue, madame, que toutes ces plaintes m'ont inſpiré une très-grande curioſité de ſavoir, qui poſitivement eſt monſieur le Comte *de la Motte d'Hervilliers*; car je n'ai jamais vu aucun de nos plus zélés réfugiés François, qui fût plus outré, & qui parlât en ſi mauvais termes contre le Roi & ſon Miniſtre. Il m'a dit avoir commandé le Régiment de Froulai, vous connoiſſez le Chevalier de ce nom, celui qui étoit de notre temps à Toulouſe. Je vous ſerai très-obligée, madame, de vouloir bien vous en informer auprès de lui; ce ſera ſans doute ſon Régiment, ou celui du Comte ſon neveu, qu'il aura commandé : Il m'a aſſuré qu'il feroit quelque ſéjour à la Haye, & m'a promis, s'il ne m'incommodoit point de me faire l'honneur de venir tous les jours me voir.

LETTRE II.

L'HISTOIRE de *l'Abbé de la Bourlie*, madame, m'a fait beaucoup plus de plaiſir que vous ne vous l'êtes imaginée. Je l'ai connu trop particuliérement lorſqu'il étoit dans notre Province, pour ne pas m'intéreſſer à ſa funeſte deſtinée. Je m'étonne que vous ne l'ayiez point connu lorſque vous étiez à Paris. Je vous dirai en peu de mots les raiſons de ſa retraite. *L'Abbé de la Bourlie* étoit attaqué de trois défauts aſſez ordinaires à bien d'honnêtes gens : Il étoit joueur, aimoit les Dames, & ne haïſſoit point la bouteille. Ce ſont comme vous ſavez, madame, trois belles qualités fort peu convenables aux hommes de ſon caractere. Auſſi avoit-il donné ſi bon ordre à ſes petites affaires, que ſes revenus, qui ſe montoient à plus de vingt-cinq mille livres par an, ſe trouvoient

engagés pour plus de ſix. Vous avouerez avec moi qu'avec un revenu auſſi conſidérable, monſieur l'Abbé auroit pu & dû vivre dans le monde avec honneur, éviter un ſi malheureux ſort, & comme tous les autres Abbés de ſon rang, parvenir aux ſuprêmes dignités Eccléſiaſtiques. Le Comte ſon frere eſt plus que jamais en faveur. Sa Majeſté lui a donné un appartement à Verſailles, & il a un pavillon dans le Louvre, où il eſt ſuperbement logé & meublé. Ce ſont des graces, comme vous le ſavez, madame, que le Roi n'accorde qu'aux perſonnes qui ſont auſſi diſtinguées que l'eſt monſieur *le Comte de Guiſcard*.

Je ne puis, madame, malgré l'empreſſement que vous me marquez d'apprendre l'hiſtoire de monſieur le Comte *de la Motte d'Hervilliers*, me diſpenſer de vous faire part d'une petite ſcene qui ſe paſſa dans les premieres années que je ſuis arrivée à Paris, quoique ce ſoit aux dépens de *M. Du Noyer*. Je ne vous crois plus aſſez bien enſem-

ble pour ne pas en rire comme les autres. Vous verrez même que malgré votre abſence il paſſa agréablement ſon temps : c'étoit dans celui de ſon Refuge au Temple. C'eſt un endroit, comme vous le ſavez, madame, très-borné pour les plaiſirs, puiſqu'outre un certain nombre d'honnêtes Banqueroutiers, il s'y trouve peu d'honnêtes gens. *M. Du Noyer* avoit chez lui formé une petite aſſemblée des plus huppés : On y jouoit à l'hombre tous les après-midi, on y ſoupoit preſque tous les ſoirs, & ſur-tout, lorſqu'il s'y rencontroit quelques amis du dehors. Nous nous y trouvâmes un ſoir, *l'Avocat-Général* du Grand Conſeil, ſa chere compagne *Madame Lador*, *Mademoiſelle Colinet*, deux de ces honnêtes Banqueroutiers, *M. Du Noyer* & moi.

Je ne crois pas que *Mademoiſelle Colinet* vous ſoit connue, c'étoit dans ce temps-là une jeune blonde de vingt à vingt-deux ans, d'une taille médiocre : elle n'a nulle beauté réguliere,

elle joue à l'hombre, fouette le Champagne & le Bourgogne, chante le petit Vaudeville : elle eſt, je vous aſſure, fort divertiſſante à table, je veux croire qu'elle l'eſt ailleurs, j'en laiſſe la déciſion à *M. Du Noyer.*

Nous jouâmes l'après midi à l'hombre, nous allâmes ſur le ſoir nous promener dans le jardin de l'*Abbé de Chaulieu*, nous revînmes ſouper, nous nous étions parfaitement bien réjouis la journée, lorſque notre joie fut troublée par deux accidens aſſez riſibles.

Le laquais de *M. Du Noyer* en nous verſant à boire tomba en foibleſſe à nos pieds. Nous crûmes que ce garçon étoit attaqué du haut mal, l'épouvante nous prit à tous, un chacun courut de ſon côté, *M. Du Noyer & Mademoiſelle Colinet*, comme les plus intéreſſés, reſterent charitablement pour le ſecourir, ils le porterent ſur un lit; cette charitable Demoiſelle crut qu'en lui déboutonnant ſes habits il reſpireroit & redeviendroit de ſa foibleſſe. Mais quelle ſurpriſe pour elle de voir

bondir deux gros tetons, elle tomba de ſon côté à la renverſe. M. Du Noyer occupé du ſien à ſecourir ſon laquais, ne s'apperçut de la déboutonnade que lorſqu'il vit à la renverſe mademoiſelle Colinet. Je ne crois pas que jamais homme ſe ſoit trouvé dans un tel embarras, il ne ſavoit à laquelle des deux il devoit courir, il nous appella au ſecours, nous y vînmes tous, nous portâmes la Laquaiſe ſur ſon lit : elle ne revint pas plutôt de ſa foibleſſe, qu'elle jetta les hauts cris. M. Du Noyer nous avoua le malheureux penchant qu'il a pour le ſexe, qu'il y avoit près d'un an qu'il gardoit cette malheureuſe ſous ce déguiſement, nous dit qu'elle étoit groſſe & prête d'accoucher. Il envoya auſſi-tôt chercher une ſage-femme, qui après l'avoir viſitée, nous aſſura que les affaires étoient en bon train. Pendant ce temps-là madame Lador & l'Avocat-Général étoient reſtés auprès de mademoiſelle Colinet, qui étoit également revenue de ſon évanouiſſement,

ſi foible cependant, qu'elle n'avoit point la force de faire éclater ſon reſſentiment. Elle nous demanda ce qu'étoit devenue cette fille déguiſée : nous voulûmes lui perſuader qu'elle s'étoit trompée, elle tourna la tête de côté & d'autre. M. Du Noyer prétendit égagalement la déſabuſer ; mais la petite perſonne lui ſauta au viſage, & avec ſes belles petites mains le déchira en pluſieurs endroits. Elle y étoit même ſi acharnée, que ce ne fut pas ſans peine que nous la retirâmes. Nous fîmes ſigne à M. Du Noyer de lui laiſſer paſſer ſes premiers mouvemens, & de ſe retirer. La petite perſonne vouloit à toute force s'en aller ; nous employâmes notre rhétorique à la retenir & la conſoler. M. Du Noyer revint à ſes genoux, voulut lui demander pardon. La petite perſonne ſe baiſſa tout doucement, dira une de ſes mules, ſignal pour M. Du Noyer, qui le fit retirer encore une fois, & la petite perſonne ne voyant plus ſon infidele ſur qui décharger ſa colere, elle ſe

rua ſur cette belle glace que vous ſavez qui étoit ſur une de vos cheminées, & ſe retourna ſi promptement ſur votre grand miroir, qu'elle briſa l'un & l'autre en mille pieces.

Le bruit de ce petit carillon rappella auſſi-tôt M. Du Noyer, qui ſe mit à ſon tour ſi fort en colere contre la petite perſonne, que nous ne pûmes empêcher qu'elle ne reçut quelques ſoufflets & coups de pieds au cul, la traita cent fois de gueuſe, de putain, lui demanda ſi elle prenoit ſa maiſon pour un mauvais lieu. La petite perſonne de ſon côté écumoit de rage; elle faiſoit tous ſes efforts pour lui arracher les yeux; tout ce qu'elle trouvoit ſous ſes mains elle le briſoit, & le lui jettoit à la tête. C'étoit ce qui ſe peut appeller un carillon de tous les diables. Je ne crois pas qu'aucune maiſon ſe ſoit trouvée en pareille déſordre. La petite perſonne modéra enfin ſes tranſports, nous pria inſtamment de la laiſſer ſortir, ſe contenta de nous prendre tous à témoins de ce qui s'é-

toit passé, & de dire à M. Du Noyer, qu'elle lui apprendroit à traiter de cette maniere une fille de qualité.

Aussi-tôt qu'elle fut sortie, nous exhortâmes M. Du Noyer à lui écrire le lendemain, & lui faire quelque honnêteté. Il n'en voulut rien faire, elle lui tint parole, elle alla porter ses plaintes chez le Maréchal d'Etrées. Ce Maréchal ordonna sur le champ à un Exempt d'aller prendre les informations, & quoique nous n'ayons pas voulu les uns ni les autres accuser la vérité, sur la simple dépositon de la la petite personne, M. Du Noyer fut condamné à lui demander pardon à genoux en présence de la même compagnie, & de lui signer un écrit par par lequel il la reconnoissoit pour une demoiselle d'honneur.

Cette Sentence ne fut cependant point exécutée, l'amour de M. Du Noyer se réveilla : Un sincere repentir lui fit écrire la lettre du monde la plus respectueuse & soumise, qui fit tant d'impression sur le cœur de cette belle,

qu'ils ſe raccommoderent, à condition néanmoins de chaſſer la Laquaiſe de la maiſon, & à celle auſſi d'avoir ſoin de la mere & de l'enfant. Cette pauvre créature eſt morte depuis un an ; ſon enfant, qui eſt un petit garçon, eſt actuellement chez M. Du Noyer, qui lui tient lieu du vôtre : Mademoiſelle Colinet occupe dans ſon cœur la place que vous y poſſédiez autrefois.

Je crois que ſi le Seigneur diſpoſoit de votre ame, il uniroit par les ſacrés liens du mariage leur amour, qui me paroît ſi bien cimenté. Il a conſulté même pluſieurs avocats pour faire diſſoudre votre mariage. Il ne s'en eſt pas trouvé un de cet avis.

Je ne ſai ſi vous êtes informée, que ſon frere le Tréſorier Général de l'Armée de Flandres, s'eſt retiré de tous ſes Emplois, & vient d'épouſer la Concubine qu'il entretenoit depuis quinze ans. Je crains que ce mariage ne faſſe tort à votre poſtérité, & ſur-tout à votre aimable fille madame Conſtantin. Je ne l'ai pas vue, il y a très-long-

temps, je ne manquerai pas de l'aller voir, & de vous en donner par ma premiere, des nouvelles.

J'aurois aſſez de matiere pour deux lettres, j'aime cependant beaucoup mieux, madame, un peu vous ennuyer que de ne pas vous ſatisfaire ſur le Comte de la Motte d'Hervilliers. Vous allez trouver ſa qualité terriblement métamorpoſée : J'ai ſuivi les avis que vous m'avez donnés.

J'envoyai, il y a quelques jours, prier le Chevalier de Froulai de venir chez moi, il voulut bien me faire ce plaiſir, je lui montrai votre lettre ; vous connoiſſez ſon air jovial, il ſe prit à rire comme un fou lorſqu'il apprit les ſuprêmes titres de M. le Comte de la Motte d'Hervilliers. Voilà, me dit-il, un grand maraut, je ſerois trop long à vous raconter ſon Hiſtoire, je n'en ſai même que quelques pieces détachées : Si vous ſouhaitez, madame, continua-t-il, j'aurai l'honneur de vous accompagner cet après midi chez une dame de mes amies & de ſa connoiſ-

ſance, elle ſe fera un très-grand plaiſir de vous développer ce qu'elle ſait, vous n'avez qu'à me donner votre heure, & je ne manquerai point de me rendre chez vous.

Le Chevalier vint comme il me l'avoit promis. Nous allâmes chez cette dame. Après les complimens ordinaires nous fîmes tomber la converſation ſur monſieur le Comte : il parut un ſi prompt changement ſur ſon viſage, qu'il me donna bon augure que j'aurois une entiere ſatisfaction. Le Chevalier, après avoir reſté quelques momens, nous laiſſa en liberté, & lorſque nous fûmes tête-à-tête, elle commença cette hiſtoire en ces termes :

Vous ſavez, madame, qu'il y a quelques années que *Dancourt* donna au Public la petite Comédie des Vacances : le Héros de cette Piece eſt un Procureur de cette Ville appellé *Thomas*, auquel ce fameux Comédien a donné le nom de *Grimaudin d'Hervilliers*, qui eſt celui d'un petit bien de Campagne près de Fontainebleau, qu'il

qu'il a tiré du Château de Gaillardin. Le ſujet de cette piece eſt ce Château que Thomas ſe fit adjuger pour ſes frais du procès qu'il avoit eu ſoin d'entretenir pluſieurs années. L'époux qu'il donna à la fille du Capitaine de Dragons, n'étoit autre choſe qu'un Gendarme. Ce Comédien a cru apparemment trouver plus de matiere pour le ſpectacle dans l'équipage du Capitaine, que dans celui du Gendarme. Le fils de Grimaudin, repréſenté comme Lieutenant de ce Capitaine, eſt, madame, le Comte de la Motte d'Hervilliers, dont vous me demandez l'Hiſtoire. Je crains, madame, d'abuſer de votre patience : j'ai auſſi une petite grace à exiger de vous, c'eſt une entiere diſcrétion, je ne puis vous raconter l'hiſtoire du fils de Grimaudin, ſans vous avouer les foibleſſes que j'ai eues pour lui.

Vous jugez bien, madame, que je m'y ſuis engagée, mais non point avec de ſi grands ſermens, que je ne puiſſe vous ſatisfaire ; & comme mon indiſ-

crétion s'envole dans un pays étranger, que cette dame n'eſt plus de l'âge du monde, je ne crois plus avoir l'honneur de la voir. Je me ſuis un peu écartée, revenons à ſon hiſtoire.

Sans les deux enfans qui ſont repréſentés dans cette Comédie, il reſte encore un jeune Grimaudin, & une jeune Grimaudine, avec la Maman & le Papa Grimaudin dans le Château de Gaillardin.

Madame Grimaudin eſt une groſſe femme, qui avant la décadence de ſon mari faiſoit aſſez de bruit dans ſon quartier, c'étoit le rendez-vous de toute la Cléricature chicaneuſe.

Je me trouvai, il y a quelques années, accablée de deux grands procès; j'ai un époux qui ne s'embarraſſe nullement de ſes affaires domeſtiques, il n'a d'autre occupation que ſes plaiſirs campagnards, ſes chevaux & ſes chiens ſont ſon unique attachement.

Je vous puis aſſurer, madame, que depuis vingt ans, je ne crois point l'avoir poſſédé trois mois.

Thomas étoit mon Procureur, j'étois ſouvent obligée d'aller chez lui ſolliciter mon procès, & de l'attendre lorſqu'il n'étoit point à la maiſon. La groſſe Thomas étoit aſſez complaiſante quelquefois pour me tenir compagnie, je n'ai jamais connu femme plus entêtée de ſon antique mérite. Cette groſſe citrouille, malgré le nombre d'années dont ſa tête ſe trouvoit chargée, étoit toujours aſſez heureuſe pour rencontrer des gens qui vouloient bien prendre la peine de lui en conter, moyennant, à la vérité, quelque petite penſion à ces heureux amants.

Je me trouvai un jour chez elle avec votre Comte de la Motte, je m'imaginai d'abord que c'étoit quelque plaideur de diſtinction, qui, comme moi, venoit ſolliciter ſes affaires. Je remarquois en lui des airs & des manieres qui n'étoient nullement du calibre de celles d'un fils de Grimaudin. La mere auſſi adroite à rendre ſervice à ſon prochain comme à elle-même, nous laiſſa enſemble juſqu'à ce que ſon époux fut

de retour. Je ne fus jamais plus ſurpriſe que de les voir ſaluer d'un bon ſoir mon pere, bon ſoir mon fils, & lorſque je voulus ſortir, je me vis ſi accablée d'honnêtetés de toute la famille, que je ne pus me diſpenſer d'accepter le bras de M. le Comte pour me conduire, non plus que des fréquentes viſites qu'il me rendoit.

Je me flattois qu'en faiſant honnêteté à toute cette famille, mes procès en iroient mieux; j'ai cependant reconnu que je me ſuis lourdement trompée.

L'adjudication du Château de Gaillardin fit dans ce temps-là un ſi grand bruit parmi les plaideurs, & ſur-tout entre les pratiques de Thomas, que chacun d'eux crut être ruiné. Tous les pauvres Plaideurs, dont il ſuçoit les bourſes juſques aux entrailles, ſe liguerent enſemble, préſenterent Requête au premier Préſident, lui remontrerent l'injuſtice qu'il y auroit qu'un tel monſtre de chicane demeurât impuni, & agirent ſi fortement,

que ce Juge, auſſi équitable qu'il y en ait jamais eu, prit connoiſſance des friponneries de Grimaudin, lui ordonna de ſe défaire de ſa charge, & de ne jamais paroître au Parlement.

Grimaudin trop heureux d'en ſortir avec une ſi douce Sentence, remit ſa Charge entre les mains d'un autre, à condition de payer ſes dettes, ſe bannit lui-même de Paris, & s'en alla demeurer avec ſa famille au Château de Gaillardin.

Je m'étois inſenſiblemont accoutumée à recevoir M. le Comte. Je vous ai avoué ma foibleſſe, madame, je ne voulus point lui faire reſſentir les chagrins que ſon pere m'avoit cauſés; il venoit tous les jours chez moi, il me pria de vouloir lui retirer une petite fille. Cette propoſition me ſurprit, ne ſachant nullement qu'il fût ou qu'il eût été marié. C'eſt ce qu'il m'expliqua, me diſant qu'avant que d'entrer dans les Gendarmes, où il étoit pour lors, il avoit été Aide-major du Régiment d'Alaigre; qu'il s'étoit trouvé du

côté d'Heſdin en garniſon ; qu'il s'étoit marié avec une jeune demoiſelle qui quelques années après étoit morte, & lui avoit laiſſé cette jeune perſonne dont il me parloit ; que c'étoit une jeune brune, qui promettoit beaucoup, & qu'il m'auroit des obligations infinies ſi je voulois bien me charger de ſon éducation ; que ce ſeroit une compagne pour la mienne, qui eſt à-peu-près du même âge : ce que je lui accordai avec plaiſir.

Vous ſerez ſurpriſe, me dit-il, de me voir, après avoir été Aide-major & Capitaine dans le Régiment d'Alaigre, réduit à être Gendarme. J'ai eu des ennemis qui voulurent perſuader au Colonel que j'avois détourné quelques effets appartenans au Régiment : Le Colonel le crut, & me fit caſſer. Je vous aſſure cependant, madame, qu'il n'y a rien de plus faux, car outre ce qu'on me demandoit, j'avois eu un valet qui m'avoit emporté plus de la moitié de mon équipage : raiſon, madame, dont vous allez par la ſuite juger de la vé-

rité. J'ai mieux aimé, continua-t-il, entrer dans les Gendarmes, que de reſter à Paris à battre le pavé.

L'abſence de mon époux me donnoit beaucoup de liberté, je lui fis donner un appartement à quelques maiſons de la mienne, je n'ignorois point ſes facultés, je lui offris ma table, je l'introduiſis chez mes amis ſous le nom d'un Gentilhomme du pays d'Artois, celui du fils de Grimaudin, ne m'auroit pas trop honorée. Tant que nous avons joui de cette bienheureuſe & derniere paix, jamais homme ne fut plus rampant, plus ſoumis & plus amoureux. La Déclaration de la guerre lui fit redoubler ſes empreſſemens, ce que j'étois aſſez bonne d'attribuer à ſa reconnoiſſance, & je m'applaudiſſois dans l'opinion où j'étois de ne pas croire avoir obligé un ingrat.

Il vint me trouver un matin, ſe jetter à mes genoux : Je vous ai, me dit-il, madame, tant d'obligations, que j'eſpere que vous voudrez bien que je vous aie celle de ma fortune. On leve

de nouveaux Régimens, le marquis d'Orſert-Boiſſiere veut bien me vendre la Majorité de celui dont il a l'agrément ; il ne me demande que mille écus : c'eſt un tréſor pour moi, & qui dans peu me donnera de quoi reconnoître toutes vos bontés. J'eus celle, madame, de me laiſſer fléchir, je lui donnai les mille écus. Il ne reſta pas deux mois dans cet Emploi, ne partit point même de Paris pour en prendre poſſeſſion : il revint encore une fois avec l'air du monde le plus empreſſé, me dire qu'il ne dépendoit que de moi que ſa fortune, mais une fortune des plus conſidérables, fût faite. J'ai, me dit-il, fait la meilleure affaire du monde, j'ai trouvé un ami qui l'eſt du Comte de Froulai : moyennant deux cent piſtoles, madame, il s'engage de me faire donner la Lieutenance Colonelle du Régiment de ce Comte. C'eſt un jeune Seigneur qui n'eſt pas encore en âge de prendre connoiſſance de ſes affaires, je ſerai chargé de la levée du Régiment, ce ſera pour moi

un puits d'or. Je vous prie, ma chere Dame, que je vous aie encore cette derniere & unique obligation. J'eus la même facilité, madame, je donnai les deux cens piſtoles.

Il eut raiſon de dire que ce ſeroit la derniere obligation qu'il m'auroit, la levée de ce nouveau Régiment lui remplit aſſez ſa bourſe pour le rendre le plus inſolent & le plus ingrat des hommes. Si j'en recevois des nouvelles, c'étoit aſſez rarement ; lorſqu'il venoit à Paris, je le trouvois ſi bouffi d'orgueil, qu'il ſembloit qu'il m'honorât infiniment de me rendre quelques viſites. Je fus ſi outrée de ſes manieres impertinentes, que je me trouvai obligée de lui reprocher ſon ingratitude ; il me repartit avec la derniere inſolence, qu'il étoit à préſent aſſez grand Seigneur pour me dédommager de quelques centaines de piſtoles que je lui avois prêtées ; je n'en ſais pas, me dit-il, bien le nombre ; tenez, voilà des blancs ſignés ; je veux vous faire connoître ma bonne foi, vous les rem-

plirez de ce que je puis vous devoir, prenez un peu de patience, & je vous payerai ; nous ſommes à l'entrée de la Campagne, ce n'eſt point la ſaiſon de ſe défaire de ſon argent.

Il fut aſſez heureux de ſe trouver dans ſon petit commandement au Pays de Vaës en Flandre, qui lui fournit des ſommes aſſez favorables pour faire emplette d'un petit équipage, auſſi-bien que d'une jeune, grande & haute Flamande, avec leſquels il revint l'hyver à Paris.

La ſeule viſite, madame, que j'en reçus, ce fut pour venir retirer ſa fille de chez moi ; il me pria de la lui donner pour aller à la Comédie ; je demandai à être de la partie, il me donna de mauvaiſes raiſons, & ne revint plus ; il m'envoya le lendemain demander ſon petit équipage, je le lui renvoyai. Je reſtai quelques jours ſans en apprendre aucune nouvelle, je me ſentois piquée au vif, je mis des eſpions en campagne, j'appris avec une douleur extrême que ce ſcélérat m'avoit ſacrifié

à une coureuſe d'armée, ſœur d'une certaine margot de Namur qui voltigeoit dans tous les boucans de Paris.

Je m'étois ſi fort attachée à la jeune fille, j'avois tant pris de ſoin de ſon éducation, que j'eus horreur de la cruauté du pere, de la livrer à ſi mauvaiſe compagnie.

J'allai un jour chez lui pour lui repréſenter le tort qu'il feroit à l'établiſſement de cette jeune enfant, je ne lui demandai pour toute reconnoiſſance de mes bienfaits, ſi non qu'il me la rendît. Il ne voulut ſeulement pas m'accorder le plaiſir de lui parler.

Je fus ſi indignée de ce procédé, que je réſolus de me venger, & me faire payer les billets. Je le fis appeller devant les maréchaux de France, il parut à la citation qui lui fut faite : beaucoup mieux inſtruit des formalités des billets qui doivent paroître devant leur Tribunal, il eut l'audace de dire qu'il étoit néceſſaire que les ſiens fuſſent écrits entiérement de ſa main : il en fut quitte pour une mercuriale, que le

Maréchal de Duras lui fit, en lui faiſant connoître qu'il n'étoit pas d'un homme d'honneur de dupper ainſi une dame, & ſur-tout lorſqu'il m'avoit obligation de ſa fortune.

De le citer en d'autres Juſtices, je prévis bien que n'étant point en droit de faire empriſonner ſa perſonne, j'employerois de l'argent mal-à-propos.

J'eus recours aux armes des dames, les pleurs, les reproches, un ſincere repentir d'avoir obligé un ingrat, ſont toute la monnoie que j'en aie juſqu'à préſent reçue.

Les Officiers de ce nouveau Régiment, la plûpart n'ayant jamais ſervi, ſe deſſillerent peu-à-peu les yeux, reconnurent avec le temps les rapineries de la Motte, commencerent à crier un peu haût, ſe croyant fort déshonorés de ſe voir commandés par le fils d'un Procureur, dont il conſervoit ſi bien les maximes. Ils en porterent leurs plaintes à leur Colonel. Il ordonna à la Motte de ne ſe plus mêler en aucune maniere des affaires du Régiment.

Il

Il avoit assez bien fait les siennes pour prendre un autre parti, il s'imagina être un homme fort nécessaire à l'Etat pour lui conserver le Royaume de Naples : il s'intrigua auprès de quelques Commis de Bureau, & moyennant quelques centaines de pistoles, il obtint un Brevet de Colonel pour aller dans ce Royaume à la suite du Régiment de Beauvoisis.

Il n'eut pas si-tôt reçu son Brevet & l'ordre qui l'accompagnoit, qu'enthousiasmé de ses grandeurs futures, il partit de Paris avec sa fille & sa coureuse, alla s'embarquer à Toulon, & se rendit à Naples.

Si jamais homme se trouva échu de ses espérances, ce fut la Motte. Lorsqu'il voulut aller faire la révérence au Marquis de Grigni, pour lors Gouverneur Général d'Armée dans ce Royaume, & le faire souvenir qu'il avoit l'honneur d'être son allié : Je sais, lui répondit le Général, que la mere de la demoiselle que vous avez épousée, étoit ma parente & bonne amie ; mais

je n'ai jamais reconnu ni l'une ni l'autre dans celle qui s'eſt ſi fort méſalliée; vous êtes ſans doute fils de ce Procureur de Paris, qui ſe fit caſſer pour ſes friponneries dans le Régiment d'Alaigre. Par quel haſard êtes-vous Colonel? Et-ce quelque action éclatante? Je ne vous ai vu ſur aucune Gazette.

Je m'étonne qu'on donne des Brevets de Colonel à ſi bon marché en France. Au ſurplus, monſieur, dit-il à la Motte, faites votre devoir, le déshonneur que vous avez apporté dans ma famile m'a un peu échauffé, je n'ai jamais fait tort à perſonne, vous êtes Colonel, reſtez ici ſi bon vous ſemble, on vous payera vos appointemens.

La réception de ce Marquis étonna ſi fort la Motte, que toute ſa réponſe fut une très-profonde révérence avec laquelle il ſe retira, au déſeſpoir de voir tous ſes Châteaux en Eſpagne tomber en ruine: il renferma de chagrin ſa fille & ſa coureuſe dans un Couvent: il n'oſa paroître lui-même

en Public, non plus que ſe faire reconnoître Colonel.

Il écrivit auſſi-tôt à ſes Protecteurs & à ſes amis, les pria de lui envoyer un ordre de retourner inceſſamment, il le reçut peu de temps après, & revint à Paris dans le temps que le Roi avoit donné ordre de lever pluſieurs Régimens. Le Maréchal de Noailles eut l'agrément d'un des deux bataillons. La Motte eut recours à ſes protecteurs, il s'en trouva un qui étoit ami intime du ſecrétaire de ce Maréchal, il lui offrit des préſens ſi conſidérables, que le ſecrétaire trouva moyen de perſuader ſon maître, qu'il ne pouvoit faire une meilleure emplette que la Motte pour mettre à la tête de ſon Régiment. Le Maréchal qui avoit une entiere confiance à ſon Secrétaire, lui accorda pour la Motte tout ce qu'il lui demanda.

Le Régiment fut mis ſur pied, les préſens ne tarderent pas long-temps à être payés, la Motte ſut tirer la quinteſſence du ſuc de ce nouveau Régi-

ment, & remplir ſa bourſe, que ce voyage de Naples avoit cruellement altérée.

La Motte ne fut jamais ſi brillant, ſi magnifique en équipage; mais cela ne fut pas de longue durée. Une ligue offenſive & défenſive ſe forma entre les Officiers, qui comme ceux du Régiment de Froulai examinerent leurs comptes, ſur-tout celui de l'habillement, où il ſe trouva une faute d'orthographe ſeulement de 7 mille francs, jointe à pluſieurs autres, non pas à la vérité d'un ſi grand volume. Ils apprirent en même temps que toute ſa qualité étoit d'être fils de Grimaudin, quoiqu'il ſe fût donné au Maréchal & à eux pour Gentilhomme du pays d'Artois; ils ſignerent tous une plainte, dont ils envoyerent le double, l'une à la Cour, & l'autre au Maréchal. Monſieur de Chamillard envoya un ordre à la Motte de venir rendre compte de ſa conduite : il vint à Paris.

Le Maréchal, par l'interceſſion de ſon Secrétaire, obtint qu'il ne ſeroit

point caſſé, mais bien démis de ſon commandement du Régiment, & reſteroit Colonel reformé.

Quelque temps après il ſe leva une petite ſédition dans le Limouſin; on y envoya quelques Compagnies détachées pour ranger les mutins à leur devoir. La Motte informé de cette nouvelle eut recours à ſes amis, il jugea bien que ce ſeroit pour lui une bonne petite guerre, la rétribution qu'il leur offrit, lui fit obtenir un ordre de s'y rendre & de commander ces Compagnies Franches.

Ce fut effectivement pour lui une petite guerre bien douce, il pêchoit en eau trouble, il vouloit continuer, lorſque ce tumulte fut appaiſé; mais l'Intendant de la Proviuce, informé & importuné des gens que la Motte pinçoit de près, écrivit encore contre lui & reçut un ordre non-ſeulement de le caſſer, mais même de l'arrêter juſqu'à ce qu'il eût reſtitué tout ce qu'il avoit exigé.

Cet ordre ne fut cependant point ſi

prompt, que le Commis ne ſut en donner avis à la Motte : il en ſut ſi bien profiter, qu'il s'en alla au plutôt, & ſe retira en Italie.

Le Pape étoit lors en guerre avec Sa Majeſté Impériale. Sa Sainteté avoit beſoin d'officiers : la Motte avec ſa Patente de Colonel ſe préſenta, il obtint un Régiment. Cette guerre, comme vous le ſavez, madame, n'a pas été de longue durée ; la Motte comme tous les autres guerriers, fut congédié.

La Motte ne ſe ſouvenant plus de ſa conduite paſſée en France, forma un nouveau projet étant à Gênes, qu'il crut être néceſſaire à l'Etat ; il écrivit au Marquis de Torci, Miniſtre & Secrétaire d'Etat, que s'il vouloit avoir la bonté de parler à Sa Majeſté, dans ſix ſemaines au plus tard, il pourroit conduire un Régiment complet d'Officiers & de ſoldats au ſervice du Roi.

Le Marquis de Torci reçut la lettre de la Motte. Il envoya un de ſes amis

s'informer au Bureau de monſieur Chamillard, quelle ſorte d'homme étoit celui qui faiſoit une pareille propoſition. Sur la réponſe qui lui fut faite, ce Miniſtre répondit à la Motte, que le Roi n'avoit en aucune maniere beſoin des ſervices d'un homme comme lui.

La Motte très-ſurpris de cette réponſe, apprit que ce Miniſtre s'étoit rendu à la Haye pour les Conférences de la paix. Il vint en poſte lui faire la révérence, & lui étaler le zele qu'il avoit pour le Roi ſon maître. Ce Miniſtre lui répondit qu'il étoit fâcheux pour lui de s'être trouvé tant d'ennemis; que pas une ſeule perſonne dans tous les Bureaux de Verſailles n'avoit dit du bien de lui. La Motte voulut ſe juſtifier, ſes raiſons furent inutiles. Il fut trop heureux que ce Miniſtre voulut bien lui accorder un paſſeport pour aller en Eſpagne.

La précipitation avec laquelle il avoit été obligé de partir du Limoſin, l'avoit éloigné un aſſez long-temps

de ſa chere Flamande, ils ſe trouverent à Paris, où ils firent peu de ſéjour. La Motte fit tous ſes efforts pour mener avec lui ſa fille; mais cette jeune perſonne étant très-mécontente du voyage de Naples, rien ne la put faire obéir.

La Motte ainſi fut obligé de partir avec la ſeule Flamande, à laquelle ſur les frontieres de Gaſcogne il donna le titre de madame la Colonelle. Ils allerent l'un & l'autre en cette qualité ſaluer monſieur le maréchal de Montrevel, Gouverneur de Bordeaux & de toute la Province. La Motte lui témoigna qu'il n'avoit point voulu paſſer dans ſon Gouvernement, ſans venir avec ſon épouſe prendre ſes ordres pour l'Eſpagne.

La figure de madame la Colonelle inſpira un certain air de bonté au Maréchal, il leur offrit ſa maiſon, ſes ſervices & tout ce qui dépendoit de lui. Je ſuis, dit ce Maréchal à la Motte, ami intime de la Princeſſe des Urſins, vous ſavez en quel crédit eſt

cette dame à la *Cour de Madrid*, je vous donnerai des lettres pour elle, & vous recommanderai si fortement, que j'espere qu'elle fera pour moi tout ce qui lui sera possible. Nous sommes, continua-t-il, dans une saison très-mauvaise pour exposer les Dames dans un si long voyage ; je vous conseille, monsieur, de nous laisser madame jusqu'à ce que vous ayez un établissement dans le pays où vous allez : nous prendrons soin de lui procurer tous les divertissemens de cette Ville.

La Motte comprit à ce discours qu'il étoit nécessaire de sacrifier sa maîtresse à sa fortune : il remercia le Maréchal des bontés qu'il vouloit bien avoir pour son épouse, la lui remit entre les mains, & reçut des lettres de recommandation si favorables, qu'il ne les eut pas si-tôt présentées, que la Princesse des Ursins obtint pour lui l'agrément de lever un nouveau Régiment sous le nom de Luxembourg.

Pendant ce temps-là le Maréchal jouissoit tranquillement de madame la

Colonelle ; il lui avoit donné un appartement chez lui, il n'y eut pas une dame de Bordeaux qui ne crût que ce fût une dame de la premiere qualité. Toutes s'empreſſerent à lui venir faire leur cour, perſuadées que c'étoit la faire au Maréchal. Madame la Colonelle ſe trouvoit ce qu'on appelle plongée dans les honneurs & les plaiſirs, lorſque malheureuſement pour elle il ſe trouva un jeune officier à la table du Maréchal, qui la reconnut pour la ſœur de Margot de Namur.

Le repas lui dura un ſiecle : il ne fut pas ſi-tôt dehors qu'il alla chez toutes les dames rire à gorge déployée, ſe mocquer d'elles, leur reprocher leur négligence à ſe trouver ſi tard à faire leur cour à la ſœur de Margot de Namur. Ces dames n'entendirent rien à cette énigme : cet Officier la leur expliqua.

Vous ſavez, meſdames, leur dit-il, que vous allez tous les jours faire votre cour à cette dame qui demeure chez M. le Maréchal, je ſuis perſuadé

qu'il eſt dans l'erreur, je ſors de dîner de chez lui, je n'ai jamais été plus ſurpris que des égards qu'il a eu pour une certaine femme qu'on m'a dit qui demeure chez lui. Je ne l'ai pas moins été de l'entendre appeller madame la Colonelle. C'eſt une des plus grandes coureuſes de l'armée de Flandres, qu'un certain la Motte a ramaſſée, & en a fait ſa maîtreſſe.

Vous devriez en avertir M. le Maréchal, lui repartit une, il n'aura pas ſujet d'être content de vous s'il l'apprend par quelqu'autre. Ma foi, madame, vous avez raiſon, repliqua cet Officier, j'y vais du même pas.

Cet Officier alla auſſi-tôt chez le Maréchal, demanda à lui parler en particulier. Il lui fit le même détail qu'aux dames. Le Maréchal en parut ſurpris. Tout ce que vous me dites eſt-il vrai, répondit-il à cet Officier? Cela eſt comme j'ai l'honneur de vous le dire, repartit cet Officier: ce n'eſt pas à des perſonnes de votre rang qu'on en impoſe; s'il eſt néceſſaire,

monſieur, je le ſoutiendrai devant elle.

Le Maréchal ne jugea pas à propos une telle explication, il fit venir madame la Colonelle dans ſon appartement, ne voulut faire aucun éclat. Un Officier digne de foi, madame, lui dit-il, vient de m'avertir que vous n'êtes point femme de celui avec qui vous êtes venue chez moi, & pluſieurs autres choſes fort à votre déſavantage. Je vous conſeille dès-à-préſent d'aller rejoindre votre époux ou votre amant. Je ſais les beſoins où vous vous trouvez, voilà une bourſe où vous trouverez dequoi faire votre voyage. Le meilleur avis que je puis vous donner, eſt de ne pas jouer un ſemblable tour à un autre Gouverneur, vous ne vous en tireriez peut-être pas ſi bien. Vous pouvez partir demain, mais, en attendant, je vous prie de ſortir de ma maiſon.

Madame la Colonelle voulut ſe juſtifier ; mais le Maréchal lui tourna le dos, & ne voulut depuis l'entendre, ni la voir. Elle fit venir auſſi-tôt du

monde

monde pour emporter ſon bagage, s'alla cacher dans une chambre à la premiere Auberge, & elle partit, comme il lui étoit ordonné, dès le lendemain.

La Motte informé de ſon départ, prévint les Officiers de ſon Régiment de l'arrivée de ſon épouſe : il alla au-devant d'elle avec pluſieurs. Ce ne fut que fêtes magnifiques & repas les premiers jours. Le récit qu'elle lui fit de ſon départ de Bordeaux ne laiſſa pas de lui donner de l'inquiétude. Il ne fut pas dans la peine d'en attendre les ſuites.

Si la Motte eût été un homme qui eût voulu ſe remettre devant les yeux ſa conduite paſſée, il ſe trouvoit encore une fois en poſte aſſez conſidérable pour pouſſer loin ſa fortune. Mais il ſemble que ce vice de piller, ſurtout les Officiers, étoit enraciné d'une telle maniere en ſon eſprit, qu'il n'a jamais ſu s'en corriger.

Son Régiment étoit compoſé de toutes ſortes de nations, & de gens qui ſavoient trop bien leur compte pour

ſe laiſſer dupper. La crainte de perdre leurs emplois, dont, à la vérité, ils avoient obligation à la Motte, leur fit tolérer ſes premieres rapineries: ils reçurent même leurs comptes ſans vouloir les examiner; car la Motte, quoique Colonel, n'a jamais entendu laiſſer le maniement des affaires du Régiment au Major. Ils ſe fatiguerent cependant, & commencerent à parler entr'eux.

Ils apprirent que le Duc de Noailles faiſoit grand bruit à l'Armée de voir la Motte à la tête d'un Régiment, & qu'il diſoit hautement qu'il étoit honteux à la Cour de Madrid de ne point s'informer mieux des gens à qui elle confioit le commandement des Troupes; que la Motte étoit un Aventurier, chaſſé honteuſement du Régiment du Maréchal ſon pere.

Ce bruit raſſura ces Officiers dans l'appréhenſion où ils étoient de chagriner leur Colonel. Ils parlerent ouvertement, & porterent leurs plaintes à la Cour de Madrid. Il y en eut même

qui ayant appris que la Motte avoit reçu quelques lettres du Général Staremberg, commandant l'Armée ennemie, & les avoit tenues ſecrettes, en donnerent avis à la Cour.

Tout ceci ne put ſe faire, & ſe tenir ſi caché, que la Motte n'en fût informé; & prévoyant la foudre qui étoit prête de l'écraſer, muni de mille piſtoles qu'il venoit de recevoir pour les uſtenciles du Régiment, il feignit le matin une petite promenade, & s'alla jetter avec ſa Flamande parmi les Ennemis, qui n'étoient pas éloignés de la Place où il étoit. Voilà, madame, tout ce que je puis vous apprendre de ſon Hiſtoire.

Je ſuis ſurpriſe qu'il donne dans le monde cette coureuſe pour ſa femme, il a ici la ſienne; ce qu'il avoit très-grand ſoin de me cacher, & que j'ai appris par un cas aſſez ſingulier.

Je me trouvai il n'y a pas long-temps à la Profeſſion d'une Religieuſe; j'y fus, comme pluſieurs autres, invitée au repas; j'étois placée vis-à-vis

d'une petite dame boſſue & d'une figure aſſez peu revenante. Quelqu'un lui demanda des nouvelles de ſon époux. Le nom de madame de la Motte, que tout le monde lui donna, m'excita quelque curioſité, & ſur-tout lorſqu'on lui demanda ſi elle ſavoit qu'il avoit obtenu un Régiment en Eſpagne.

A peine fûmes-nous levées de table que je m'approchai d'elle par maniere de converſation ; je lui dis que je connoiſſois un Colonel de la Motte, je lui demandai ſi c'étoit ſon époux : ſa réponſe me parut embarraſſée. Je la priai de venir dans un coin de la ſalle, nous prîmes chacune une chaiſe, & nous faiſant connoître l'une à l'autre, nous cherchâmes quelque conſolation dans notre commune deſtinée.

Je ſuis femme de celui dont vous me parlez, dit-elle, & je comprens, à ce que vous me racontez, madame, que vous êtes celle qui avez eu tant de bontés pour lui, & qui en avez été ſi mal récompenſée.

Pour moi, madame, je bénis le jour de notre ſéparation, j'étois une femme ruinée, s'il eût demeuré plus long-temps avec moi. Je conviens que je ſuis d'une figure à inſpirer à un époux peu de tendreſſe. Si c'eût été un honnête homme, il devoit ſe conſulter après m'avoir vue, s'il ſe ſentoit aſſez d'honneur pour en uſer bien avec moi. J'ai reconnu & trop tard que ce malheureux n'en vouloit qu'à mon bien, les mauvais traitemens que j'en ai reçus, les plaintes que j'en ai portées, m'ont fait obtenir une ſéparation de corps & de biens.

Je n'ignore pas qu'il ſe fait paſſer dans le monde pour un homme veuf; j'ai pris mon parti, diſgraciée comme je le ſuis de la nature, j'emploie mon temps & le peu de bien que j'ai ſu conſerver en œuvres pieuſes, j'y trouve la conſolation de l'eſprit & l'eſpérance de mon ſalut. Le ſeul plaiſir que je reſſens, eſt celui de mépriſer ceux du monde. Je vous conſeille, madame, d'en uſer de même, vous y trouverez

plus de douceur, qu'à obliger comme nous avons fait des ingrats.

Je fus fort charmée, madame, des bons ſentimens de madame de la Motte, j'ai profité de ſes conſeils, j'ai renoncé également aux plaiſirs de ce monde, j'y trouve cette tranquillité d'ame qu'elle m'a dépeinte.

Je ſouhaite de tout mon cœur que l'inconſtance de la fortune, que la Motte a ſi ſouvent éprouvée, lui inſpire un ſincere repentir de ſes péchés, & que Dieu veuille le convertir.

Je ne m'attendois pas, je vous aſſure, madame, qu'en ſortant d'un très-bon repas je me verrois régalée d'une prédication femelle, je n'ai pu m'empêcher de rire de cette fureur précipitée à ſe jetter dans la dévotion. Il ne faut pas s'en étonner ſi fort, cette dame eſt d'un âge auquel ſi nous n'abandonnons point les plaiſirs, ils nous quittent d'eux-mêmes.

Je trouve ma lettre & cette Hiſtoire ſi longues, que je n'oſerois l'accompagner d'aucunes réflexions. Comme

vous m'avez paru vous y intéreſſer, je n'ai rien voulu omettre. Je ſouhaite de tout mon cœur qu'elle vous faſſe quelque plaiſir, & que les bons ſentimens de ces deux dames vous inſpirent ceux de nous venir voir. Plût à Dieu que mes ſouhaits fuſſent accomplis, & que je puſſe vous dire ici que je ſuis, madame. *A Paris ce, &c.*

RÉPONSE.

VOUS avez raiſon, madame, de croire que je ne ſuis plus ſi bien avec monſieur du Noyer, pour ne pas rire avec vous de l'aventure que vous m'écrivez. Elle eſt toute des plus facétieuſes; ma chere Pimpette, malgré le reſpect qu'elle conſerve pour ſon pere, en fait de ſi grands éclats de rire, que j'ai cru qu'elle tomberoit malade.

Il y a long-temps que j'étois informée de ſes amours avec mademoiſelle Colinet, auſſi-bien que des démarches

qu'il a faites pour notre divorce. Je n'ai jamais connu cette Demoiſelle.

Sur le portrait que vous m'en faites, il faut qu'elle ſoit terriblement amoureuſe, pour s'être ſi facilement racommodée, après avoir été ſi rudement maltraitée; la vertu de monſieur du Noyer à entretenir deux perſonnes enſemble, n'y a, à ce que je crois, pas peu contribué. Pour moi je ne l'ai jamais éprouvé, tant que j'ai vécu avec lui; il m'a ſouvent même obligée, quoique contre mon inclination, d'obſerver des jeûnes qui ne ſont point aſſurément dans le Calendrier de l'Egliſe Romaine.

Je plains le ſort de cette malheureuſe, que ſon déguiſement lui avoit attachée. Vous m'obligerez ſenſiblement, madame, de l'exhorter de ma part, à prendre ſoin de ce petit innocent, tendre fruit de leurs amours.

Je ne ſuis point fâchée, n'étant plus à portée ni en âge, qu'il tienne lieu de celui que la mort nous a enlevé.

Le déguiſement de cette pauvre créa-

ture me fait ſouvenir d'une certaine maſcarade que je fis il y a quelque-temps avant mon départ, que bien des perſonnes m'ont reproché avoir oublié dans mes mémoires, que j'eſpere que vous ne ſerez point fâchée d'apprendre; & ſi vous avez cru, madame, me divertir aux dépens de monſieur du Noyer, vous ne la ſerez pas moins aux miens.

Elle me ſervira, quoique contre mon intention, d'une entiere juſtification auprès de vous, ſur les ſoupçons que vous auriez pu former ſur ma conduite.

Je vous avouerai franchement que c'eſt l'unique raiſon qui précipita mon départ. Si j'ai déguiſé au Public les ſommes que j'ai emportées, je n'ai pas cru que ce fût un cas de conſcience de ne les point accuſer. J'ai laiſſé aſſez de bien en France pour les payer. Si j'ai poſtulé des penſions dans les Cours Etrangeres, je prévoyois bien que la décadence de la maiſon de la belle Boulangere cauſeroit celle

de monſieur du Noyer, & qu'en manifeſtant ce que j'avois emporté, on ne manqueroit point de me l'attribuer. J'aurois cru en femme prudente conſerver une poire pour la ſoif.

Qu'auriez-vous fait en ma place, madame? Je me voyois tous les jours ſacrifiée à ſes plaiſirs, je me voyois à la veille d'être ruinée. Monſieur du Noyer s'étoit embarqué fort mal-à-propos dans un armement de la mer du Sud qui échoua, dont un certain Jourdain lui tira plus de quarante mille francs : il venoit de ſouſcrire pour cinquante mille à l'époux de la Belle, il ne ſortoit point du jeu où il perdoit des ſommes immenſes.

La ſeule reſſource que je me voyois, étoit d'aller paſſer le reſte de mes jours à ma Terre auprès de Nîmes, avec la belle qualité de madame la Banqueroutiere : ce qui n'auroit pas été un beau rang dans cette Province, après celui dans lequel vous m'y avez vu paroître.

Malgré toutes ces prévoyances, je

ne voulus point rompre en viſiere que je ne fuſſe parfaitement informée de mes ſoupçons. La jalouſie, il eſt vrai, prévalut ; j'avois un parfait attachement pour monſieur du Noyer, j'étois au déſeſpoir de lui voir une conduite ſi déréglée, je l'étois des mépris dont il m'accabloit tous les jours.

J'appris un jour que l'époux de ſa Belle étoit allé pour quelques jours en campagne, j'envoyai quelques émiſſaires autour de ſa maiſon, qui me rapporterent que monſieur du Noyer y paſſoit les journées entieres, je réſolus de me déguiſer & de les ſurprendre.

Je ſortis ſeule un matin & à pied, ſans vouloir être ſuivie d'aucun domeſtique ; j'allai à la friperie, où je fis emplette d'un habit de livrée, que je crus convenir à ma taille, & tout ce qui m'étoit néceſſaire pour mon déguiſement. J'envoyai mes filles chez la belle madame Langlois, où elles m'accompagnoient aſſez ſouvent. Je donnai des commiſſions à tout mon do-

meſtique ; & lorſque je me vis ſeule je me revêtis de cet habillement, qui, je vous avouerai très-naturellement, avec ma petite taille groſſe & courte, mon teint baſanné, me donnoit une aſſez ridicule figure.

Je n'ignore pas que dans le monde on me donne le nom de madame Tomaſſo ; mais ſi on m'avoit vu dans cet équipage, je vous aſſure, madame, que le titre de Chevalier de cette maiſon eſt le ſeul qu'on auroit pu m'attribuer.

J'allai donc ainſi équipée rôder aux environs de la maiſon de la belle, je me poſtai proche la porte ; je pris le temps qu'un carroſſe entra dans la Cour, j'entrai comme un laquais de ſuite, je me gliſſai dans les écuries, où j'avois deſſein de reſter juſqu'à l'heure du ſouper à laquelle je m'étois imaginée les ſurprendre. Il entra malheureuſement un cocher qui m'apperçut dans un coin, où je me croyois fort à couvert.

Ce coquin ne fit pas ſemblant de m'avoir

m'avoir apperçue ; il ſortit auſſi-tôt, & alla fermer toutes les portes, monta droit à l'appartement de ſa maîtreſſe, & lui dit qu'il tenoit un voleur caché dans ſon écurie.

On aſſembla auſſi-tôt les domeſtiques de la maiſon, ils s'armerent tous de bâtons, de fourches ou de broches. Monſieur Du Noyer s'imaginant faire la Cour à ſa maîtreſſe, & lui montrer ſa valeur, ſe mit à leur tête, armé d'une bonne paire de piſtolets.

Je ne fus jamais ſi ſurpriſe, que de le voir les animer à m'aſſommer. Toute cette petite armée domeſtique fondit ſur moi avec tant de précipitation, que je n'eus pas le temps de me faire connoître, ayant reçu pluſieurs coups qui me mirent par terre. De vous dire, madame, de quelle maniere je ſortis de cette bataille, & de cette maiſon, c'eſt ce que M. Du Noyer vous pourra mieux apprendre que moi : Tout ce que j'en ſais, eſt que je ne me reconnus qu'étant dans mon lit, & M. Du Noyer dans un fauteuil auprès de moi,

qui me parut outré de ma jalouſie. Il voulut me perſuader qu'il avoit reçu des lettres de monſieur Boulanger, qu'il avoit été abſolument obligé d'aller les communiquer à ſon épouſe. Il me donna mille mauvaiſes raiſons dont je parus me contenter. Je n'étois cependant point femme à prendre le change, auſſi dès ce moment je réſolus d'exécuter le projet que je m'étois formé.

Je gardai le lit pluſieurs jours, plutôt de chagrin que des coups que j'avois reçus; je n'oſois à la vérité ſortir que dans un bon Fiacre, garni de bonnes glaces de bois, je tremblois de peur de rencontrer quelqu'un de ces coquins qui m'avoient ſi bien étrillée.

De vous faire un détail, madame, de tous les marchands chez qui j'ai emprunté, cela ſeroit inutile, puiſque M. Du Noyer vous en peut montrer le mémoire; je m'étois attendu qu'il les auroit acquittés. Je ne doute nullement qu'il ne le faſſe lorſque ſes affaires ſeront entiérement rétablies.

Ce ſont par bonheur tous gens en état de prendre patience. Un d'eux, qui eſt le Jouaillier, duquel j'ai eu les deux beaux diamans que j'ai vendus, l'un au Prince d'Auvergne, & l'autre au Comte de Dhona, eſt un homme ſi riche qu'il donne en mariage à ſes enfans cinquante mille écus.

D'ailleurs, madame, quand même M. du Noyer ne ſeroit point dans l'intention de le faire, je me flatte, toute ruinée que je ſuis, dans la réputation fameuſe où ſont mes Ouvrages, d'épargner de quoi les contenter.

Vous ne ſavez peut-être pas que je ſuis ſeule qui aie le Privilége de Nos Seigneurs les Etats de compoſer, faire, imprimer & débiter la Quinteſſence des nouvelles. C'eſt une petite feuille volante que deux fois la ſemaine je donne au Public, remplie de tout ce qu'il y a de plus curieux & ſecret dans l'Empire. Elle me donne auſſi un revenu à proportion de ſon mérite, & aſſez ſuffiſant pour nous

ſoutenir avec honneur ma chere Pimpette & moi.

Vous devez avoir remarqué à la tête de chaque volume de mes Ouvrages, des Epitres Dédicatoires, qui ſans vanité, outre qu'elles me font honneur, m'ont procuré des préſens aſſez conſidérables pour me dédommager des fripponneries des eſcrocs qui m'ont redreſſée tant de fois.

Me croiriez-vous auſſi aſſez bonne, madame, pour paſſer les jours & les nuits ſi je n'étois aux gages, & très-bons, d'un Libraire qui a un ſoin très-exact de me payer les bagatelles que je prends la peine d'écrire, & lui de débiter au Public ?

Ne croyez cependant point que ce ſoit un vain orgueil qui m'anime à vous faire cet aveu; j'ai voulu vous faire connoître, madame, que ſi j'ai refuſé généreuſement les offres obligeantes que vous m'avez faites de vos ſervices, j'étois dans une ſituation à ne les point mettre à l'épreuve. Cette petite digreſſion vous ennuyera peut-

être, je vous prie de l'excuſer, & je reviens à mon ſujet.

Si-tôt que j'eus pris mes petites meſures, je repréſentai à M. du Noyer qu'après cette aventure je me faiſois une peine de reſter à Paris, que je le priois de me permettre d'aller avec mes filles paſſer cinq ou ſix mois à ma Terre.

L'empreſſement qu'il eut de ne plus voir aucun obſtacle à ſes amours, non plus qu'à ſa frénétique paſſion du jeu, fit qu'il m'accorda tout ce que je lui demandai. Vous avez lu, madame, de quelle maniere je fis ma retraite, je ne crois pas qu'il ſoit à propos de vous la réitérer.

Ce n'étoit point mon intention, comme je vous ai prévenu, de me juſtifier en aucune maniere auprès de vous, je ne ſuis pourtant pas fâchée que l'aventure de M. du Noyer en ſoit la cauſe. Je n'ignorois pas non plus que cette maſcarade faiſoit du bruit dans le monde, & qu'on s'étonnoit qu'après avoir turlupiné tant de perſon-

nés, je ne me fuſſe pas mis à la tête. Vous n'aurez plus ſujet de m'en faire aucun reproche.

La métamorphoſe des qualités de M. le Comte ne m'a nullement ſurpriſe; je ne ſuis pas femme, comme vous le ſavez, à donner dans ces grands diſcours de rien; je n'aime pas ces gens entêtés de leur mérite & de leur qualité, qui n'ont d'autre converſation que celles qu'ils cherchent toujours à tourner à leur gloire. Monſieur le Comte, ou plutôt Grimaudin, me répétoit trop ſouvent la perte de ſon oncle le Marquis de Grigni, & à vous accuſer juſte, il ne m'a jamais tenu des diſcours que d'un fat.

Outre les Régimens qu'il m'a dit avoir levés, quantité de lettres dont ſes poches ſont farcies, & ce qu'il m'a dit d'un grand coffre qui en étoit rempli, qu'il a laiſſé à Bruxelles, qu'il étoit bien fâché de ne l'avoir point apporté pour me les faire toutes voir, entr'autres celles de ſon oncle le Marquis de Grigni, qu'il m'a certifié n'en

avoir pas une où il n'y eût en tête ; mon cher Neveu, je ſerois fort embarraſſée de vous en rien dire.

Je lui ai cependant une ſorte d'obligation que je prévois qui me ſera très-inutile : il m'a tant parlé de la maniere de lever de nouveaux Régimens, que je me croirois aſſez ſavante, grace à monſieur le Comte de Grimaudin, ſi on venoit en lever quelqu'un de femmes, & capable de commander.

Il m'a informée des belles manieres & gracieuſes avec leſquelles il étoit reçu des gens de qualité à Bruxelles ; qu'il leur donnoit ſouvent à manger ; que ſon grand plaiſir eſt de répandre le Bourgogne & le Champagne. Il m'a fait voir les mémoires qu'il avoit intention de préſenter au Conſeil d'Etat pour lever pluſieurs nouveaux Régimens au ſervice de Sa Majeſté Impériale Catholique, ſans qu'il en coûte un ſol à ce Monarque : Je veux, m'a-t-il dit pluſieurs fois, vous faire toucher cela au doigt & à l'œil.

Premiérement, madame, on me donne la commiſſion de lever un Régiment. Si c'eſt d'infanterie, je vends d'abord la Lieutenance Colonelle deux mille écus, la Majorité mille écus, c'eſt un prix fait en France, c'eſt comme les petits patés de deux liards; la Compagnie de Grenadiers cinq cens écus: & il faut, madame, qu'outre cela le Lieutenant Colonel & le Capitaine de Grenadiers mettent leur Compagnie ſur pied: l'aide-majorité cinquante Piſtoles, & c'eſt à marché donné.

Chaque Capitaine leve ſa Compagnie à ſes dépens, encore trop heureux; chaque Lieutenant & Enſeigne, quatre beaux hommes, dont je forme ma Colonelle. Le ſurplus je le revends à des Capitaines. A l'égard de l'habillement, je trouve un Marchand qui s'accommode avec moi, on lui donne tant par mois ſur la maſſe, les armes & tout ce qui dépend de l'équipage d'un Soldat; tout ſe pratique de même. Ainſi, madame, quand on dit en

France, un tel Colonel a fait un Régiment à ſes dépens, il a le plus ſouvent ſon Régiment ſur pied & mille piſtoles à la poche. Pour moi, tout ce que je demande à Meſſieurs du Conſeil d'Etat à Bruxelles, c'eſt la permiſſion ſeule de lever trois ou quatre Régimens, & laiſſez-moi faire, vous verrez de bonnes Troupes ſur pied.

Il n'y a rien de plus juſte que tout ce que vous me dites-là, M. le Comte, lui répondis-je. Il me jura que ſi on ne lui rendoit pas juſtice ſelon ſon mérite, il iroit droit à Vienne faire connoître l'injuſtice qu'il y auroit à ne pas mettre à profit les talens d'un homme de condition au ſervice du Prince. En tout cas, madame, me repliqua-t-il, j'ai un puiſſant Protecteur en Son Alteſſe Séréniſſime Monſeigneur le Prince Eugene; j'ai eu l'honneur à Ausbourg de lui faire la révérence avec madame la Comteſſe mon épouſe, il m'a extrêmement gracieuſé, & fait les offres du monde les plus obligeantes de toute ſa pro-

tection ; je ſuis venu l'attendre à ſon retour d'Angleterre.

Vous voyez bien, madame, qu'un homme de qualité comme moi, qui a mis ſur pied cinq des plus beaux Régimens qu'il y ait au monde, ne peut manquer d'Emplois & des plus conſidérables.

Je ne pus ſoutenir, madame, plus long-temps toutes ſes gaſconades, & m'empêcher de lui dire que je m'étonnois fort qu'un homme de qualité & de mérite, avec de ſi beaux talens, comme il diſoit, après avoir ſervi trois auſſi grands Princes, ſe trouvât ſur la fin de la Guerre ſans emploi. Il ſe tourna vers Pimpette, & lui demanda l'heure qu'il étoit.

Il eſt temps, je crois, me dit-il, madame, d'aller à l'Opéra ; ſi j'oſois, j'aurois l'honneur de vous offrir mon caroſſe, & une Loge ; je me ferois un très-grand honneur & plaiſir d'avoir celui de vous y accompagner : Je ſuis votre très-humble ſerviteur, madame, n'avez-vous rien à m'ordonner ? Je vois

que vous n'êtes pas dans le deſſein d'accepter l'offre que je prends la liberté de vous faire : il s'en alla ſans me donner le temps de lui répondre.

L'extravagante réponſe qu'il me fit, me donna une idée de ſa perſonne à-peu-près telle que celle où vous m'avez confirmée, que c'étoit quelque aventurier.

Vous vous contenterez cette fois, s'il vous plait, madame, de ma petite maſcarade, & de l'art de lever de nouveaux Régimens. Je ne ſerois pas fâchée d'avoir pareille commiſſion : mille piſtoles, & un bon Régiment ſur pied, ce n'eſt pas peu de choſe.

Je vous promets par ma premiere une petite hiſtoire Italienne que le Neveu du Pape me raconta ces jours paſſés. Elle m'a paru digne de vous être envoyée.

Ce Miniſtre eſt un Abbé en Cavalier de très-bonne mine & d'un mérite diſtingué. Il n'y a pas d'apparence de vous voir ſi-tôt ; ainſi je vous prie de croire que notre éloignement ne m'empêche

nullement d'être, madame. *A la Haye ce, &c.*

J'oubliois de vous dire que Grimaudin m'a ſouvent parlé de ſon grand ami le Marquis de la Griſe ; je l'ai connu particuliérement à Paris : on m'a dit qu'il étoit à la Baſtille, & que c'eſt par une aſſez plaiſante aventure ; je vous ſerai obligée de m'en informer.

LETTRE III.

VOUS commencez, madame, à vous rendre juſtice, il y a plaiſir de vous voir devenir traitable. Le détail que vous m'envoyez de votre maſcarade me confirme dans la bonne opinion où j'étois, qu'avec le temps vous vous en rendrez une parfaite.

Ce n'eſt point aſſez, madame, de vouloir prétendre turlupiner tout l'Univers. Il faut quelquefois, pour faire goûter la turlupinerie ou turlupinade, (je ne ſais lequel des deux) commencer

cer par ſoi-même, & principalement, ſi vous prétendez paſſer pour celui des eſprits les plus turlupins.

Vous m'attribuerez à votre tour la qualité de turlupine. Suſpendez votre turlupinade, vous y joindrez celle de moraliſte.

Je vous dirai très-ſincérement, que quelque tendreſſe & attachement que j'euſſe eu pour feu mon époux, la jalouſie ne m'auroit jamais entraînée dans une Ecurie pour m'y faire rouer de coups de bâton; elle ne m'auroit point non plus engagée d'emporter le bien de tant d'honnêtes marchands, dans l'eſpérance qu'il les eût payés. Vous auriez beaucoup de peine à me perſuader, que vous n'êtes pas convaincue que vous avez donné une furieuſe entorſe à votre conſcience.

Vous n'ignorez point, madame, que les femmes en pouvoir de mari ne ſont point capables d'aſſurer des créditeurs, & en votre place j'aurois mieux aimé aller paſſer quelques mois à votre Terre avec la qualité de ban-

queroutiere innocente, que de ſortir du Royaume avec celle de frauduleuſe.

Vous devez connoître à préſent la vérité du proverbe général, que, bien mal acquis ne fait nul profit : Vous avez aſſez fait voir que vous avez été la duppe de tout le monde : N'attribuez-vous point cela aux châtimens du Ciel? Ne le trouvez-vous pas entiérement accompli ?

Vos eſpérances ſont vaines : monſieur du Noyer n'eſt nullement dans l'intention de ſatisfaire vos créanciers ; je m'y ſuis, comme votre amie, employée ; il eſt cependant en état plus que jamais. Les emplois conſidérables qu'il a eus en Eſpagne, l'ont remis dans celui d'oublier tous ſes malheurs paſſés. Vous me parlez, me dit-il, lorſque je lui en fis la propoſition, pour une malheureuſe qui a levé le maſque à l'honneur, & qui ſe joue de Dieu & des hommes ; je ne ſuis point ſurpris qu'elle m'ait abandonné après tous ſes changemens de Religion ; elle m'a voulu perſuader que c'étoit le ſeul me-

tif qui l'y avoit engagée. Où l'a-t-elle fait paroître ? C'eſt la débauche, madame, où elle a voulu ſe plonger : vous devez le reconnoître dans toutes les ſottiſes qu'elle a écrites. Croyez-vous en bonne foi madame du Noyer aſſez bonne de prêter de l'argent à des malheureux qu'elle ſauroit ſans aucune reſſource, s'ils ne lui avoient pas ſervi dans ſes débauches ? Ne devroit-elle pas s'être contentée de m'avoir plongé le poignard dans le ſein, en conduiſant dans le précipice mes deux filles, ſans m'aſſaſſiner une ſeconde fois par leurs mariages, & ſur-tout l'infame & honteux de ma cadette ?

Vous m'obligerez ſenſiblement, madame, continua-t-il, de ne m'en parler jamais, à moins qu'elle ne ſoit dans le deſſein de ſe ranger à ſon devoir.

Malgré tous les chagrins qu'elle m'a cauſé, qu'elle vienne dans la communauté où eſt ma fille aînée, qu'elle amene ma ſeconde ; je veux bien encore leur donner des marques que je

ſuis l'époux de l'une & le pere de l'autre.

Je n'oſerois, madame, vous propoſer d'accepter ce parti, je ne ſais s'il ſeroit de votre goût; en tout cas, madame, ſi vous vous trouviez dans ces ſentimens, nous tâcherions, vos anciennes amies & moi, d'adoucir par nos fréquentes viſites votre ſolitude, & ſi vous étiez toujours dans le goût d'exercer votre eſprit & votre plume, vous auriez une entiere liberté, & même ſur des ſujets plus ſérieux & meilleurs que vous n'avez juſqu'à préſent fait.

Je ſuis allé voir madame Conſtantin, je lui ai fait part de votre ſouvevir; elle vous aſſure de ſes très-humbles reſpects, & embraſſe de tout ſon cœur Pimpette ſa chere ſœur. Je lui ai communiqué les propoſitions de M. du Noyer, elles ſont fort de ſon goût. Je ſerois ravie, me dit-elle, que ma mere voulût les accepter; quoique je n'aie plus que deux nuits à reſter dans la communauté, je me ferois

un ſenſible plaiſir de tenir compagnie à ma chere mere tout le temps qu'elle y ſeroit. J'ai cependant peine à croire qu'elle veuille s'y réſoudre. N'importe, madame, ne manquez pas de lui écrire, peut-être que le Seigneur lui inſpirera de bons ſentimens, elle n'eſt pas trop agréablement. Tout ce que j'appréhende, que ce ne ſoit un quatrieme changement de Religion qu'elle ſeroit obligé de faire, qui la pourra retenir.

On vous a accuſé juſte, madame, le grand ami du Comte de Grimaudin eſt renfermé à la Baſtille : j'en ſais le ſujet : vous ne ſerez cependant point fâchée d'apprendre les deux petites aventures qui le précéderent.

Il eſt conſtant que ce ſont deux grands Gaſcons, avec la différence cependant que le Marquis eſt homme de condition, & Grimaudin un véritable aventurier.

Le Marquis de la Griſe eſt, comme vous le ſavez, petit-fils du Marquis ce nom, Lieutenant Général des Ar-

mées du Roi. Ce général avoit un fils, pere de celui dont il s'agit, qui après avoir chez ſon pere fait quelques tours de jeuneſſe, alla s'enrôler ſimple ſoldat. Sa paye n'étant pas ſuffiſante pour lui fournir les mets délicieux auxquels il étoit accoutumé, il s'échappa d'aller avec ſes camarades, ce qu'on appelle en terme guerrier, à la maraude. Ils eurent le malheur de tomber entre les mains du Prévôt de l'Armée, & d'être conduits au quartier du Roi.

Le grand nombre qu'ils étoient excita la compaſſion du Général de l'Armée; il ordonna de les faire tirer au billet, & que deux ſeulement ſeroient pendus. On les fit tirer, le ſort tomba ſur le Marquis & un autre; ils tirerent une ſeconde fois à qui le ſeroit le premier. Il tomba ſur le camarade patibulaire, qui par proviſion fut expédié.

Quand ce fut le tour du marquis à entrer en danſe, ayant la corde au cou, le pied ſur l'échelle, l'Exécuteur en haut qui tiroit le bout de la corde, il

regarda fixement le Prévôt : Si vous ſaviez, lui dit-il, qui je ſuis, monſieur le Prévôt, vous verriez que je ne ſuis pas d'une maiſon fort pendable, & je ne ſerai pas plutôt pendu que vous vous mordrez le bout des doigts.

Le Confeſſeur à ce diſcours pria le Prévôt de ſuſpendre l'exécution, ordonna ſur peine de damnation éternelle, & point d'abſolution, au pendant d'accuſer qui il étoit. Le pendant voulut toujours par proviſion être pendu & faire enſuite repentir le Prévôt. La crainte de ſon ſalut lui fit dire qu'il étoit fils du Marquis de la Griſe, Lieutenant Général de la même Armée.

Le Prévôt à cette déclaration informé que ce Général avoit un fils, qui depuis peu pour quelque bagatelle s'étoit éclipſé, ne douta nullement que ce ne fût lui : il ordonna à l'Exécuteur de le détacher au plutôt; cependant juſqu'à une plus ample certitude il le mit aux arrêts, & alla trouver le Marquis auquel il apprit l'état où étoit ſon fils. Vous m'auriez fait beaucoup plus de

plaiſir, monſieur le Prévôt, lui répondit le Marquis, de venir me dire qu'il étoit pendu. Venez cependant avec moi au quartier du Roi, je vais demander ſa grace & un ordre pour le faire enfermer, vous me ferez le plaiſir de me donner quatre de vos Archers pour le conduire.

Le Marquis obtint ſa grace, & l'ordre, comme il le demanda, & le fils de notre Marquis fut conduit au Château de Saumur, où il reſta juſqu'à la mort du Lieutenant Général.

Cette aventure a donné lieu de dire que celui-ci étoit petit-fils d'un très-honnête homme, fils d'un qui ne valoit pas grand'choſe, & lui rien du tout.

Il faudroit des Volumes entiers pour vous faire un fidele récit de ſon hiſtoire, les deux traits que je vous envoie ſont des plus modernes, puiſque le dernier l'a fait mettre à la Baſtille, à ce que je crois, pour le reſte de ſes jours. Le Marquis eſt un homme bienfait, de bon air, galant, il a de l'eſprit;

l'art de dupper les dames eſt celui qu'il poſſede auſſi parfaitement que Grimaudin. Vous avez connu cette jolie madame Roſſignol, qui étoit en ſi bon équipage, il l'a réduit au petit pied, à peine a-t-elle ſu échapper un morceau de pain, mais bien bis : ce n'eſt point le cas dont il s'agit.

Il y a dans Paris certain Bourgeois dont je ne ſais point le nom, celui comme vous l'allez connoître, le plus convenable que je lui donnerai, ſera la Duppe. La Duppe, ci-devant Marchand Drapier, qui dans ſon négoce a fait une fortune aſſez conſidérable pour s'en retirer, & mettre un bon équipage ſur pied.

Son grand plaiſir eſt celui de monſieur Jourdain Bourgeois Gentilhomme : il n'eſt jamais plus content que lorſqu'il peut raccrocher quelque perſonne de qualité, pour lui faire voir ſa belle maiſon, ſes beaux meubles, ſes beaux habits, ſon bel équipage, & goûter ſon bon vin.

Le Marquis, tout au moins auſſi

habile & complaiſant que le Comte de monſieur Jourdain, bien informé des belles qualités de monſieur de la Duppe, chercha & trouva le moyen de s'inſinuer dans ſes bonnes graces, & ſi avant, que la Duppe, qui a une belle-fille & dequoi bien la doter, voulut abſolument s'enmarquiſer. Le Marquis engagé dans le Sacrement, jugea que ſi la Duppe le ſavoit, cette bonne volonté ceſſeroit; il oublia pour un temps qu'il le fût, il accabloit le pere d'honnêtetés, en contoit à ſa fille des plus belles, ils convinrent des articles du mariage, ſignerent un bon contrat, & le ſcellerent d'un bon dédit de dix mille écus.

Le bon la Duppe content comme un petit Roi de ſe voir un gendre futur Marquis, preſſoit tous les jours le nôtre d'accomplir le mariage : le Marquis de ſon côté n'avoit nullement intention de s'enpoligamiſer, & ſe trouvant bien chez la Duppe, il retardoit le plus qu'il lui étoit poſſible : Il fallut cependant fondre la cloche.

Le Marquis prévint un de ſes Domeſtiques fait à ſon manége : il alla dîner chez le prétendu beau-pere, convint avec lui du jour de la célébration, parut auprès de ſa Belle l'homme du monde le plus empreſſé, la pria de lui accorder quelques prémices de ſes bonnes graces; la Belle le remit après la Cérémonie. Le Marquis proteſta qu'il étoit honnête homme, feignit d'être ſenſible à ces refus, ſe laiſſa tomber à la renverſe, il ſe débattit comme un poſſédé, écuma comme un cheval enragé, les yeux lui rouloient dans la tête, ſon corps faiſoit des bonds extraordinaires.

Cette jeune demoiſelle épouvantée d'un tel ſpectacle, courut appeller ſon pere & toute la maiſon pour venir le ſecourir. Le Marquis ayant joué aſſez long-temps ſon rôle, ouvrit languiſſamment les yeux, regarda tranquillement de côté & d'autre, & d'un ton fort lent, pria ceux qu'il voyoit autour de lui de le porter à ſon carroſſe, & qu'on le conduisît chez lui. Il envoya

le lendemain un Laquais s'informer de l'état de la ſanté de monſieur & mademoiſelle de la Duppe, & donner celui de la ſienne.

Le Laquais bien embouché s'acquitta de la commiſſion, on lui demanda ſi le Marquis étoit ſujet à ces ſortes de foibleſſes ; il feignit de le trahir, & dit que trois ou quatre fois la ſemaine il tomboit du haut-mal ; d'ailleurs, dit-il à monſieur de la Duppe, je ne ſais pas ce que vous prétendez faire, il ſeroit fâcheux qu'une auſſi belle demoiſelle que la vôtre tombât en de ſi mauvaiſes mains : Au moins, lui dit-il, vous ne me trahirez point, mais c'eſt le plus grand ſcélérat qu'il y ait jamais eu, un ivrogne, un joueur, qui ne ſort qu'avec des grivoiſes, & qui aura bientôt expédié vos écus : *motus*, au moins, répliqua le Laquais à la Duppe.

Ah ! que je vous ai d'obligation, mon pauvre garçon ! que ne m'avez-vous dit cela plutôt, répondit la Duppe ? Voilà cependant aſſez de raiſons pour

pour caſſer tout ce qui eſt fait. Il récompenſa libéralement ce garçon pour le bon avis qu'il venoit de lui donner, & du même pas il alla trouver le Marquis. Je viens, monſieur, dit en entrant la Duppe au Marquis, pour avoir l'honneur de vous remercier de celui que vous avez voulu faire à ma fille; le petit accident qui vous eſt arrivé hier chez moi, lui fait tant de peur, qu'elle eſt dans la réſolution de ſe jetter plutôt dans un Couvent que de vous épouſer. C'eſt une jeune enfant qu'on aura bien de la peine à faire revenir de ſon imagination; un homme de qualité comme vous, à ce que j'eſpere, ne voudra point contraindre ſon inclination; car autant en a-t-elle eu pour l'honneur que vous avez bien voulu lui faire, autant y ſent-elle de répugnance. Ainſi, monſieur le Marquis, je viens vous rendre votre parole & retirer la mienne, afin que nous puiſſions déchirer & jetter au feu tout ce qui a été écrit.

Quoi! monſieur de la Duppe, c'eſt

pour cela que vous venez ſi matin, lui dit d'un ton goguenard le Marquis? Quoi? monſieur de la Duppe, pour une petite foibleſſe, que vous devriez attribuer, auſſi bien que votre fille, à l'excès de l'amour que j'ai pour elle, vous voudriez rompre un mariage ſi avancé? Savez-vous, monſieur de la Duppe, qu'on ne ſe mocque point d'un homme de qualité comme moi? Je vous ai trop fait d'honneur de vouloir m'allier avec un petit Bourgeois comme vous, je commençois déja à me dégoûter de votre fille, il y en a aſſez dans le monde, ſans mademoiſelle de la Duppe; je voulois vous prévenir & vous porter le dédit dont nous étions convenus; mais puiſque c'eſt vous, monſieur de la Duppe, qui faites le premier pas, faites celui de m'apporter ici dix mille écus bien comptés, nous romprons, caſſerons, briſerons & brûlerons tout ce qui s'eſt fait & paſſé.

Dix mille écus, dit la Duppe!

Dix mille écus, monſieur de la Duppe, répondit le Marquis.

Ecoutez, monſieur le Marquis, reprit la Duppe, vous êtes un homme de qualité, vous trouverez aſſez de filles, & qui vaudront mieux que la mienne, je ne veux point entrer en Procès avec vous. Si je voulois, mais je ne veux rien dire, voulez-vous que je vous apporte mille piſtoles, & ce ſera une affaire faite; ſinon nous plaiderons.

Le Marquis voyant la Duppe à ſon but, lui dit qu'il étoit ennemi mortel des Procès, qu'il étoit fâcheux pour lui que cela lui fût arrivé; qu'à la vérité il a quelquefois ces petits accidens, & qu'il aime beaucoup mieux accepter cette ſomme que d'entrer en Procès avec un honnête homme, & ſurtout pour une affaire comme celle-là qui pourroit faire du tort à ſa fortune.

Le bon la Duppe alla auſſi-tôt chercher les mille piſtoles & les papiers; tout fut réglé au ſouhait des deux parties, & monſieur de la Duppe reſta duppe, & duppe inconſolable, d'autant plus que le Marquis prit un ex-

trême ſoin de ſe confier à quelques-uns de ſes amis, ſi-bien que cette Comédie paſſa dans tant de bouches & d'oreilles, qu'elle vint à celle de la Duppe, & pour comble de déſolation, on lui apprit qu'il y avoit plus de vingt ans que le Marquis étoit marié. Je ne crois pas que monſieur de la Duppe ſe trouve plus dans le goût de voir des gens de qualité, non plus que de faire ſa fille Marquiſe.

Voilà, Madame, ce qui s'appelle un tour de gibeciere du Marquis aſſez bien conduit. Celui qui ſuit ne l'a pas été de même, & de tout autre que du Marquis il ſentiroit la rame comme tous les diantres.

Le Marquis n'eut pas ſi-tôt diſſipé les piſtoles de la Duppe, qu'il mit les fers au feu pour en trouver une autre. Certain monſieur Rouillié, non celui qui depuis quelques années, donna lieu de dire que la Paix ſeroit tardive, puiſqu'on la faiſoit venir par les Rouilliers, mais celui des Poſtes, fut celle ſur qui il jetta les yeux; c'en eût été

une de plus étoffées ſi le cas eût réuſſi.

Certaine Belle, qui s'étoit reſſentie des dépouilles de la Duppe, très-informée du ſavant art du Marquis de plumer celles qui ſe préſentoient, l'avertit que le Sieur Rouillié ſeroit homme très-propre à leur fournir quelques milliers de Piſtoles. Il eſt, lui dit-elle, amoureux de moi à la folie, il eſt rare qu'il ſoit un jour ſans venir chez moi, je lui ai fait croire que je ſuis femme d'un Capitaine de Dragons, & que mon époux eſt à l'Armée.

Le Marquis écouta cet avis ſalutaire; il alla conſulter un certain Maiſonfort, homme à-peu-près du même calibre: ils revinrent chez cette Belle tenir conſeil.

Il y fut réſolu que le Marquis ſeroit le Capitaine de Dragons, époux de la Belle; Maiſonfort, ami commun de la maiſon, y venant ſans conſéquence; que lorſque le Sieur Rouillié viendroit, on l'engageroit à ſouper, & qu'on exécuteroit ce qui ſuit.

Le Sieur Rouillié ne manqua point

de venir comme la Belle l'avoit dit, Maiſonfort arriva un moment après : Le Sieur Rouillié ſurpris de voir un viſage nouveau, s'informa à l'oreille de la Belle qui il étoit : Elle lui dit que c'étoit un Gentilhomme des amis de ſon mari, qui venoit quelquefois la voir, que c'étoit un homme d'eſprit, de bonne compagnie, qui avoit fait pluſieurs voyages en Turquie, & que c'étoit un plaiſir de l'entendre.

Cette réponſe fit plaiſir au Sieur Rouillié, il entra en converſation avec lui, il la fit tomber ſur les voyages. Maiſonfort commença par lui faire une deſcription générale de l'Italie, paſſa à Conſtantinople, entra dans le Serrail, & lui fit le plus charmant détail du monde de la Turquie. Le Sieur Rouillié y prenoit ſi bien goût, qu'inſenſiblemnt il ſe fit tard; un chacun vouloit ſe retirer; mais la Belle, d'un petit air gracieux, les invita de prendre la fortune du pot, c'eſt-à-dire, un petit ſoupé tel qu'elle l'avoit.

Il n'étoit cependant point ſi à l'im-

promptu qu'il ne ſe trouvât des mieux entendus : ils ſe mirent à table, mangerent de bon appétit, burent de même, & le petit air à boire commençoit à s'entonner lorſqu'on vint frapper à toute force à la porte. La Belle parut ſurpriſe, elle changea de couleur : Si mon époux n'étoit point à l'Armée, dit-elle, je croirois que ce ſeroit lui. Le Sieur Rouillié à ce diſcours ne ſe trouva point aſſuré : on alla ouvrir la porte, un grand homme avec un mauvais ſurtout tout crotté, de groſſes bottes, un fouet à la main, entra ſans beaucoup de cérémonie.

Je ſuis ravi, madame, dit-il, de vous trouver en mon abſence avec ſi bonne compagnie. Les avis que j'ai reçus du train de vie que vous menez ſe trouvent juſtes : Je ſuis ſurpris, mon ami, s'adreſſant à Maiſonfort, que vous accompagniez ma femme dans ſes débauches. Et que faites-vous ici, monſieur, portant la parole à Rouillié ? Je vous connois au portrait qu'on m'a envoyé de vous. Eſt-ce

qu'il eſt permis de venir déshonorer les Officiers pendant qu'ils ſont au ſervice du Roi ? Et vous, madame la carogne qui le recevez, il faut que je vous tue & lui auſſi. En même-temps le Marquis, l'épée à la main, en veut tantôt à l'un, tantôt à l'autre. Maiſonfort ſe jetta à ſon cou, le retint le plus qu'il put : Eh quoi ! mon ami, lui dit-il, monſieur eſt un honnête homme, ce n'eſt point celui que vous penſez, c'eſt un de mes amis que j'ai amené ici ſouper pour tenir compagnie à madame.

Hé ! je le connois mieux que vous, repliqua le Marquis ; je ſais que non-ſeulement il me déshonore, mais auſſi qu'il me ruine. Où ſont, dit-il, parlant à la Belle, toutes vos pierreries & votre vaiſſelle d'argent ? Je vous en ai laiſſé pour plus de vingt mille francs, il faut que vous les ayiez donné à ce coquin-là ? Par la mort il faut que je le tue.

Le Sieur Rouillié prévit bien qu'il étoit dans une eſpece de forêt, &

qu'il étoit tombé dans le piége : il réſolut d'en ſortir à quelque prix que ce fut. S'il ne tient, dit-il au Marquis, qu'à vingt mille francs, je ſuis prêt à vous les donner, je n'ai point cette ſomme ſur moi, ce n'eſt pas une de celles dont on ſe charge, mes billets ſont auſſi bons que de l'argent.

Le Marquis continuoit toujours ſon bruit, & diſoit qu'il ne vouloit point de billets ; mais à l'inſtante priere de Maiſonfort & de celle de ſon épouſe, qui étoit en larmes à ſes genoux, il eut la complaiſance d'accepter les billets ; chacun ſe retira juſqu'au lendemain, que le Sieur Rouillié avoit proteſté que l'argent ſeroit compté.

Le Marquis & Maiſonfort s'en allerent le lendemain trouver le Sieur Rouillié, qui, remis de la peur qu'il avoit eue, les reçut très-civilement.

Meſſieurs, ſi j'étois homme, leur dit-il, à vouloir publier une telle aventure, je me ferois à la vérité un peu de tort & brocarder dans le monde : Etes-vous perſonnes à vous contenter

chacun de deux cens piſtoles? Je vais vous les compter, & oublier entiérement cette affaire.

Le Marquis ſurpris de ce diſcours auquel il ne s'attendoit pas, voulut tailler du grand Seigneur, dire qu'il ne s'agiſſoit d'aucune affaire, qu'il étoit porteur de bons billets bien ſignés, & que s'il ne vouloit pas les acquitter, il alloit les faire proteſter. Vous êtes le maître, repartit froidement le Sieur Rouillié, penſez-y bien avant; je ſerai dans les mêmes ſentimens juſques à demain. Je ne vous donne moi-même que juſques à demain, lui répliqua le Marquis, & s'en alla.

Maiſonfort étoit d'avis de prendre les quatre cens piſtoles, la Belle de même; le Marquis ne s'en éloignoit pas non plus; mais ſi, quand on aura compté les quatre cens piſtoles, leur dit-il, & reçu nos billets, on fermoit les portes de la maiſon, nous traitant de fripons, & qu'il y eût quelqu'un de caché qui eût entendu faire un tel

accommodement, ne ſerions-nous pas pris pour duppes? L'avis du Marquis ne fut pas trouvé mauvais, il fallut prendre patience juſqu'au lendemain.

D'un autre côté le Sieur Rouillié très-embarraſſé de la fermeté avec laquelle le Marquis & Maiſonfort ſoutenoient leur fripponnerie, s'en alla conſulter un de ſes amis, lui raconta ſon affaire, lui repréſenta les quatre cens piſtoles qu'il avoit voulu ſacrifier pour l'aſſoupir. Cet ami lui conſeilla de réitérer les mêmes offres le lendemain; & vous ferez fort bien, lui dit-il, ſi, en cas de refus, il ſe mettent en devoir de vous inſulter, de vous munir d'un bon Commiſſaire & de quelques Archers. Ne leur dites cependant rien de votre deſſein, à moins qu'ils n'éclatent.

Le Sieur Rouillié, après avoir pris ſes précautions, les attendit de pied ferme. Le Marquis & Maiſonfort vinrent à l'heure marquée, ils réitérerent la demande de leurs billets; le Sieur Rouillié leur réitéra également ſes of-

fres. Le Marquis voulut le prendre ſur un ton un peu plus haut que le jour précédent ; le Sieur Rouillié donna en même temps du pied ſur le plancher : ſignal que Maiſonfort heureuſement apperçut, & ſe ſauva ſans qu'on ait pu comprendre comment.

Le Marquis ſe trouva auſſi-tôt environné d'Archers, le Commiſſaire à leur tête : il voulut faire le mauvais, dire qu'on n'arrêtoit point les gens pour venir demander le payement de bons billets. On eut fort peu d'égard à tout ce qu'il put dire : l'évaſion de Maiſonfort, auſſi bien que celle de la Belle, qu'on alla chercher lorſqu'il fut arrêté, joint à la bonne réputation qu'il s'étoit acquiſe, en publiant l'affaire de la Duppe, fut cauſe qu'il fut conduit au grand Châtelet ; & cette affaire étant venue aux oreilles du Roi, il envoya un ordre de le transférer à la Baſtille, où il court riſque de paſſer le reſte de ſes jours.

Il n'a que ce qu'il mérite, ce ſont-

là

là des tours de paſſe-paſſe, bien indignes d'un homme de qualité.

Nous attendons avec impatience, madame Conſtantin & moi, les réſolutions que vous prendrez ſur les propoſitions favorables que je vous envoye. N'irritez pas davantage, ſi vous m'en voulez croire, un Epoux qui veut encore avoir pour vous cette bonté. Que l'obſtacle dont m'a parlé votre chere fille, ne vous étonne point. Vous ſerez blâmée, à la vérité, dans le pays où vous êtes; d'un autre côté vous ſerez l'admiration de celui-ci. Au ſurplus, de changer quatre fois de Religion, je crois que cela doit être égal. Un eſprit ſupérieur comme le vôtre, doit paſſer ſur tout, & ſe mocquer du qu'en dira-t-on.

Je me fais une véritable Fête de votre Hiſtoire Italienne; vous me ferez plaiſir de me l'envoyer le plutôt qu'il vous ſera poſſible, & de me croire, madame, *Votre, &c.* A Paris ce.

RÉPONSE.

IL faudroit, madame, qu'il ne me reſtât pas l'ombre de raiſon, ſi je faiſois la moindre attention à ce que vous m'écrivez : je ne puis, avec tout l'eſprit que vous m'attribuez, pénétrer le deſſein qui vous engage à m'accabler d'une ſi belle morale & de vos fatigans & pernicieux conſeils.

Je n'ai en vérité nulle envie, madame, d'aller occuper une place aux petites maiſons ; ſi je ne ſuis pas ſi bonne que vous pourriez vous l'imaginer, je ne ſuis pas non plus de ces jeunes Renards qui donnent facilement dans les piéges qu'on leur dreſſe.

Ma fille Conſtantin eſt une plaiſante ſotte de ſe joindre à vous pour me donner des conſeils ! Je me flatte qu'un jour viendra, auquel je lui ferai reſſentir de m'avoir ſi lâchement abandonnée.

Si je m'en ſuis informée, madame, ce n'étoit point mon intention de lui demander ſes petits avis ; il convient fort à une jeune cervelle éventée comme la ſienne, d'applaudir à de tels projets.

Vous imaginez-vous auſſi, madame, que ſi vous continuez ſur le même ton, ce petit commerce dure fort longtemps ? Vous connoiſſez aſſez mon petit tempérament, je ſais à merveille prendre patience ; mais lorſque la bile ſe remue, je lâche la gourmette, & perſonne n'eſt à couvert de mon reſſentiment. Ainſi, madame, croyez-moi, ceſſez toutes vos bontés, ne vous imaginez point que j'aie l'ame aſſez baſſe pour ſacrifier ma conſcience & mon honneur au plaïſir de vous voir.

Si j'ai changé trois ou quatre fois de Religion, je ſais le ridicule que cela me donne ; je ne veux de ma vie m'expoſer à un autre, ne vous en flattez nullement ; je n'y vois nulle apparence, à moins que le Seigneur n'inſpire aux ſouverains de l'Europe le réta-

bliſſement de liberté de conſcience ; que l'infraction de l'Edit de Nantes a détruite.

Si vous vouliez, madame, engager monſieur du Noyer de propoſer au Roi de nous remettre dans nos anciens priviléges, je m'eſtimerois la femme du monde la plus glorieuſe d'avoir un époux qui eût mis la main à ce grand œuvre.

Vous, madame, qui voulez vous mêler de négociation, en voilà une, qui, ſi vous réuſſiſſez, vous immortaliſera.

J'eſpere cependant que les fruits bienheureux, dont nous ſommes tous les jours flattés d'une paix prochaine, nous procureront cette liberté tant déſirée, ou du moins, que comme naturaliſés dans tous les Etats où nous ſommes réfugiés, nous pourrons jouir des priviléges d'aller & venir en France, donner ordre à nos affaires, & jouir des biens dont on nous a ſi injuſtement fruſtrés. Nous vivons ſous la domination de Princes & d'Etats

trop glorieux & trop équitables, pour ne pas eſpérer la juſtice qui nous eſt due ; ainſi, madame, le plaiſir de vous voir n'eſt point ſi éloigné que vous pourriez vous l'imaginer.

S'il ſe trouve quelque changement dans les eſpérances dont je me flatte, il ſera toujours aſſez temps lorſque nous jouirons de cette bienheureuſe Paix, de faire réflexion à ce que vous m'écrivez. Il en faudroit pour lors un grand dans vos propoſitions. La Communauté ne m'accommoderoit nullement : il ſera toujours aſſez temps de vous envoyer les miennes.

J'ai long-temps héſité à vous répondre & vous envoyer ma petite hiſtoire. Je veux bien encore attribuer tout ce que vous m'avez écrit aux apparences d'un bon cœur : ce ſera, madame, ce que vous pourrez me perſuader par votre premiere. Voici, en attendant, cette hiſtoriette ; je lui ai donné pour titre :

LES AGRÉMENS DE LA JEUNESSE, OU LA COURTISANNE AMOUREUSE.

UN jeune Gentilhomme Eſpagnol, auſſi diſtingué par ſa naiſſance que par ſon mérite, deſtiné dès ſa plus tendre jeuneſſe par ſes parens à l'État Eccléſiaſtique, fut avec de très-preſſantes recommandations, envoyé à Rome, dans l'eſpérance d'y obtenir quelque Bénéfice conſidérable. Don Ignatio étoit ſon nom; celui de ſa maiſon n'étant nullement néceſſaire à la préſente hiſtoire, nous le paſſerons ſous ſilence.

Don Ignatio étoit un jeune homme, beau, bien fait, avoit un eſprit infini, c'étoit un modele de vertu, un exemple de ſageſſe: une dévotion extraordinaire, un parfait attachement à l'étude, étoient ſes uniques occupations.

Le Cardinal Rioteleri, Eminence des plus en faveur, à laquelle il étoit fortement recommandé, lui reconnut

tant de belles qualités, qu'Elle ſe fit honneur de ſe déclarer ſon Protecteur. Don Ignatio avec un mérite ſi diſtingué, étoit en droit d'aſpirer un jour aux ſuprêmes honneurs de l'Egliſe, ſi l'amour ne fût à la traverſe venu détruire tout ce que l'art & la nature avoient pris tant de ſoin de former.

L'amour eſt un ſouverain abſolu, qui prétend étendre les droits de ſon empire ſur tous les humains : il eſt difficile lorſqu'il ſe déclare de ne point ſubir ſes Loix, c'eſt un dangereux ennemi lorſqu'il ſe ſent mépriſé. Ce Dieu jaloux du mérite de Don Ignatio, qu'il n'avoit point encore vu au pied de ſes Autels lui offrir aucun encens, réſolut de l'unir à ſon empire, & le traita ſi cruellement, que la mort ſeule mit fin à ſes malheurs.

Don Ignatio ſe trouvant tous les jours à l'Egliſe, y fut remarqué par une jeune demoiſelle, qui charmée de ſa bonne mine, lui lançoit des regards qui auroient pénétré le cœur du monde le plus inſenſible. Don Ignatio auſſi no-

vice au langage des yeux, que dans toute ſorte de commerce amoureux, n'y fit dans les commencemens nulle attention ; il s'aventura cependant inſenſiblement à la voir, il reſſentoit même ce certain je ne ſais quoi qui nous dérange de nous-mêmes à la vue d'un objet qui nous fait plaiſir.

Cette demoiſelle de ſon côté charmée de Don Ignatio, piquée au vif de ſon inſenſibilité, beaucoup plus ſavante que lui dans la galanterie, prit le parti de lui faire connoître l'impreſſion qu'il avoit faite ſur ſon cœur.

Il n'eſt pas extraordinaire en Italie, non plus qu'en Eſpagne, qu'une dame qui ſe ſent prévenue en faveur d'un Cavalier, en faſſe les premieres avances.

Cette demoiſelle ſut mettre à profit les priviléges du pays ; elle envoya une vieille Duegne au lever de Don Ignatio, avec un petit billet, où elle lui marquoit en peu de mots ſes ſentimens.

Don Ignatio, à l'apparition de cette vieille, fort peu accoutumé, ou plutôt n'ayant jamais eu de telles ambaſſades,

ſe trouva ſi ſurpris, qu'il réſolut de lui demander ce qui la conduiſoit chez lui. Le compliment qu'elle lui fit le rendit encore plus confus.

Vous avez bien peu d'empreſſement, lui dit-elle, à recevoir les faveurs que l'amour vous envoie; ne vous ſouvient-il déja plus de cette aimable & jeune demoiſelle que tous les jours à l'Egliſe vous aſſaſſinez des yeux? Vous êtes encore jeune, & avez bien peu d'expérience, pour ne pas connoître dans les ſiens le chemin que vous vous êtes frayé dans ſon cœur. Ne devez-vous pas être couvert de honte, qu'une auſſi belle perſonne vous prévienne? Vous vous êtes ſans doute imaginé qu'elle eſt du caractere de celles que l'intérêt domine; mais apprenez, mon cher enfant, qu'elle joint à toutes les belles qualités extérieures que vous avez pu lui remarquer, une grandeur d'ame & un déſintéreſſement qui ſe trouvent rarement chez ſes égales.

Ne vous imaginez pas qu'elle ait fait cette démarche ſans être informée

qui eſt Don Ignatio, de ſa naiſſance & de ſon mérite extraordinaire. Voici un petit billet que j'ai ordre de vous rendre. J'eſpere que vous ſerez auſſi charmé de ſon eſprit que de ſa perſonne. Je ne le ſuis que trop pour mon repos, lui répondit Don Ignatio. Voyons un peu ce billet.

Si votre cœur ne dément point vos yeux, pourquoi, Don Ignatio, ne point vous déclarer? N'avez-vous pas reconnu dans les miens ce que je reſſens pour vous? Si je ne me ſuis point abuſée, ſuivez ce que vous dira celle qui vous rendra ce billet.

Que faut-il faire? Où faut-il aller, continua Don Ignatio? Je ſuis confus des honnêtetés de cette dame; je n'ai jamais oſé lui faire connoître mes ſentimens, je n'ai jamais oſé la ſuivre ni lui parler: Allons, conduiſez-moi, que j'aille à ſes pieds lui déclarer que je ſuis le plus amoureux de tous les hommes. Modérez un peu ces tranſ-

ports, lui repartit la vieille, toute la réponſe qu'on vous demande eſt de vous trouver ce ſoir chez vous, je viendrai vous prendre, & vous conduirai en lieu où vous aurez toute la ſatisfaction que vous pouvez eſpérer. Oui, je m'y trouverai, repliqua Don Ignatio; que ces momens me vont paroître longs! Tenez, bonne femme, voici de quoi récompenſer vos peines. Je ne ſuis point venue, lui dit cette vieille, dans aucune vue d'intérêt; celle qui m'a conduite chez vous, eſt de vous rendre ſervice à tous les deux; je vais lui apprendre que vous viendrez, ne vous impatientez pas.

La Vertu, la Sageſſe, la Philoſophie ſe préſenterent en vain devant les yeux de Don Ignatio; le procédé déſintéreſſé de cette vieille, celui qu'elle avoit dépeint de cette demoiſelle, ſon heure d'amour enfin venue lui fit oublier que ce fût lui-même. Il ſuivit la vieille au rendez-vous. Ce fut pour lors que la préſence de cette belle le

rendit confus, ſurpris, embarraſſé, & le plus interdit des amoureux.

Vous ſerez ſurpris, lui dit cette belle, lorſqu'elle le vit entrer, de la démarche que je viens de faire ; mais lorſque vous ſaurez que je ſuis informée qui eſt Don Ignatio, que je n'ignore point que c'eſt un des Gentilshommes du monde le plus accompli, vous ne le ſerez peut-être point tant : je me ſuis imaginée de reconnoître dans vos yeux quelque bonne volonté pour moi ; le peu d'empreſſement que vous avez eu à me le faire ſavoir (ce que j'attribue à votre grande jeuneſſe) m'a engagée au pas que je viens de faire.

Je ſuis encore plus jeune que vous, Don Ignatio ; mais nous avons étudié à bien différentes écoles : j'ai, à ce que je crois, plus d'expérience du monde que vous. Si je me ſuis informée de vous, Don. Ignatio, il eſt juſte que vous le ſoyez de celle qui vous parle.

Je m'étonne qu'une perſonne de votre rang, qui fréquentez toutes les perſonnes

perſonnes de conſidération dans cette Ville, ne reconnoiſſiez point Annoucha, & que le bruit qui eſt répandu dans le monde du peu de beauté dont la nature a bien voulu me favoriſer, ne ſoit point encore parvenu juſqu'à vous. Quoi! c'eſt vous, belle Annoucha! interrompit Don Ignatio, c'eſt vous qui, adorée de toutes les perſonnes les plus diſtinguées, avez bien voulu jetter les yeux ſur moi!

Suſpendez vos ſentimens, repartit Annoucha, juſqu'à ce que je vous aie déclaré les miens. Oui, Don Ignatio, je ſuis cette Annoucha, la plus malheureuſe de toutes les filles. J'ai jetté les yeux ſur vous, Don Ignatio, comme ſur mon libérateur. Si après vous avoir fait un ſincere aveu de ma naiſſance & de la ſituation où je me trouve, vous ne me jugez pas digne d'avoir quelque place dans votre cœur, je me flatte du moins que vous prendrez pitié d'une infortunée qui ſe donne entiérement à vous. Je vous le répete, Don Ignatio, je ſuis la plus

malheureuſe fille du monde, puiſque je me vois tous les jours une victime immolée à la vanité d'une mere, qui de toutes les meres eſt la plus barbare.

Je ne prétens rien vous déguiſer, Don Ignatio, je ſuis fille de l'amour. De pere, je n'en ai jamais connu : il me ſemble pourtant que le ſang de celui dont je ſuis formée, m'inſpire des ſentimens bien différens des inclinations baſſes & indignes de cette mere dont je vous parle.

Si j'ai été aſſez malheureuſe de condeſcendre juſqu'à préſent à ſes volontés, ma tendre jeuneſſe, le peu de connoiſſance du bien ou du mal que j'ai eu, ont été un nuage épais devant mes yeux, au travers duquel il m'a été impoſſible de pénétrer la vérité; mais au milieu de cette mer orageuſe, j'ai ſu conſerver un cœur. Voyez, Don Ignatio, ſi après ce ſincere & honteux aveu de mon déshonneur, vous le jugez digne de vous; Thiare, Eminence, Alteſſe, Croſſes & Mitres, il n'y a rien au monde que

je ne ſacrifie pour être à vous ; je n'aurai de ma vie, Don Ignatio, nul attachement que pour vous, & ſi vous ne vous ſentez nulle diſpoſition de recevoir ce cœur, qui peut-être vous paroîtra indigne de vous, j'ai réſolu, avec ce que j'ai pu détourner de l'avidité dévorante de ma mere, de me retirer dans quelque maiſon religieuſe, & y paſſer le reſte de mes jours.

Voilà mes ſentimens, Don Ignatio, & le ſujet qui m'a engagée de vous écrire. Si j'étois une ame aſſez baſſe & intéreſſée, ce ne ſeroit point à vous à qui j'aurois recours, vous êtes au contraire le maître du peu que je poſſede. Je n'exige point de vous de tels ſentimens ; je ſais trop, Don Ignatio, la différence qu'il y a de vous à moi : mon intention n'eſt point d'apporter aucun obſtacle à votre fortune, je vivrai avec vous de quelle maniere il vous plaira me le preſcrire. Je n'aurai jamais d'autre volonté que la vôtre, vous êtes le maître de ma deſtinée, j'en attends l'arrêt prononcé

de votre bouche, & quel qu'il ſoit il me ſera toujours agréable.

La naiſſance, belle Annoucha, répondit Don Ignatio, eſt une grace de la Nature, dont elle ne peut favoriſer tous les humains; mais lorſque ce défaut ſe trouve réparé par autant de charmes & d'agrémens que ceux que vous poſſédez, on peut prétendre à tout.

Je ſouhaiterois, belle Annoucha, pouvoir vous offrir une fortune telle que vous le méritez, je ſuis cadet d'une illuſtre maiſon, mauvaiſe qualité pour les biens de la fortune. Je ſuis venu dans cette Cour avec l'eſpérance de pouvoir y obtenir quelque Bénéfice, dont le revenu puiſſe ſoutenir ma naiſſance. Je vous ai vue, belle Annoucha, je vous ai aimée, l'Etat Eccléſiaſtique auquel mes parens m'ont deſtiné, diſgracié comme je le ſuis des biens de la fortune, ſont les raiſons qui m'ont retenu de vous déclarer les ſentimens que j'ai pour vous; je n'ai donc qu'un cœur fort neuf à

vous donner, mais véritablement ſincere : c'eſt la ſeule reconnoiſſance que je puiſſe vous préſenter pour celui que vous venez de m'offrir : aimons-nous, chere Annoucha, aimons-nous juſqu'à la mort, rien au monde également ne ſera capable de me détacher de vous.

Jamais amour ne ſe déclara avec tant de bonne foi : jamais auſſi deux jeunes perſonnes ne ſe précipiterent avec plus de plaiſir dans un labyrinthe de chagrins : ils ne ſe quitterent point ſans ſe dire tout ce que leur paſſion put leur inſpirer, auſſi bien que de prendre les meſures les plus ſecrettes qu'ils purent imaginer pour ſe voir.

Il eſt bien difficile à un jeune homme de cacher une paſſion auſſi violente que celle de Don Ignatio : il parut depuis cette déclaration un homme extraordinaire à ſes amis, chacun lui en faiſoit des reproches ; les plus éclairés en devinerent la cauſe, ils examinerent ſes actions, & le ſuivirent de ſi près, qu'ils découvrirent

ſon intrigue. Les plus ſages & les plus zélés lui remontrerent le dangereux pas où il s'alloit précipiter : La belle étoit aſſez connue pour ne pas craindre que cette paſſion ne fût un jour funeſte pour Don Ignatio. Mais ce fut inutilement, il n'écouta que ſon entêtement. Ces mêmes amis en avertirent le Cardinal ſon protecteur; cette Eminence eut la bonté de l'envoyer chercher, & comme un bon pere, lui remontra l'aveuglement où il étoit, le tort qu'il alloit faire à ſa fortune.

Don Ignatio, confus des bontés de ſon Eminence, lui promit tout ce qu'il ne fut plus maître de tenir.

Dans ce temps-là, le Cardinal reçut des lettres d'Eſpagne, par leſquelles le pere de Don Ignatio donnoit avis à Son Eminence qu'il y avoit un Canonicat vacant à Seville, & qu'il la prioit d'employer ſon crédit pour l'obtenir pour ſon fils.

Le Cardinal auſſi-tôt s'y employa, & de telle ſorte, qu'il l'obtint, & fut bien aiſe de trouver un moyen auſſi

favorable pour détacher Don Ignatio de ſa funeſte paſſion : il l'envoya chercher une ſeconde fois, lui annonça les graces du Saint Pere. Celle-ci ne vous eſt accordée, Don Ignatio, lui dit le Cardinal, qu'aux conditions que vous partirez dès ce moment, accompagné d'un de mes Domeſtiques. Ce fut un coup de foudre pour lui ; les bontés du Cardinal lui remirent cependant la raiſon devant les yeux, il remercia même avec beaucoup de reſpect & de reconnoiſſance cette Eminence, ſe conforma à toutes ſes volontés, & partit comme il lui avoit preſcrit.

Le premier jour de ſon départ ne ſurprit nullement Annoucha, elle étoit prévenue des railleries de ſes amis, de même que des remontrances du Cardinal. Son abſence, le jour ſuivant, lui donna quelques ſoupçons ; elle envoya s'en informer, on lui apprit que Don Ignatio étoit parti, l'obligation où il s'étoit trouvé de le faire ſans lui en donner avis. Elle ſe crut toujours la

même dans ſon eſprit, elle attendit toujours ſon arrivée en Eſpagne pour en recevoir des nouvelles. Un long-temps ſe paſſa ſans en recevoir, elle ne ſavoit plus que s'imaginer, mille adorateurs ſe préſentoient tous les jours à ſes genoux, qui lui offroient leurs vœux ; ils faiſoient tous leurs efforts pour lui perſuader que Don Ignatio lui étoit infidelle ; que l'attachement qu'il avoit eu pour elle, n'avoit eu rien que de paſſager ; qu'il étoit à préſent entre les bras de quelque Eſpagnole, avec laquelle il ſe rioit de ſa paſſion : mais comme un rocher, Annoucha fut inſenſible à tous ces diſcours ; tant qu'elle ſe trouva en état de ſupporter l'abſence de Don Ignatio, elle ſoutint tous ces aſſauts, & ne fut prête à ſe rendre qu'après deux années, où la néceſſité lui inſpira moins de répugnance, parmi ſes adorateurs, pour l'Abbé Navi, dont la conſtance lui avoit paru marquer une véritable paſſion.

Sa mere lui repréſentoit tous les

jours la misere à laquelle elles alloient être réduites, elle la pressoit d'accepter les vœux & les offres de cet Abbé. Elle accepta enfin un soupé, & voulut bien lui permettre d'y inviter quelques-uns de ses amis, qui depuis un long-temps plaisantoient de ce qu'il n'avoit pas encore pu toucher le cœur d'Annoucha.

Ce repas fut aussi magnifique que galant, tout y étoit gai hors Annoucha. L'Abbé ravi de voir son bonheur prochain, l'accabloit de caresses, lui offroit tout ce qui dépendoit de lui, lui protestoit de la rendre la personne du monde la plus heureuse; & pour lui donner les prémices de sa bonne foi, il tiroit un étui d'or garni de diamans, lorsqu'elle entendit frapper à la porte. Elle eut un certain pressentiment qui la saisit. Je suis sûre, dit-elle à la compagnie, que voilà mon cher Don Ignatio. Tous se moquerent d'elle, elle se leva de table, courut à la fenêtre, demanda qui frappoit. La voix de Don Ignatio se fit entendre, rien ne

put l'arrêter, elle alla au-devant de lui, elle ſe jetta entre ſes bras : Vous venez à propos, lui dit-elle, pour me tirer de cette maudite maiſon maternelle, j'étois ſur le bord du précipice, votre ſilence m'avoit jetté dans le déſeſpoir.

Ils allerent enſemble dans une autre maiſon, où les premiers momens ſe paſſerent en de ſenſibles & doux reproches.

Pourquoi, dit Annoucha, m'avez-vous abandonnée, Don Ignatio? Pourquoi partiez-vous ſans me voir? Et pourquoi, durant une ſi longue abſence ne m'avez-vous donné aucune de vos nouvelles? J'ai voulu, chere Annoucha, lui répondit Don Ignatio, mettre votre conſtance & votre amour à l'épreuve, j'ai voulu vous rendre heureuſe. Vous avez ſans doute appris de quelle maniere je fus obligé de partir, j'ai combattu long-temps avec la raiſon & l'amour. Celui que j'ai pour vous, chere Annoucha, ne m'a point permis de reſter davantage, ſans venir vous en donner les marques les

plus ſenſibles. J'ai réſolu, chere Annoucha, de venir vous réitérer les offres de mon cœur, & de m'unir, par tout ce qu'il y a de plus ſacré, entiérement à vous.

Je n'ai point prétendu, répondit comme une ſeconde Héloïſe, Annoucha, en vous offrant mon cœur, faire un tort ſi conſidérable à votre fortune. Penſez-vous bien à ce que vous me dites, Don Ignatio? Avez-vous réfléchi, qu'en faiſant un ſi honteux mariage, vous deviendrez l'horreur & le mépris des honnêtes gens, & que vous perdrez parens, amis, biens, & tout au monde ce que vous devez attendre de plus cher?

Mon ambition en vous aimant, Don Ignatio, ne s'eſt point égarée juſqu'à vous engager à votre perte; celle de devenir votre maîtreſſe, eſt l'unique qui m'a conduite auprès de vous; je n'ai jamais prétendu, & prétends encore moins être la cauſe de tous les malheurs qui vous ſurviendroient; d'ailleurs, Don Ignatio, vous êtes un

jeune homme, la jeuneſſe eſt volage; l'amour eſt un inconſtant, vous pouvez changer un jour, ne vous engagez pas plus avant, vous ſerez toujours votre maître. Si votre amour étoit auſſi pur & ſincere que le mien, répliqua Don Ignatio, vous ne vous abandonneriez pas à toutes ces réflexions, vous uniriez aveuglément votre volonté à la mienne.

Que m'importe d'être abandonné de parens, d'amis, de me voir haï, mépriſé de tous les hommes, pourvu que je ſois tendrement aimé de ma chere Annoucha? Je ne veux vivre qu'avec elle, je ne veux vivre que pour elle; ainſi je me trouverai toujours heureux. Allons donc, chere Annoucha, allons aux pieds des Autels nous jurer un amour éternel, & une fidélité inviolable; je vous ferai connoître que la jeuneſſe en moi n'a rien de volage.

Tout ce que put Annoucha repréſenter à Don Ignatio, rien ne put lui ouvrir les yeux: ce honteux mariage s'accomplit, le bruit s'en répandit bien-

tôt

tôt dans toute la Ville. Les prophéties d'Annoucha ne ſe trouverent que trop juſtes. Don Ignatio ſe vit abandonné & mépriſé de tous les honnêtes gens.

Un ſeul Gentilhomme, autrefois domeſtique de ſon pere, qui ſe trouvoit pour lors à Rome, fut le ſeul qui ne lui tourna point le dos; la miſere, à la vérité, où il étoit réduit, les ſecours qu'il trouvoit dans la maiſon de Don Ignatio, le diſtinguerent de tout le monde.

Don Ignatio & Annoucha avoient pour lui mille bontés; tant qu'ils ſe trouverent en état, ils lui firent part de tout ce qu'ils avoient. Don Joſeph, (c'étoit ſon nom) lorſqu'il ne vit plus cette abondance, & qu'il prévit que peu-à-peu ils alloient ſe trouver réduits au même état que lui, s'imagina que leur miſere commune les devoit rendre égaux, & faire partager le ſeul bien qui reſtoit à Don Ignatio. Il ſe trouvoit ſouvent ſeul avec Annoucha, il fut aſſez oſé pour lui déclarer ſon amour: elle lui repréſenta la premiere

fois le reſpect qu'il devoit à Don Ignatio, l'exhorta de ſe guérir d'une ſi folle paſſion, le conjura de ne lui plus tenir un pareil langage, qu'autrement elle ſe trouveroit obligée d'en donner avis à ſon époux.

Don Joſeph feignit de rentrer à ſon devoir, demanda mille pardons de ſon audace, proteſta de ne lui en jamais parler. Mais lorſque l'amour s'eſt emparé de nous, & que l'objet eſt toujours préſent à nos yeux, il eſt bien difficile de s'en dégager.

Don Joſeph ne ſortoit point de chez Don Ignatio, Annoucha lui étoit toujours préſente, il ne manqua point la premiere occaſion; il ſe trouva ſeul avec elle, il ſe jetta à ſes genoux, la pria de vouloir lui pardonner, lui dit qu'il avoit fait ſes efforts pour ſe guérir; mais qu'il ſe ſentoit plus amoureux que jamais. La douceur, l'honnêteté furent encore les armes dont ſe ſervit Annoucha. Relevez-vous, lui dit-elle, à quoi penſez-vous? Que prétendez-vous? Me croyez-vous, après

tout ce qu'a ſacrifié pour moi Don Ignatio, capable de lui manquer de foi?

Don Joſeph n'écouta plus aucune raiſon, il dit cent extravagances, il alla même plus loin, il voulut ſe mettre en devoir d'exiger de force ce qu'il ne pouvoit obtenir autrement. Annoucha ſe trouva obligée d'appeller du ſecours, lui reprocha ſon ingratitude, & lui défendit ſa maiſon. Don Joſeph n'attendit point ſes reproches, il s'enfuit auſſi-tôt.

Il n'étoit pas fort loin lorſque Don Ignatio revint à la maiſon. Il fut ſurpris du déſordre où il trouva ſa chere Annoucha; il lui demanda où étoit Don Joſeph. Je m'étois perſuadée, lui répondit Annoucha, que le reſpect qu'il vous doit, les bontés que vous avez eu pour lui, devoient le retenir dans le reſpect.

J'ai fait tous mes efforts pour le guérir d'une folle paſſion qu'il m'avoit depuis quelque temps déclarée; comme le ſeul & unique ami que je

croyois qui vous reſtoit, je n'ai point voulu le brouiller avec vous ; mais, Don Ignatio, depuis que vous êtes ſorti, il m'a fait connoître qu'il eſt le plus ingrat & le plus traître de tous les amis. C'eſt aſſez vous dire, je lui ai défendu de jamais ſe préſenter à mes yeux ; je ne crois pas non plus, qu'après une pareille perfidie, vous ſoyez dans le deſſein de le recevoir.

Quoi ! s'écria Don Ignatio, ce miſérable que nous avons accablé de biens, qui n'a nulle reſſource que notre maiſon ; quoi, dis-je, ſe peut-il trouver un pareil monſtre ſur la terre ! Je vous vengerai, Annoucha, je me vengerai, il faut qu'il périſſe, le traître.

Le meilleur parti que vous puiſſiez prendre, dit Annoucha, eſt le ſilence & le refus de votre maiſon, il ſera puni plus que vous ne penſez. Vous ſavez la miſere où il eſt réduit ; les remords cuiſans de nous avoir inſulté, les petits ſecours qu'il a trouvé juſqu'à préſent chez nous, ſeront des punitions plus ſenſibles que toutes

celles que vous pourriez faire éclater.

Il eſt conſtant que la prudence d'Annoucha étoit le meilleur parti qu'il y eût à prendre ; le ſilence dans ces ſortes d'occaſions, & ſur-tout lorſqu'une femme a de la vertu, eſt le meilleur remede qu'on puiſſe apporter.

Il n'en fut pas de même de Don Joſeph, il ſe ſentit irrité ; au déſeſpoir d'avoir trouvé dans Annoucha, une réſiſtance qu'il n'attendoit pas d'une femme, qui autrefois avoit été galante ; & de plus ſe voyant privé des petits ſecours de leur maiſon, il ſe déchaîna contr'eux, il chercha toutes les occaſions d'en publier cent infamies. Une partie vint aux oreilles de Don Ignatio : la prudence d'Annoucha ſuſpendit pour un temps ſon reſſentiment.

Don Ignatio & Annoucha ſe trouverent un jour à une fête publique, de celles qui ſe donnent aſſez ſouvent dans cette grande Ville ; ils étoient aſſis au bout d'un banc ſur lequel par haſard Don Joſeph ſe trouva placé vers le milieu. Leur préſence lui ré-

veilla ſa rage & ſa fureur ordinaire, il parla aux perſonnes qui étoient à côté de lui d'une maniere à faire tourner leurs regards ſur eux; il ne ſe contenta point de cela, il pouſſa de leur côté, & engagea ceux qui étoient auprès d'en faire de même, de ſorte que Don Ignatio & Annoucha tomberent par terre.

On ne peut être plus ſenſible que le fut Don Ignatio à un ſi ſanglant affront, il réſolut de s'en venger; il trouva une place pour ſa fidelle Annoucha, il ſortit en même temps, & revint peu après avec une paire de piſtolets. Il s'approcha de Don Joſeph: Voilà, lui dit-il, comme on récompenſe les traîtres, auſſi-tôt il lui lâcha un coup de piſtolet dans la tête, le renverſa mort à ſes pieds, ſe ſauva parmi la foule, & ſe retira dans une Egliſe, où ſa chere Annoucha vint le joindre, n'oſant le blâmer de ſa violence, mais fort embarraſſée des ſuites de cette affaire.

Il en eſt à Rome comme par tout ail-

leurs, il faut de l'argent & des amis pour obtenir des graces. Don Ignatio ſe trouvoit ſans amis, de l'argent fort peu. Cette affaire fit beaucoup de bruit, tout le monde blâmoit Don Joſeph; Don Ignatio étoit plaint, mais pas un ne s'empreſſoit à lui rendre ſervice. Son recours fut à ſon ancien Protecteur. Ce Cardinal refuſa ſes lettres: Il y envoya Annoucha, Son Eminence ne voulut la voir ni lui donner audience; elle ne ſe rebuta point, elle l'attendit à la porte de ſon Palais, & lorſqu'il parut, elle ſe jetta à ſes genoux, le pria d'avoir pitié de ſon Epoux, dont la vengeance n'étoit que trop juſte.

Le Cardinal ſurpris de voir tant de beauté, tant de graces aſſemblées, ne put s'empêcher d'admirer celle qui étoit à ſes genoux, & d'excuſer en quelque maniere l'aveuglement de Don Ignatio. La pitié de leur état malheureux s'empara de ſon eſprit, il blâma le procédé de Don Joſeph, il reſſentit toujours la même amitié pour la mai-

ſon de Don Ignatio, il eut compaſſion d'eux, il releva obligeamment Annoucha, lui promit d'employer ſon crédit, & le fit d'une maniere ſi généreuſe, que non-ſeulement il obtint la grace de Don Ignatio, mais auſſi le petit Gouvernement de Reggio en Calabre, où Don Ignatio eut ordre d'aller inceſſamment.

Don Ignatio, après avoir remercié ſon Protecteur, ſe rendit avec ſa chere Annoucha à ſon petit Gouvernement, dont les appointemens étoient modiques, ſix cens écus étoient tout ce qu'il pouvoit valoir. Don Ignatio avec une ſi petite ſomme voulut cependant y vivre en Gouverneur; la tendreſſe qu'il conſervoit toujours pour ſa chere Annoucha, lui réveilla cette ambition, qui eſt ſi naturelle aux Eſpagnols. Il prétendit mettre un équipage ſur pied, ce qui lui fut impoſſible de ſoutenir ſans vexer les Peuples; il ſe fit en peu de temps haïr de la Nobleſſe, s'attira l'inimitié du Peuple, & ſe gouverna ſi mal, qu'il ſe vit contraint, pour

éviter leur fureur, de ſe ſauver avec Annoucha à pied par des chemins détournés, & de ſe retirer à Naples, où ils ſe trouverent réduits à la derniere miſere, n'ayant pour tout ſecours que les petits Ouvrages que pouvoit faire Annoucha, qui à peine leur donnoient du pain.

Don Ignatio apprit, allant par la Ville, qu'un des Gentilshommes du Viceroi étoit ſon parent, & fort en état de lui donner quelque ſecours. La miſere où il étoit réduit le couvroit de honte, il n'oſoit paroître devant lui, il y envoya une perſonne avec un billet. Le Gentilhomme, au nom de Don Ignatio, ne voulut ni recevoir le billet, ni entendre parler de lui. Sa miſere augmentoit tous les jours, il menoit la vie du monde la plus languiſſante, il n'avoit nulle conſolation qu'auprès de ſa chere Annoucha. Malgré tous leurs malheurs ils s'aimoient conſtamment; mais le chagrin de voir Annoucha réduite dans un ſi pitoyable état, jetta Don Ignatio dans le der-

nier déſeſpoir. Il s'y livra tellement, qu'une groſſe maladie lui ſurvint ; dénué de tous ſecours humains, il expira entre ſes bras, auſſi amoureux dans les derniers ſoupirs, que dans les premiers momens qu'il l'avoit vue.

Annoucha inconſolable de la mort de ſon tendre & cher époux, réduite à la derniere pauvreté, n'ayant pas même de quoi lui faire rendre les derniers devoirs, ne ſavoit à qui s'adreſſer, lorſque ce Gentilhomme de chez le Viceroi apprit la mort de Don Ignatio, & vint la trouver. Elle ne voulut le voir ni le recevoir, & même refuſa généreuſement les offres de ſervice qu'il lui fit faire par une perſonne qu'il lui envoya. Il donna cependant des ordres pour faire inhumer Don Ignatio comme un homme de ſa condition ; ce qu'elle ne put refuſer.

Ce Gentilhomme étonné du refus généreux d'Annoucha dans une ſi grande miſere, conçut une eſtime ſinguliere de ſa perſonne, lui écrivit les

lettres du monde les plus reſpectueuſes & les plus honnêtes, lui réitéra ſes ſervices, & fit tant qu'elle voulut bien le recevoir. Il ſe trouva charmé de ſa perſonne & de ſes manieres, il ſe ſentit forcé d'excuſer la foibleſſe de Don Ignatio, ſe repentit de ne lui avoir pas donné les ſecours néceſſaires, s'attribua la cauſe de ſa mort, il en demanda mille pardons à ſa chere épouſe, & en devint ſi amoureux, que pour expier le crime dont il ſe croyoit coupable, il lui offrit ſon cœur & ſa main. Ses manieres auſſi généreuſes qu'honnêtes, déſarmerent Annoucha, lui firent oublier le mépris qu'il avoit eu pour ſon époux, & accepter le cœur & la main de ce Gentilhomme, avec lequel elle ſe trouve actuellement vivre très-heureuſe.

On blâme quelquefois les perſonnes ſans connoiſſance de cauſe. Ce n'eſt pas, madame, que je veuille approuver la folle paſſion de Don Ignatio; mais je ne puis m'empêcher d'admirer les charmes d'Annoucha, qui ont dé-

ſarmé la colere de ceux qui blâmoient le plus Don Ignatio. Avouez, madame, qu'il n'y a que les Eſpagnols capables d'une véritable paſſion. Pluſieurs de nos François épouſeroient des Annouchas; mais leur brutalité paſſée, le mépris ordinairement ſe trouveroit la récompenſe de toute leur tendreſſe.

Je ſouhaite, madame, que cette petite hiſtoire vous faſſe autant de plaiſir que j'en ai à vous l'envoyer, & vous faſſe naître l'envie d'en recevoir quelqu'autre, auſſi-bien que de réformer cet air pédanteſque dont je vous fais des reproches au commencement de ma lettre, d'autant que je n'ai rien de plus à cœur que de vous marquer que je ſuis très-ſincérement, madame, *Votre, &c.*

A la Haye ce...

LETTRE

LETTRE IV.

MES lettres, madame, commencent à vous ennuyer, mes conseils paroissent dangereux, je suis une amie fatigante, tout ce que je vous écris ce sont des piéges que je vous dresse; j'espere qu'avec le temps vous direz que je suis la plus cruelle de vos ennemis, que je suis jalouse de votre gloire, que j'ambitionne votre bonheur, que je suis enfin la plus pernicieuse de toutes les femmes.

J'ai ressenti à l'ouverture de votre lettre quelques vapeurs de cette bile que votre petit tempérament fait allumer, je me vois à la veille de perdre la meilleure de mes amies, je serai perdue d'honneur & de réputation si vous lâchez une fois la gourmette, je tremble déja de voir mon Histoire sous la presse.

Que faut-il faire, madame, pour

éviter tous ces malheurs ? Que faut-il faire pour éviter cette prochaine rupture, & désarmer votre colere ? Faut-il avouer que votre Histoire Romaine, ou plutôt Romanesque, est de mon goût ?

Pour moi, dussai-je cent fois rompre avec vous, & ressentir tous les effets de votre fureur, je ne puis m'empêcher de vous dire que vous auriez beaucoup mieux fait de la laisser courir dans votre chambre, ou la renfermer très-précieusement dans votre cabinet. Je n'y trouve rien qui ne vous couvre de honte ; vous n'avez sans doute pas fait attention qu'on croira que c'est la vôtre, & celle de votre chere Pimpette que vous avez romanisée. Où trouverez-vous un caractere plus semblable au vôtre que celui de la mere de cette Annoucha, qui n'a d'autre attention que de livrer sa fille au premier venu ? Je la trouve encore plus heureuse que vous ; car Don Ignatio ne s'est point trouvé métamorphosé comme le Comte de Wir-

tenfelt. Ce n'eſt pas votre fait non plus d'entrer dans le ſérieux, retranchez-vous à la bagatelle, c'eſt où vous brillez ; le Comique, le Bouffon, c'eſt ce que repréſente votre petite figure, groſſe & courte, auſſi bien que votre teint baſanné, accompagné de votre petit tempérament & de votre vivacité.

Où Diable, me diſoit l'autre jour votre aimable fille Conſtantin, ma mere s'eſt-elle imaginée, que le Nonce du Pape alloit chez elle lui raconter des hiſtoires ? Cela eſt auſſi vrai que ce qu'elle a rapporté dans ſes Mémoires de ce que nous étions tous les jours des plaiſirs de madame la jeune Princeſſe d'Orléans, à préſent Ducheſſe de Berri.

Je ne ſais pas non plus, madame, où vous avez rêvé qu'elles ont eu l'honneur de danſer avec Meſſeigneurs les Princes ; vous ignorez apparemment, qu'il n'y a que les perſonnes nommées par le Roi qui puiſſent avoir cet honneur, pas même dans les Bals

ordinaires, où les maſques n'ont la liberté d'entrer que lorſque la Cour s'en eſt retirée.

Plus je lis vos Mémoires, madame, & plus je trouve que lorſqu'il s'agit de vous faire honneur, vous ſavez parfaitement emprunter les maſques que vous avez oubliés ſur les noms, pour en couvrir la vérité, & que vous paſſez légérement ſur ce qui ne ſeroit point à votre avantage. Nous les examinons ſouvent, votre chere fille & moi, elle n'a pu s'empêcher de ſe récrier contre la ſcene qui s'eſt paſſée chez le Comte de Dhona. Qu'elle eſt differente, dit-elle, madame, de ce que vous l'avez écrite! puiſqu'après vous être plongée dans le vin, avoir excité vos filles de vous ſuivre, vous tombâtes toutes trois mortes ivres ſous la table, & qu'il vous fallut porter ſur des lits. » C'eſt une de ces aventures, me dit votre chere fille, que ma mere a pris un très-grand ſoin de déguiſer: je ne puis vous rendre un compte exact de ce qui ſe paſſa depuis

que j'eus perdu connoiſſance, je vous dirai ſeulement, que par un bonheur extrême je me réveillai lorſqu'un Page ſe mettoit en devoir d'exécuter ce que j'aurois horreur de vous nommer.

Cette malheureuſe débauche ſe répandit dans la Haye, y fit tant de bruit, qu'elle nous attira la haine, le mépris & l'inimitié de tout le monde, nous n'oſions ſortir que nous n'euſſions mille canailles après nous, qui crioient : Voilà cette madame Thomaſſo & ſes filles, & cent autres ſottiſes qu'il eſt inutile de vous raconter.

Pour moi, madame, j'y fus ſi ſenſible, que je réſolus d'écrire à mon cher pere les ſentimens où j'étois de me ſoumettre à ſes volontés ; il a eu la bonté d'y répondre, je me ſuis rangée à mon devoir, & je me trouve très-heureuſe de me voir délivrée des embarras & de tous les chagrins où ma mere m'avoit précipitée.

J'ai appris auſſi depuis quelque temps, qu'elle n'avoit pu ſupporter davantage les avanies des petits en-

ſans qui crioient agrès elle, qu'elle s'étoit retirée de la Haye, & allée demeurer à Voorbourg, petit Village éloigné ſeulement d'une lieue, où elle croit ſans doute en être bien fort à couvert.

Si vous voulez, madame, continua-t-elle, me faire l'honneur de m'en croire, vous la préviendrez, vous romprez tout commerce avec elle; n'attendez point qu'elle effectue ſes menaces, du caractere dont je la connois, elle dira tout ce qu'elle ſait & ne ſait point de la meilleure des amies; pourvu qu'elle ait matiere de remplir ſes livres, elle ne s'embarraſſe non plus de ſon honneur que de ſa conſcience; pourvu qu'elle apprête à rire au Public, elle eſt la femme du monde la plus contente. Je ſuis au déſeſpoir de la voir dans cet aveuglement.

Au ſurplus, madame, quel plaiſir vous a-t-elle donné depuis que vous lui avez écrit? Elle vous a envoyé cette miſérable Hiſtoire, qui eſt la plus pitoyable choſe du monde. Je

vois bien qu'elle vous en demande quelqu'une pour achever ſon livre : mon pere m'en racontoit ces jours paſſés, non pas une, mais une petite aventure aſſez drôle & fâcheuſe.

C'eſt d'un petit nouveau Partiſan avec une fameuſe Actrice de l'Opéra ; je vais vous la raconter, & ſi vous le jugez à propos vous l'envoyerez à ma mere.

N'eſpérez point, madame, entendre une hiſtoire amoureuſe, des billets doux, des larmes, des ſoupirs, ce n'eſt point la maniere de Meſſieurs les Partiſans : Un bon contrat, madame, c'eſt leur méthode, tant tenu, tant payé, les parties fatiguées l'une de l'autre, le bail ſe rompt, & chacun ſe pourvoit où bon lui ſemble. A propos, madame, vous ſavez que ma mere vous a prévenue, que les noms démaſqués étoient la rocambole de ces petites hiſtoires, il faut bien ſe donner de garde de l'oublier, autrement celle-ci ſeroit en grand riſque de ne point ſe voir moulée. Tout-à-l'heure nous y pourvoirons.

D'Herville, voilà le petit Partiſan de nouvelle fabrique, entré depuis peu dans la Sous-ferme des fourages, ne manquoit pas un jour d'aller à l'Opéra; il ne put y ſupporter le brillant de tous les appas d'une fameuſe Actrice ſans en devenir éperdument amoureux.

Vous ſavez, madame, que cette charmante a épouſé un bon Gentilhomme dont la jeuneſſe a mis un grand déſordre à ſa fortune; au ſurplus, homme de bien; pourvu qu'il boive, mange, dorme, & qu'il ait quelques piſtoles pour aller tenter fortune au jeu, il s'embarraſſe fort peu des affaires Domeſtiques.

Madame ſon épouſe d'un autre côté eſt une des meilleures ménageres qui ſoient au monde; ſi-tôt qu'elle rencontre quelqu'un qui puiſſe être utile au ménage, elle ne le laiſſe point échapper.

D'Herville, comme je vous l'ai dépeint, fort amoureux, bien inſtruit, après quelques informations du carac-

tere de l'un & de l'autre, jugea que moyennant quelques offres honnêtes, il pourroit joindre au nouveau bail qu'il venoit de paſſer des fourages, celui ſi non du cœur, au moins celui du corps de cette Belle. Ces ſortes de Dames ne ſont pas de difficile accès. D'Herville ſans beaucoup de façons lui écrivit un petit billet; ſa tournure m'a paru aſſez extraordinaire, autant que je puis m'en ſouvenir, le voici :

Si votre cœur, Madame, & tous vos appas ſe trouvent vacans, je vous offre deux cens piſtoles par an. Je n'ignore point, Madame, que cette ſomme eſt modique pour une perſonne de votre mérite; mais conſidérez que dans un temps de Guerre l'argent eſt rare, j'aurai ſoin de payer tous les quartiers d'avance. Je ne ſuis point homme à filer le parfait amour; j'attends une réponſe juſte & déciſive : Et je ſuis, Madame, votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur,

D'HERVILLE.

Cela s'appelle une déclaration d'amour. Ecoutez la réponſe.

Les perſonnes de votre caractere, Monſieur, me plaiſent infiniment, je ſuis l'ennemie mortelle des complimens : trouvez-vous ce ſoir à la ſortie de l'Opéra ; faites-vous connoître, nous prendrons temps & lieu de convenir de nos faits : Je ſuis, Monſieur, votre très-humble & obéiſſante Servante.....

D'Herville ne manqua pas de ſe trouver au rendez-vous, il ſe fit connoître, il invita cette dame à monter dans ſon carroſſe, la conduiſit chez lui, & après l'avoir bien regalée, le Contrat, comme il avoit été propoſé, fut paſſé ; le premier quartier payé d'avance, vingt piſtoles de pot de Vin de ſurplus pour faſciner les yeux de l'époux, & avoir le champ libre. Les articles de part & d'autre furent très-bien exécutés ; mais ſoit que d'Herville ne fût plus du goût de la Belle, ou qu'elle ſe repentît d'avoir donné ſa ferme à ſi bas prix ; lorſqu'il vouloit aller chez elle, c'étoit une fois la migraine, une autre la colique,

madame n'étoit point visible qu'elle ne fût incommodée.

D'Herville, qui n'est pas, à ce que mon cher pere m'a dit, homme à prendre aucun bail sans en retirer émolumens, se douta qu'il y avoit quelque Rival en campagne. Il examina les choses de près; il ne se trompa point, il apprit que le Marquis de Nangi lui avoit damé le pion; il résolut cependant de n'en être point la duppe, & d'achever ses trois mois, il en usa en habile homme, ne marqua aucun ressentiment; il attendit la Belle lorsqu'elle sortoit de l'Opéra, il lui offrit de la mener chez elle; elle monta dans son carrosse, il avoit donné ordre à son Cocher d'aller droit chez lui.

Où me menez-vous, lui dit-elle? J'ai un mal de tête affreux, je veux m'aller coucher. Je vous tiens, lui dit d'Herville lorsqu'elle fut chez lui, vous êtes une P... une malheureuse, à qui croyez-vous avoir affaire? Je vous ai bien payée, j'ai su vos intrigues, & pour ce soir vous ne souperez point avec votre Marquis.

Quel Marquis lui répondit-elle ? Apparemment que vous êtes fou. Quoi ! je ne puis pas recevoir un honnête homme chez moi ? C'eſt pouſſer la jalouſie à un point extraordinaire ; me croyez-vous capable de vous faire une infidélité ? Je ne ſuis point de ce caractere ; mais je veux voir qui bon me ſemble, & ſi cela ne vous accommode point, vous êtes votre maître.

Non, madame, je ne ſuis point jaloux, lui répartit d'Herville, j'ai toute la confiance imaginable en vous, mais faites-moi le plaiſir de reſter ici cette nuit, il n'y a rien au monde que je ne faſſe pour vous, tout ce que je poſſede eſt à votre ſervice.

La Belle croyant la feinte paſſion de d'Herville effective, & par conſéquent en tirer quelque ſomme conſidérable, conſentit non-ſeulement à reſter cette nuit, mais même quinze jours de ſuite, après leſquels il la congédia, ou plutôt la chaſſa comme la derniere des malheureuſes.

Jamais femme ne fut mieux duppée

&

& plus irritée contre un homme, que cette Actrice, & pour comble de malheur, elle s'apperçut peu de temps après de quelques indices de groſſeſſe.

Comme c'eſt le meilleur petit ménage du monde, & que l'homme & la femme n'ont rien de caché, elle lui déclara l'état où elle ſe trouvoit. Il faut prendre patience, lui dit ſon Epoux, & ſe ſouvenir bien du temps: Il ſe trouva juſte; elle accoucha d'un gros garçon. Quoi! dit l'Epoux à ſa femme ſans ſe fâcher (Il ne l'a jamais été en pareil cas contr'elle) M. d'Herville vous fera des enfans & il n'en payera pas la façon? N'y a-t-il pas ici un Almanach? Je vais le trouver.

Ce bon mari alla, ſon Almanach à la main, chez d'Herville, le trouva en robe de chambre, fort ſurpris de cette viſite. Il demanda à ce digne Epoux ce qu'il y avoit pour ſon ſervice; ſavoir ſi vous ſavez compter, lui répondit l'Epoux; vous jugez bien, lui répartit d'Herville, que du métier dont je ſuis c'eſt la premiere choſe que j'ai dû ap-

prendre. J'en ſuis ravi, lui répliqua l'Epoux, je vous avois apporté un Almanach; mais je prévois que nous n'en aurons pas de beſoin : Vous vous ſouvenez donc bien des quinze jours que vous avez gardé ma femme chez vous; Si je l'ai gardée ç'a été de votre conſentement, & en bien payant s'entend, dit d'Herville. Il ne s'agit point de cela; répondit l'Epoux, il ſuffit que vous ſavez compter; vous ſavez quel jour il eſt aujourd'hui, elle eſt accouchée ce matin, vous n'avez qu'à calculer le temps que vous l'avez eue, & vous verrez que cet enfant vous appartient. Vous ne pouvez pas dire qu'un autre s'en ſoit mêlé, vous l'avez toujours tenue renfermée, je vous crois trop honnête homme pour ne pas faire les choſes de bonne grace, pour moi je ne ſuis nullement dans le deſſein de m'approprier le bien d'autrui. Je ſais qu'en juſtice réglée il me reſtera ſur les bras; ainſi c'eſt à vous de qui je la demande; vous ſavez l'état de nos affaires, c'eſt tout ce que j'ai à vous dire.

Cela eſt juſte, reprit d'Herville, tel cas ne m'eſt jamais arrivé que je n'aie eu ſoin de mes enfans, j'ai encore même ici une petite fille que j'éleve comme la mienne propre, je ſuis honnête homme, & dès cet après midi j'irai chez vous vous en donner des marques. Fort bien comme cela, répondit l'Epoux, je vous attendrai, & s'en alla.

D'Herville un peu trop religieux à tenir ſa parole, alla, comme il l'avoit promis, ſe chargea d'une trentaine de piſtoles qu'il crut ſuffiſantes pour contenter l'Epoux & ſa femme; il les offrit en entrant. Comment, lui dirent-ils tous les deux, vous vous imaginez apparemment, mon ami, d'entrer dans quelque Hôpital pour faire des charités! Trente piſtoles, ce n'eſt point ce qu'on vous demande, une bonne dot pour cet enfant, ou ſongez à ne point ſortir d'ici ſinon par la fenêtre.

Le Marquis de Nangi entra dans ce moment, rien n'étoit ſecret pour lui, ils lui content au long toute l'affaire. Le Marquis ſe rangea de leur côté, &

leur conſeilla de ne point laiſſer ſortir d'Herville qu'il n'eût aſſuré une bonne penſion à l'enfant, & donné une bonne ſomme de comptant à la mere.

D'Herville ſe voyant pris au trébucher, tourna toutes ſes poches, il ne s'y trouva que les trente piſtoles & une montre d'or qu'il laiſſa ſur la table, promit tout ce qu'on voulut, mais ne prétendit point écrire, & parla un peu haut. Le Marquis auſſi-tôt fit appeller ſes Valets, monter quatre bons bâtons, mit d'Herville au milieu de l'Epoux, de ſes Valets & de lui, lui demanda s'il vouloit ſigner des billets, & au refus que d'Herville en fit, ils le chargerent d'une ſi terrible maniere qu'il tomba par terre, & qu'ils le crurent mort. Ils envoyerent auſſi-tôt chercher un Fiacre, ſes valets le deſcendirent, l'empaqueterent dedans, & ordonnerent au Cocher de le conduire chez lui.

Le roulement du Carroſſe rendit la connoiſſance à d'Herville, il ſe remit le mieux qu'il put, & dit au Cocher d'aller chez un Commiſſaire pour dreſ-

ſer ſa plainte. Le Cocher le mena chez le plus proche, il fallut que le Commiſſaire vînt au Fiacre pour la prendre; le pauvre d'Herville étoit ſi moulu de coups, qu'il ne put deſcendre. Le Commiſſaire lui demanda s'il y avoit des témoins, il ne pouvoit en produire d'autres que tous ſes pauvres membres affligés. Ce ne fut point aſſez pour intenter un Procès; ainſi l'Epoux & la Belle ont gardé de leur côté l'enfant, la montre & les trente piſtoles; d'Herville du ſien, les coups, dont il a reſté quatre bons, grands & longs mois ſur le grabat, ſans pouvoir mettre un pied devant l'autre. Aux coups de bâtons près, cette aventure m'a paru aſſez ſinguliere, il ſe trouve des Cocus de toutes les manieres, mais je n'en ai jamais entendu parler d'un ſi docile. »

Je ſouhaite, madame, que vous puiſſiez mettre à profit cette petite aventure: Je crains cependant que vous n'héſitiez de le faire, les coups de bâtons dont elle eſt aſſaiſonnée, vous feront peut-être ſouvenir de ceux que vous

avez reçus chez la belle Boulangere.

Je ſuis très-fâchée du peu d'attention que vous faites à mes conſeils. Ceux de madame Conſtantin me paroiſſent ſi bons, que je n'héſite pas un moment à les ſuivre, & je vous dirai, que quelque inclination que je me ſois autrefois ſentie pour vous, je ne puis ſans un certain ſcrupule, continuer à vous donner de mes nouvelles : Je ſerois toujours dans les alarmes, ce n'eſt point que je craigne vos menaces, je vous ſouhaite toutes ſortes de ſatisfaction.

J'aurois été ravie que vous n'euſſiez point remis après la Paix à faire vos réflexions, on auroit pu vous faire le même parti dès-à-préſent que vous auriez ſouhaité.

Il eſt inutile, Madame, que vous preniez la peine de m'honorer d'une réponſe ; je vous avertis, que je n'en veux aucune ; & que ſi vous me l'envoyez, elle aura le même ſort que cette lettre que j'ai vu jetter par M. du Noyer au feu. Je ſuis, Madame, Votre, &c. *A Paris, ce.....*

DIALOGUES

*Entre Madame D*** & ſa fille Pimpette.*

I. DIALOGUE.

P. EH bon Dieu, ma chere mere, comme vous voilà défaite ! Vous trouvez-vous mal ?

D. Ah ! ma chere fille, je n'en puis plus. Délaſſe-moi, je te prie. De l'eau de la Reine d'Hongrie au plutôt. Cours, ma chere enfant. Eh jette, ma fille, jette. Ah ! je me trouve un peu mieux ; tiens, vois, remarque ſi cette lettre n'eſt pas écrite de la main du diable ?

P. Quoi ! ma chere mere, une lettre peut-elle vous cauſer tant d'alarmes ? Quoi ! ma chere mere, une femme d'eſprit comme vous ſe chagriner de la ſorte !

D. Lis mon enfant, vois comme il faut ſe fier à ſes amis, admire comme les Papiſtes ont renverſé la cervelle de ta ſœur, examine un peu comme je ſuis traitée, ne ſemble-t-il pas que je ſois la derniere des créatures ? A les entendre, je vous ai mis le poignard ſur la gorge pour vous proſtituer : mon Hiſtoire

eſt pitoyable : le Nonce du Pape n'eſt point venu chez moi : vous êtes des miſérables qui n'avez jamais paru dans le monde : tout ce que j'ai avancé dans mes Livres, ſont Fables, toutes choſes controuvées.

P. Doucement, ma chere mere. Tranquilliſez-vous : La gorge vous enfle : Si j'oſois je vous dirois de prendre votre mouchoir, eſſuyez-vous un peu, l'écume vous ſort de la bouche ; modérez vos tranſports, nous examinerons cette lettre à loiſir.

D. Cela t'eſt fort facile, tu ne reſſens pas comme moi le déſeſpoir où je ſuis ; tu es encore trop jeune pour en comprendre les conſéquences : Ecoute, Pimpette, ce qu'on m'écrit : *Vous auriez beaucoup mieux fait de laiſſer trotter cette Hiſtoire dans votre Chambre, ou la renfermer précieuſement dans votre Cabinet, je n'y trouve rien qui ne vous couvre de honte ; vous n'avez ſans doute pas fait attention que c'eſt la vôtre & celle de Pimpette que vous avez déguiſée & romaniſée. Où trouverez-vous un caractere plus ſemblable au vôtre, que celui que vous dépeignez dans celui de la mere de votre Annoucha ? La ſeule différence que j'y trouve eſt la Métamorphoſe du Comte de Wirtenfelt.* Tu ſais bien, ma pauvre enfant, toutes les meſures que j'ai priſes avant de te livrer entre ſes bras ; tu ſais auſſi que l'am-

bition que j'ai eue de te faire Comteſſe avec la crainte de laiſſer échapper une occaſion ſi favorable, ont été la ſeule cauſe de ton malheur ; tu as bien dû connoître que je n'ai rien épargné pour te rendre heureuſe ; tu n'ignore pas où il m'en cuit, d'avoir voulu dans ces commencements ſoutenir cette qualité.

P. Tout cela eſt vrai, ma mere, je ſuis la ſouffrante, je prends mon mal en patience, recevez cette lettre de même, laiſſez-les dire & croire tout ce qu'il leur plaira, que cela ne faſſe nulle impreſſion ſur votre eſprit, mettez-vous ſur votre lit : Vous voilà toute violette, tâchez de repoſer.

D. Non, Pimpette, je veux t'anatomiſer cette lettre : *Plus je lis vos Ouvrages, & plus je remarque que vous avez parfaitement bien ſu emprunter les maſques que vous avez oubliés ſur les noms pour en couvrir la vérité, lorſqu'il s'agit de vous faire honneur, & que vous paſſez légérement ſur le contraire. La ſcene qui s'eſt paſſée chez le Comte de Dhona eſt bien différente de ce que vous la racontez ; puiſqu'après vous être plongée dans le vin, & avoir excité vos filles à ſuivre votre exemple, vous tombâtes mortes ivres ſous la table, & qu'il fallut vous porter ſur des lits, où vous paſſâtes la nuit.* Ecoutes les belles remarques de ton imper-

tinente ſœur. *C'eſt une des aventures, me dit votre aimable fille, que ma mere a pris un très-grand ſoin de déguiſer ; je ne puis vous en rendre un compte exact, je vous dirai ſeulement, que par un bonheur extrême je me réveillai lorſqu'un Page ſe mettoit en devoir d'exécuter ce que j'aurois horreur de vous nommer. Cette malheureuſe débauche nous attira la haine, l'inimitié & le mépris de tous les honnêtes gens, nous n'oſions même ſortir que nous n'euſſions mille canailles à nos trouſſes, qui crioient : Voilà cette ivrogneſſe de Madame Tomaſſo, & ſes filles, & cent autres ſottiſes qu'il ſeroit inutile de vous raconter.* Dites-moi, Pimpette, n'ai-je pas fait mention de ce petit ſoupé ? N'ai-je pas accuſé qu'une de vous étoit tombée en foibleſſe ? Quelle néceſſité y auroit-il eu de rapporter l'inſolence de ce Page ? As-tu jamais entendu quelqu'un crier après nous, voilà Madame Tomaſſo ?

P. Oh pour celui-là ne nous en défendons point, il n'eſt que trop vrai, auſſi bien que ce que ma ſœur a dit à votre amie ; mais il ne lui convient nullement, ma chere mere, de tenir ſemblable diſcours, je crois effectivement, comme vous venez de le dire, que les Papiſtes lui ont dérangé le cerveau.

D. Revenons à la ſuite de ſon diſcours. *Si vous voulez m'en croire, Madame, vous la*

préviendrez, vous romprez tout commerce avec elle, & vous n'attendrez point l'effet de ſes menaces. Du caractere dont je la connois, elle dira tout ce qu'elle ſait, & ne ſait point, de la meilleure de ſes amies; pourvu qu'elle ait matiere à remplir ſes livres, elle ne s'embarraſſe non plus de ſon honneur que de ſa conſcience; pourvu qu'elle apprête à rire au Public, elle eſt la femme du monde la plus contente. Je ſuis au déſeſpoir de la voir dans un ſi terrible aveuglement. Au ſurplus, Madame, quel plaiſir avez-vous eu depuis que vous lui avez écrit? Elle vous a envoyé cette miſérable hiſtoire, qu'elle a pillée dans quelque Livre; elle vous en demande une autre pour achever le ſien. Dis-moi préſentement que je me tranquilliſe : Non, il me prend une rage de partir dès ce moment pour aller la chercher, cette infame, & l'étrangler. Eſt-ce un enfant? N'eſt-ce pas un Diable? L'enfer en a-t-il jamais produit un ſemblable? Où as-tu remarqué, ma chere Pimpette, que j'aie dit aucun mal de mes amis? Où as-tu reconnu en moi ce caractere? Dis, parle, réponds-moi, ma chere fille; avons-nous beſoin de leurs hiſtoires pour compoſer nos Livres? Ah! malheureuſe, crois-tu ma cervelle auſſi vuide que la tienne, pour aller piller des Livres? Tu es fâchée de mon aveuglement! Pour moi je ſuis ravie de te

voir en chemin d'aller à tous les Diables : il n'y a point de malédictions que je ne te ſouhaite. Ah ! Pimpette, ma chere Pimpette, Je me meurs. Je ſuis dans le dernier déſeſpoir. Faut-il que je ſois aſſez malheureuſe pour avoir enfanté un tel monſtre ? Ah ! ah ! je n'en puis plus, tu ne me dis rien, Pimpette, réponds-moi donc, je te prie.

P. Qu'y a-t-il à vous répondre ? Vous êtes dans une colere extraordinaire.

D. Je me tranquilliſerai, párle, réponds-moi.

P. Si vous voulez que je vous parle naturellement, & que je vous réponde juſte, je vous dirai que le déſeſpoir vous fait vomir quantité de choſes bien éloignées de votre penſée ; que votre amie & ma ſœur ſont de concert & mettent tout en œuvre pour nous attirer en France. A l'égard du mauvais caractere de médire de vos amis, c'eſt ce dont je ne puis parler ; je ne vous en crois point capable. Je ne ſais ſi vous en aviez en France ; mais depuis l'uſage de raiſon que je puis avoir, je ſuis bien ſûre que je ne vous en ai jamais connu aucun : D'ailleurs, ma chere mere, à quoi bon tous ces emportemens & toutes ces malédictions ? Vous voulez bien me permettre de vous dire que cela n'eſt pas bien ; vous ſerez malade,

malade, elles ne vous guériront point.

D. J'admire votre ſang-froid, ma fille, vous avez un petit tempérament fort flegmatique ; la maniere douce & tranquille avec laquelle vous me dites autant de ſottiſes que votre ſœur, me fait rire & pitié tout enſemble. Nous n'avons donc, à votre petit ſentiment, aucun amis ? J'eſpere avec le temps que mes enfans ne ſeront plus mes enfans : Courage, ma fille, vous aviez tant de peine à vous y mettre, c'eſt dommage, car vous parlez fort bien, fort juſte & fort naturellement. Vous n'avez qu'à continuer, allez vous-en-joindre votre ſœur, allez.

P. Vous êtes de ſi mauvaiſe humeur qu'on n'oſeroit vous rien dire. Vous ſavez que je dois aller à la Haye, voulez-vous m'ordonner quelque choſe ?

D. Allez au diable, ma fille, & que je ne vous voye jamais.

SECOND DIALOGUE.

*Madame D*** ſeule.*

PIMPETTE eſt cependant une bonne petite femme, mais encore bien jeune ; elle ne ſait point la portée de ce qu'elle dit : Je ſuis fâchée de m'être emportée contr'elle. Il me ſemble depuis quelque temps lui voir l'eſprit embarraſſé. Si je la gronde, elle pourroit bien me quitter comme ſa ſœur. Je me verrois réduite à une profonde ſolitude, & peut-être même obligée de la ſuivre. Hélas! cette pauvre enfant a bien de la vertu, après tous les chagrins que je lui ai cauſés, de ſe trouver munie de tant de patience. On frappe à la porte, je crois que c'eſt elle. Ah! te voilà, ma chere fille, ſois la bien venue ; as-tu paſſé chez mon Libraire ? Y a-t-il quelque choſe de nouveau en Ville ?

P. Il y a du plaiſir de vous voir de bonne humeur, j'en ſuis ravie, ma chere mere.

D. Ne parlons plus de cela, Pimpette : Dis-moi, as-tu paſſé chez le Libraire ?

P. Oui, j'y ai paſſé, il n'attend qu'après cette derniere lettre, il gronde, il s'impa-

tiente ; il dit que vous vous mocquez de lui, que lorſque vous avez beſoin d'argent, vous ſavez parfaitement bien le chemin de ſa maiſon, & qu'en un mot il veut ſavoir à quoi s'en tenir.

D. Il rêve, ma fille, il ſe donne des airs. Je lui conſeille, une femme comme moi, ſujette aux ordres d'un Libraire! il commande à la baguette, ce Monſieur; il n'a pas payé la moitié du Livre, il veut être ſervi; qu'il ſe donne patience, il ne ſait pas l'embarras où je ſuis. Ecoute, Pimpette, je ne me fâcherai point, dis-moi, je te prie, ce que nous devons faire : Voilà une vilaine Lettre, je ne ſerois, pour moi, nullement d'avis de la faire imprimer : on ne manquera pas de dire, Madame du Noyer eſt devenue folle, elle nous amuſe de coq-à-l'âne, elle a ſa petite cervelle épuiſée. D'un autre côté, voilà un Libraire qui attend, le premier jour de l'an approche. Si je lui manque de parole, il ne pourra non plus que moi donner les étrennes au Public : je te le promets, Pimpette, je ne me fâcherai point, dis-moi naturellement ce que tu ferois.

P. Ce que je ferois, ma chere mere, je me mocquerois du qu'en dira-t-on, je donnerois au Libraire la lettre telle qu'elle eſt. Il y en aura dans ce Volume qui ne chan-

tent pas beaucoup plus vos louanges : vous donnerez une idée au Public que tout ce que vous avez écrit, & ce que vous écrirez, eſt & ſera véritable. On courra comme au feu après vos ouvrages, votre réputation s'en augmentera, vous pourrez même en faire hauſſer le prix. On dira, cette dame du Noyer eſt la meilleure femme du monde, elle a de l'eſprit comme les Anges, c'eſt le premier génie de Voorbourg pour turlupiner, elle ne s'oublie point, on voit clairement que c'eſt une ſource inépuiſable de turlupinades ; on vous enverra des quatre coins de l'Europe des Mémoires turlupins, & vous gagnerez enfin l'eſtime, l'amitié & l'argent de tous les honnêtes gens qui voudront mal à leur prochain. Si vous me faites la grace, ma chere mere, de ſuivre mon petit avis, je ſerois au déſeſpoir de me trouver en reſte avec ma ſœur : Je vous prie de me permettre d'achever ce Livre par une petite aventure, du moins auſſi drôle que celle qu'elle vous a envoyée. Vous connoiſſez ce grand Gigotin qui demeure ſur le plain ; tout-à-l'heure encore il vient de me dire, adieu, dame Pimpette ; & toutes les fois que je paſſe devant ſa boutique, je l'entends qui dit aux Meſſieurs qui s'y trouvent : Remarquez le bon petit air de la

jeune Tomaſſo, remarquez le bon petit air de la fille de Madame Alikruc; je crois, ma chere mere, qu'il n'y aura pas beaucoup de mal, qu'en penſez-vous?

D. Tu parles comme un Oracle, il n'y a pas le petit mot à repliquer, dreſſe au plutôt ton petit conte, & dès demain j'irai moi-même avec la lettre le porter chez le Libraire; car réflexion faite, il ne faut point fâcher cet animal, il s'en trouve peu qui veuillent imprimer ces ſortes de Livres: Allons, dépêche-toi, je t'aiderai. A propos, Pimpette, explique-moi, je te prie, ce que veut dire Madame Alikruc ſans te fâcher, tu m'as reproché tantôt que tu ne m'as jamais connu d'amis; ſans vanité cependant je m'imagine, ſans ſortir de ce Village, en avoir aſſez bon nombre; ſi tu voyois lorſque je paſſe ces bonnes gens, ſe ranger en haie, qui me ſaluent toujours d'un bon jour, Madame Alikruc, bon ſoir, Madame Alikruc; dis, après cela, que je n'ai pas des amis.

P. Vous êtes furieuſement dans l'erreur, ma chere mere, je n'oſerois vous déſabuſer.

D. Comment, donc Pimpette, je ſuis dans l'erreur, eſt-ce quelque ſobriquet? Dis-moi, je te prie, vraiment cela ſeroit plaiſant.

P. Plaiſant tant qu'il vous plaira, ces bonnes gens que vous trouvez ſi bons, ſont de fins merles, & ſe mocquent de vous ; car Madame Alikruc, ſignifie Madame Colimaſſon.

D. Colimaſſon, moi l'air d'un Colimaſſon ! regarde-moi bien, Pimpette, ai-je l'air d'un Colimaſſon ! Ho ! je me mocquerai bien d'eux à mon tour ; je marcherai ſi droite & ſi fiere.

Cela eſt fini, Pimpette, je ne les ſaluerai plus. Hé bien ! j'ai toujours cru qu'ils croyoient que c'étoit mon nom, tu me fais bien plaiſir, je t'aſſure. Ho ! nous verrons ſi je les ſaluerai, nous le verrons, ces impertinens : Madame Colimaſſon ! Que cela ne nous empêche pourtant point de travailler.

P. J'aurai bientôt fait, je ſuis piquée au vif contre Gigotin, laiſſez-moi faire, je ne l'épargnerai pas à rocambol... Y ſerai-je, ma mere ? Je n'en ai pas d'envie, il ſeroit peut-être aſſez inſolent pour me donner un jour quelques coups de pieds au cul ; au bout du compte ce ſeroit pour moi, vous pourriez auſſi en attraper votre part, il eſt aſſez connu, je crois qu'il eſt inutile.

D. Ecoute, prends garde, c'eſt un Italien, ces gens-là gardent rancune long-

temps, ne t'aviſe pas non plus de faire un grand préambule, & dire que dans tous les endroits où il a été, il a fait haut le pied; tu ſais ce que cela veut dire, on peut bien turlupiner les gens, mais non pas les déshonorer.

P. Je n'en dirai rien, ma chere mere, non plus que des coups de bâton qu'il n'y a pas long-temps qu'il reçut dans ſa tente. Ha! qu'il le méritoit bien, il eſt heureux que je l'appréhende; car ſans cela, je les coucherois du moins auſſi-bien ſur le papier comme ils l'ont été ſur ſon dos. Ce que je veux ſeulement écrire, eſt que depuis quelques jours un certain Lillois étoit amoureux de ſa femme.

Ha! ha! ha..... un homme amoureux de la femme de Gigotin: Es-tu folle, Pimpette? Regarde-moi un peu ſans rire, un homme amoureux de la Gigotine!

P. Que trouvez-vous d'extraordinaire? Vous ne connoiſſez ſans doute point ſon mérite, il n'y en a pas dans la Ville une plus heureuſe, plus galante, & qui ait de mari plus commode.

D. Tu es folle, ma fille, tu es ſotte, j'ai bien entendu dire qu'elle avoit enſorcellé ce gros garçon qui eſt toujours auprès d'elle; mais des amoureux, tu es folle encore une

fois, Pimpette, c'eſt tout comme ſi on diſoit que j'ai des amans : Ne ſommes-nous pas de jolies mignones pour plaire à des hommes ? C'eſt bien elle, Pimpette, qu'on devroit appeller madame Alikruc. Voyons de quoi il s'agit.

P. En quatre mots je vous le dirai, peut-être davantage, il faut conter cela d'un petit air bouffon, n'eſt-il pas vrai, ma chere mere ?

D. Imite ta ſœur, cela ſuffit ; car malgré toutes ſes impertinences, ſon petit conte n'eſt pas mauvais, prends le ſur le même ton.

P. Fort bien, écoutez. Gigotin, revenant, non pas des champs, mais bien de ſa cahute, cabane, ou tente, ce ſera tout ce qu'il vous plaira.

D. Comme il te plaira toi-même : Fort bien, Pimpette continue ſur le même ton.

P. Hô ! ne m'interrompez point, je vois bien que malgré l'animoſité que vous avez contre ma ſœur, vous vous imaginez toujours que je ne ſuis qu'une bête auprès d'elle ; je vais recommencer, vous en jugerez après.

Gigotin revenant, non pas des champs, mais bien de ſa cahute, cabane, ou tente, ce ſera tout comme il vous plaira ; c'étoit

ſur la brune, un peu plus bas qu'entre chien & loup ; Gigotin pour éviter de ſe moleſter ſes grands pieds, & uſer ſes ſouliers, s'aviſa de paſſer ſous les arbres. Il n'y a pas grand chemin de l'entrée chez lui, il s'arrêta court, certain ſpectacle qui ſe préſenta à ſes yeux en fut la cauſe ; il vit de loin, mais pas trop, un homme dans la poſture de ce Philoſophe de l'Antiquité, dont la réponſe fut, *Hominem planto.* Gigotin ne s'imagina nullement être intéreſſé dans cette affaire, il ſe dreſſa ſur ſes argots, rit à gorge déployée : Courage, leur dit-il, mes enfans, ſe ſouvenant de la vieille chanſon, ſi vous n'allez que de la ſorte, vos ſouliers dureront long-temps. Dame Gigotine au ris & à la voix de Gigotin, quitta la partie, & s'enfuit dans ſa boutique. Gigotin la reconnoiſſant courut après, & ne la put atteindre ; il ſe doutoit que c'étoit le Lillois qu'il ſavoit depuis quelque temps fricaſſer l'amour à ſa femme, il retourna ſur ſes pas, lui ſauta à la cravate. Il faut, lui dit Gigotin, que je vous étr..... il n'acheva pas. Mon cher Gigotin, lui dit le bon Lillois, ne fais point de bruit, tu ſais que je ne ſuis pas le premier ni le dernier qui t'a cocufié, ni qui te cocufiera, j'ai vingt piſtoles en poche, tiens, mon cher Gigotin, ne ſonge plus à cette

affaire. Comment, lui répondit avec grande gueule Gigotine, Gigotin; morbleu je n'ai que mon honneur en tête, ſi vous.... Laiſſe-moi, je te prie, interrompit le Lillois, demain je te porterai juſqu'à cent Ducatons, prends toujours les vingt piſtoles, je ſuis homme de parole, ſans faute demain tu auras le reſte. Je vois bien, lui répliqua Gigotin, que vous êtes un honnête homme, je veux être de vos amis, donnez-moi toujours les vingt piſtoles, & demain en apportant le reſte nous boirons enſemble. Ne manquez pas au moins; car foi de Gigotin, je ne vous manquerois pas. Bref le tout fut exécuté ſelon la capitulation. Ce n'eſt pas le tout, ma chere mere, que le Lillois & Gigotin euſſent fait la paix; car pendant ce temps-là, ce gros garçon que vous traitez d'enſorcellé, eſt ſi jaloux de Dame Gigotine, & ſi jaloux, qu'il ne la quitte pas d'un pas; il étoit dans l'arriere-boutique à jouer au trictrac, il ne la vit pas ſi-tôt hors de ſon comptoir qu'il courut auſſi-tôt ſur le plain; il paſſa près de Gigotin, le reconnut, l'entendit rire & parler: Parbleu, dit-il en lui-même, ſi Gigotin n'y met pas ordre, moi qui ne ſuis pas partie à beaucoup près ſi intéreſſée, je ne dois pas m'en mêler non plus. Il rentra un peu devant Dame Gigotine, &

ſi-tôt qu'il la vit rentrer, il lui chanta ſes dix-ſept péchés mortels. Dame Gigotine qui de ſon petit naturel n'eſt pas trop endurante, lui en chanta trente-quatre, & ajouta quelques chandeliers, quelques chaiſes, & tout ce qui ſe trouva ſous ſa main, dont elle encenſa Monſieur l'enſorcellé. L'enſorcellé d'un autre côté lui fit voler ſon tignon. Gigotin à ce moment arrive avec ſon ami le Lillois, prend les intérêts de Dame Gigotine, ſoutient que ſa femme eſt une Dame d'honneur. Le bruit recommence de plus belle, Dame Gigotine ramaſſe ſon tignon, ſoutenue de ſon mari, elle crie plus que jamais, l'Enſorcellé leve les bras pour la ſoufflетter; un certain grand, gros & gras Juif, prend la liberté de lui dire, qu'il n'eſt pas d'un honnête homme de lever la main ſur les femmes. De quoi te mêles-tu, B.... de Juif, répondit l'Enſorcellé? Tu es encore un plaiſant bœuf, un plaiſant animal: ma foi la chere mere, tout gros, gras & aſſez peſant qu'eſt ce bon Iſraëlite, il leva ſon bras, & ſangla un bon ſoufflet à Monſieur l'Enſorcellé. Autre carrillon prêt à recommencer; il entra par bonheur compagnie, qui mit le hola: ainſi chacun ſe retira, ſavoir, Gigotin content comme un cocu de qui la femme fait moudre le moulin; le Lillois chez